COLLECTION « ULTIMA THULE »

Rappel : un double-clic dans la page provoque un retour vers le haut de page.

Copyright © Carraud-Baudry, 2001-2026

***N. B.* : cette page de présentation des ouvrages de la collection « Ultima Thule » est disponible au format PDF (fichier obtenu par *impression en PDF* de cette *page HTML*).**

— Vers le début de la liste des auteurs —
— Vers le début de la liste des titres —

— Vers la page [*sans commentaire*] de téléchargement des textes —

Sauf mentions contraires (copyright – ©) la substance du corps des textes de cette collection relève du « domaine public », mais n'en relèvent pas nécessairement les éditions que nous en proposons, non plus que certains des textes annexes les commentant, certaines préfaces ou postfaces, par exemple.

TEXTES DIVERS…

• : *avec commentaire…*
○ : *sans commentaire…*

LISTE DES AUTEURS DES TEXTES DE LA COLLECTION

(ULTIMA THULE)

- BAOUR (*ou* : BAOUR-LORMIAN) Louis Pierre Marie François
- BLAIR Hugh (*Dr.*)
- BRILLAT-SAVARIN Anthelme
- CARRAUD-BAUDRY
- CHRISTIAN P. (*pseudonyme*) : PITOIS Christian Jean-Baptiste
- COLLIN DE PLANCY Jacques
- EICHHOFF Frédéric Gustave
- FLAUBERT Gustave
- FORMEY Johann Heinrich Samuel (ou FORMEY Jean Henri Samuel)
- FREUD Sigmund
- GODWIN William
- GOETHE Johann Wolfgang (von)
- HOLBACH Paul-Henri Thiry (baron d') — [*ou* Paul Heinrich Dietrich von Holbach]
- IMELRIECK D'AURRAC P.
- INSTITORIS Henricus (*ou* Heinrich, Henry…)
- LACAUSSADE Auguste
- LE TOURNEUR (*ou* : LETOURNEUR) Pierre Prime Félicien
- LINGUET Simon Nicolas Henri (auteur de *La Cacomonade*, ouvrage parodique du *Candide* de Voltaire)
- MACPHERSON (*ou* : MAC-PHERSON) James (*ou* : Jacques)
- MATEOS GAGO Y FERNANDEZ Francisco
- MORIN André Saturnin (*MIRON*)
- MUNRO Hector Hugh (*SAKI*)
- NIETZSCHE Friedrich Wilhelm (ou NIETZSCHE *Frédéric*)
- NORE Alfred (de) — Pseudonyme de Louis-Pierre-François de CHESNEL DE LA CHARBONELAIS (marquis)
- ORELLIUS Iohannes Conradus (ou ORELLI Johann Konrad [von])
- PANGLOSS (personnage de Voltaire ; *auteur* [LINGUET, Simon Nicolas Henri] de « La Cacomonade »)
- PITOIS Christian Jean-Baptiste (*ou* : CHRISTIAN P., *pseudonyme*)
- PROUDHON Pierre-Joseph
- QUINET Edgar
- RHODE Johann Gottlieb
- SAINT-FERRÉOL (*ou* : ST-FERREOL) Emmanuel Paulin (de)
- SAINTINE X.-B.
- SAKI
- SALOUSTIOS (ou ΣΑΛΟΥΣΤΙΟΣ, ΣΑΛΛΟΥΣΤΙΟΣ, SALLOUSTIOS, SALLUSTIUS, SALUSTIUS, SALUTIUS, SALLUSTE, SALUSTE, SALLUST…)
- SCHMELLER J. A. (Carmina Burana – publié par… : *herausgegeben von*…)
- SÉBILLOT Paul
- SOCRATE LE SCOLASTIQUE (*ou* : LE SCHOLASTIQUE)
- SPINOZA Baruch (de) [*ou* SPINOZA Benedictus (de)]
- SPRENGER Jacobus (*ou* Jacob, Jacques…)
- TAYLOR Thomas
- TOURON Antoine
- WOLLSTONECRAFT Mary (*ou* : WOLLSTONECRAFT Marie)
- XXX (Carmina Burana – Codex Buranus)

• : *avec commentaire…*
○ : *sans commentaire…*

LISTE DES TITRES DES TEXTES DE LA COLLECTION

(ULTIMA THULE)

- Abhandlung von den Götten und von der Welt, durch Sallustius den Philosophen (*Traduction du titre* : *Traité des dieux et du monde, par Salluste le philosophe* ; traduction du traité du grec vers l'allemand et commentaires par J. H. S. Formey)
- Ainsi parlait Zarathoustra - *Un livre pour tous et pour personne*
- Also sprach Zarathustra - *Ein Buch für Alle und Keinen*
- Also sprach Zarathustra - *Ein Buch für Alle und Keinen* [texte en caractères *Gothiques*]
- À propos des dieux et du monde (Περι θεων και κοσμου)
- The Antichrist
- Blason populaire de la France
- Le Bon Sens *ou* Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles
- La Cacomonade
- Carmina Burana (Codex Buranus) [la plupart des textes sont en latin ou en vieil allemand, mais aussi certaines paroles de certains chants sont en francoprovençal]
- Carmina Burana – Lateinische und deutsche Lieder und Gedichte einer Handschrift des XIII. Jahrhunderts aus Benedictbeuern auf der K. Bibliothek zu München. Heraus gegeben von J. A. Schmeller. Zweite unveränderte Auflage [préface en allemand ; la plupart des textes sont en latin ou en vieil allemand, mais aussi certaines paroles de certains chants sont en francoprovençal]
- Chants galliques. Traduits en vers français par E. P. de S^{t} Ferréol
- Contes des landes et des grèves
- Contes des provinces de France
- Contes de terre et de mer — Légendes de la Haute Bretagne
- Coutumes, mythes et traditions des provinces de France
- Le Crépuscule des Idoles. Le Cas Wagner. Nietzsche contre Wagner. L'Antéchrist
- Défense des droits des femmes, suivie de quelques considérations sur des sujets politiques et moraux
- Dictionnaire infernal
- Ecce Homo [en allemand - *auf Deutsch*]
- Ecce Homo [en anglais - *in english*]
- Ecce Homo - *Comment on devient ce que l'on est*
- [Œuvres complètes de P. J. Prouhon.] Essais d'une philosophie populaire – De la Justice dans la Révolution et dans l'Église
- La Fable de la Papesse Jeanne
- Der Fall Wagner. Götzen Dämmerung. Nietzsche contra Wagner. Der Will zu Macht (I. Buch : Der Antichrist). Dichtungen
- Folklore et fables du Nord – *La Lorelei - Un Roi en Thulé - Le Roi des aulnes - La Fille du roi des aulnes - Les Elfes, et leur jeune reine, couronnés de thym et de marjolaine*
- Le Folk-lore de France. Tome premier : Le Ciel et la terre
- Le Folk-lore de France. Tome deuxième : La Mer et les eaux douces
- Le Folk-lore de France. Tome troisième : La Faune et la flore
- Le Folk-lore de France. Tome quatrième : Le Peuple et l'histoire
- Fragments of ancient Poetry – Collected in the Highlands of Scotland – Translated from the Galic or Erse Language
- Histoire des vampires et des spectres malfaisans – *Avec un examen du vampirisme*
- Histoire de l'Église écrite par Socrate [Le Scolastique ; *ou* Le Scholastique], traduite par Monsieur Cousin
- Ein König in Thule (Un Roi en Thulé)
- Légendes, croyances et superstitions de la mer — Première série : La Mer et le rivage — Livre premier : La Mer et ses mouvements — Livre second : Le Rivage et les îles
- Légendes, croyances et superstitions de la mer — Deuxième série : Les Météores et les tempêtes — Livre premier : La Météorologie — Livre second : Les Vents — Livre troisième : Les Tempêtes
- Légendes des Esprits et des Démons qui circulent autour de nous
- Légendes locales de la Haute-Bretagne — Les Margot la Fée
- Littérature orale de la Haute-Bretagne
- Malleus Maleficarum (Le Marteau des sorcières ; The Hammer of Witches)
- Der Mann Moses und die monotheistische Religion (1939)
- Marie et Caroline, ou Entretiens d'une institutrice avec ses élèves
- Merlin l'enchanteur (Edgard Quinet — Tomes 1 et 2)
- Moses and Monotheism (1940)
- La Mythologie du Rhin (1862))
- Notes sur la papesse Jeanne
- On the Gods and the World (Sallust ; traduction du traité du grec en anglais par Thomas Taylor)
- Original Stories
- Ossian – *Barde du III^{e} siècle*
- Ossian – Œuvres complètes
- Ossian's Gedichte
- Περι θεων και κοσμου (À propos des dieux et du monde)
- Le Paganisme contemporain chez Les peuples celto-latins
- Le Prêtre & le sorcier – Statistique de la superstition
- Physiologie du Goût ou Méditations de Gastronomie transcendante
- The Poems of Ossian
- Poésies galliques – En vers français. Par Baour-Lormian
- Poésies galliques – Traduites sur l'anglais de Macpherson, par Letourneur
- Salammbô
- [ΣΑΛΛΟΥΣΤΙΟΥ ΦΙΛΟΣΟΦΟΥ,] Περὶ Θεῶν καὶ Κόσμου. [SALLUSTII PHILOSOPHI,] Libellus de Diis et Mundo. Graece et latine (*Traité des dieux et du monde, par Salluste le philosophe ; grec et latin*)
- Sredni Vashtar
- Systême de la nature *ou* Des Lois du monde physique & du monde moral
- Tableau de la littérature du Nord au moyen âge en Allemagne et en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie
- Thus spake Zarathustra - *A Book for All and None*
- Traité des trois imposteurs
- Traité Théologico-Politique (*Tractatus Theologico-Politicus*)
- La Vie de S. Thomas d'Aquin, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Docteur de l'Église. Avec un Exposé de sa doctrine et de ses ouvrages
- A Vindication of the Rights of Woman with Strictures on political and moral Subjects
- Vie et mémoires de Marie Wollstonecraft Godwin, Auteur de la Défense des droits de la Femme, d'une réponse à Edmond Burck, Des Pensées sur l'Éducation des Filles

Une appréciation, toute subjective, concernant l'attrait de chacun des textes proposés figure dans les rubriques ci-dessous. Plus notre jugement (noté par une ou des croix) est favorable, plus le nombre de croix est important.

- Auteur : **Johann Wolfgang von Gœthe (Goethe).**

▪ GŒTHE, Johann Wolfgang (von). ***Ein König in Thule*** (*Un Roi en Thulé*). Fondettes : Carraud-Baudry, 2015 (Publication numérique - PDF).

▪ GŒTHE, Johann Wolfgang (von). ***Ein König in Thule*** (*Un Roi en Thulé*). Fondettes : Carraud-Baudry, 2015 (Publication numérique - HTML).

— ***LIED*** — (+++++) —

Un court texte, un ***Lied*****, extrait de :** ***Faust***.
Faust, viel homme, philosophe fort savant, cherche à aboutir à la Connaissance absolue, à découvrir l'essence même des choses, du monde, la Vérité. Toute sa science se révèle vaine dans sa démarche. Il rencontre Méphistophélès. Ce *démon* est en mesure de l'aider, mais le prix à payer pour obtenir cette aide se révèle exorbitant…

Le *Faust*, au sein de son abondante matière, comprend trois *Lieder*. Ce *Lied*, « ***Ein König in Thule*** », est celui que chante à un moment de l'action l'un des personnages, Marguerite, ingénue, pure et avenante jeune femme que convoitera et, avec le concours de Méphistophélès, séduira Faust. Faust connaîtra le bonheur auprès de Marguerite mais il la délaissera, l'abondonnera, ainsi que l'enfant qu'elle lui aura donné. Marguerite accablée, désespérée, tuera son enfant. Elle sera pour cela condamnée à mort…

N. B. : la vie de J. Faust, médecin, astrologue, ayant vécu à la fin du quinzième, au début du seizième siècle, a pris très tôt (dès la seconde moitié du seizième siècle) un caractère légendaire. Ce personnage inspira différents auteurs en matière littéraire, dans le domaine musical, ou, plus récemment, cinématographique : Goethe, Marlowe, Berlioz, Gounod, Murnau…
Nous vous présentons le *Lied* en langue allemande, puis deux traductions du texte en français (l'une de Gérard de Nerval, l'autre d'Émile Raudrac du Bray).

REMARQUE :

Avant de télécharger, éventuellement, le fichier, visitez la cible vers laquelle pointe l'hyperlien associé au présent paragraphe ; cet hyperlien pointe vers la présentation d'un ouvrage (***Folklore et fables du Nord — La Lorelei – Un Roi en Thulé – Le Roi des aulnes – La Fille du roi des aulnes – Les Elfes*****, et leur jeune reine, couronnés de thym et de marjolaine**. Fondettes : Carraud-Baudry, 2002-2016 [Publication numérique - PDF, A5, 82 p.]), en trois parties, **intégrant dans sa deuxième partie, le texte ici considéré, et quelques autres.**

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Carraud-Baudry.**

▪ CARRAUD-BAUDRY. ***Folklore et fables du Nord — La Lorelei – Un Roi en Thulé – Le Roi des aulnes – La Fille du roi des aulnes – Les Elfes, et leur jeune reine, couronnés de thym et de marjolaine***. Fondettes : Carraud-Baudry, 2002-2016 (Publication numérique - PDF, A5, 82 p.).

— ***ESSAI - CONTES*** — (+++++) —

Cet ouvrage, relativement concis, **comporte trois parties.**

La première partie se composent de trois chapitre tirés de : *Contes allemands du temps passé extraits des recueils des frères Grimm, et de Simrock, Bechstein, Franz Hoffmann, Musœus, Tieck, Schwab, Winter, etc. Avec la légende de Loreley*. Traduits par Félix Frank et E. Alsleben. Et précédés d'une introduction par Éd. Laboulaye, de l'Institut. Deuxième édition. Paris : Librairie académique Didier et Cie, 1870. Ces trois chapitres sont intitulés : le premier *Notice sur la légende de Lorely et sur l'esprit de féérie en Allemagne et en France*, le deuxième *Loreley*, le troisième *Appendice* (où l'on pourra lire un commentaire de Gérard de Nerval qu sujet de la « *Lorely* ou *Lorelei*, la fée du Rhin », une traduction du poème de H. Heine en vers, une autre littérale, en prose [l'une et l'autre par Félix Frank], et le texte original du poème, en allemand).
La deuxième partie se compose des **textes**, **en langue allemande**, des célèbres poèmes dont les titres suivent, ***Die Lorelei*** (Heinrich Heine), ***Ein König in Thule*** (Johann Wolfgand von Gœthe), ***Erlkönig*** (Johann Wolfgand von Gœthe), ***Erlkönig Tochter*** (Johann Gottfried Herder), et d'un poème en langue française d'une inspiration proche de celle des textes précédents, ***Les Elfes*** (Charles Leconte de Lisle), **mais aussi de traductions en français** de ces textes.
La troisième partie se compose de quatre biographies ; celles de Heinrich Heine, de Johann Wolfgang von Gœthe, de Johann Gottfried Herder, et de Charles Leconte de Lisle. Ces biographies sont reprises de notre ***collection Ecce Homo***.

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Anthelme Brillat-Savarin.**

▪ BRILLAT-SAVARIN, Anthelme. ***Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante – Ouvrage théorique, historique, et à l'ordre du jour dédié aux gastronomes parisiens***. Suivi de ***La Gastronomie*** par Berchoux, ***L'Art de dîner en ville*** par Colnet. Paris : Garnier Frères, libraires-éditeurs, 1870. 492 p. — [PDF]

— ***ESSAI*** — (+++++) —

Extrait du prologue (intitulé *Brillat-Savarin*) de cette édition :

« Un critique spirituel, et alors très en vogue, Hoffman, publia sur ce livre un de ces piquants articles comme il les savait faire. Dès lors l'éveil fut donné, et tout le monde voulut lire la *Physiologie du goût*, si plaisammment analysée par Hoffman. Nous ne saurions mieux faire que de donner ici quelques échantillons de ce joli article, publié dans le *Journal des Débats*, en ce temps-là le plus littéraire des journaux :
« […]
« J'éprouve un grand embarras en écrivant cet article : je crains qu'on ne confonde le livre que j'annonce avec ceux de tous les marmitons qui ont écrit sur l'art culinaire… Non, il n'y a aucune analogie entre l'auteur des Méditations gastronomiques et tous les faiseurs de daubes et de hochepots. Non, ni l'ignoble *Cuisinière bourgeoise*, ni le prétendu *Parfait cuisinier*, ni le *Cuisinier royal* de MM. Viard et Fouret, hommes de bouche, ni le *Cuisinier anglais*, etc., etc., n'approchent pas plus de mon savant anonyme qu'un membre de l'Institut ne ressemble à un magister de village.
« L'auteur de ce livre divin est un homme du monde à qui aucune science, aucun art ne sont étrangers : il parle presque toutes les langues de l'Europe, et possède parfaitement les langues savantes » […] « il fait des vers, compose de la musique, et des sommités de la science il daigne

quelquefois descendre jusqu'à la chanson bachique et aux petits vers de société. Pour le bonheur du genre humain, il fait l'application de toutes ces connaissances à la cuisine.

« […]

« Douze ou quinze ans après la publication du piquant article d'Hoffman, un écrivain appartenant à une tout autre famille littéraire, Balzac, qui avait fait, à l'imitation de Brillat-Savarin, mais lourdement et sans charme, une *Physiologie du mariage*, trop malséante pour rivaliser avec la *Physiologie du goût*, parla de l'illustre gastronome avec beaucoup de verve et d'esprit. Quelques passages de cette appréciation originale méritent d'être conservés, et nos lecteurs les retrouveront ici avec plaisir :

« […]

« Le mérite de la *Physilologie du goût* était donc réel et incontestable. Elle devait plaire aux gens de haut goût par le *vis comica*, si rare à notre époque, où la littérature à image l'emporte sur la littérature à idées, où la phrase empiète sur la pensée ; puis elle devait plaire à la masse par l'élégante nouveauté de quelques faits, par quelques anecdotes d'élite, par une variété qui fait du livre une *olla podrida* qui défie l'analyse, enfin par une des plus originales dispositions de texte qu'un auteur ait jamais trouvées. »

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Francisco Mateos Gago y Fernandez.**

▪ MATEOS GAGO Y FERNANDEZ, Francisco. ***La Fable de la papesse Jeanne***. Traduit de l'espagnol par M. A. Et précédé d'une introduction par Auguste Roussel. Paris : Société Générale de Librairie Catholique ; Genève : Grossey et Trembley, éditeurs ; 1880. X p. et 244 p. — [PDF]

— ***ESSAI*** — (++++) —

En guise de **présentation de cet ouvrage** nous vous proposons la lecture d'un texte bref relatif à ce qu'il nous est permis de savoir, et de raisonnablement supputer, **concernant l'histoire de l'énigmatique *papesse Jeanne* :** voyez ci-dessous l'ouvrage intitulé ***NOTES SUR LA PAPESSE JEANNE***…

- Auteur : **P. Imelrieck d'Aurrac.**

▪ IMELRIECK D'AURRAC, P. ***Notes sur la papesse Jeanne***. Fondettes : Carraud-Baudry, 2016 (2007). 20 p. (Publication numérique - PDF).

— ***ESSAI*** — (++) —

Ce texte, *Notes sur la papesse Jeanne*, vers lequel pointe le lien ci-dessus, vous est proposé **en téléchargement au format PDF** ; **mais il vous est possible toutefois de lire ce texte (*cf. infra*) sans le télécharger**, au format HTML géré directement par votre *navigateur*… En effet **ce texte est repris ci-dessous :**

NOTES SUR LA PAPESSE JEANNE

Auteur : **P. Imelrieck d'Aurrac**

Copyright © Patrick Émile Carraud, 2007

La papesse Jeanne n'aurait eu qu'une existence légendaire. Elle fut néanmoins le sujet de croyances un temps solidement établies, croyances à la fois populaires, et officielles au moins trois siècles durant (du milieu du XIII^e^ au milieu du XVI^e^ siècles).

Au motif de cette croyance officielle apparurent même au sein de l'Église catholique, et un rite, et un objet liturgique. Voici à propos de ces points précis quelques brefs éclaircissements. Le rite va consister, selon une certaine procédure, en une vérification de l'appartenance au sexe masculin d'un nouveau pape ; c'est-à-dire, consister à vérifier concrètement, physiquement, qu'un nouveau pape possède bien les attributs virils. Pour ce faire un *sédile* d'un type tout particulier (qu'un auteur du XV^e^ siècle, Platina, nomme « sella stercoraria ») fut conçu et utilisé : il consistait en un trône percé permettant à un officiant chargé tout spécialement de cette fonction de procéder manuellement à cette vérification.

Au XV^e^ siècle, Platina, l'auteur déjà cité un peu plus haut, précise en achevant la rédaction de ce qu'il connaît de la légende de la papesse Jeanne : « Hæc quæ dixi vulgo ferentur, incertis tamen et obscursis auctoribus… erremus etiam nos hâc in re cum vulgo… » (c'est-à dire : « tout ce qui a été dit a cours dans le peuple, mais appuyé sur des auteurs frivoles et obscurs, et sur ce sujet nous errons comme le vulgaire »).

Voici, en substance, ce que nous conte cette légende.

Au milieu du IX^e^ siècle une certaine Jeanne, anglaise d'origine, mais vivant à Mayence, entra sous l'habit d'homme au monastère de Fulde pour y faire ses études. Encore adolescente, elle accompagna, toujours travestie en homme, son amant à Athènes. Elle poursuivit ses études, et se montra fort brillante dans les différentes sciences. Ensuite, toujours avec son amant, et sans quitter l'habit masculin, elle vint à Rome où elle enseigna les arts littéraires (trivium) à d'importants personnages. Acquérant par une conduite que l'on jugeait exemplaire et l'étendue de son savoir une grande réputation elle accéda bientôt, par l'élection, à la papauté. Son règne aurait duré deux ans et demi, environ. Mais, par les œuvres de son compagnon, dont elle partageait toujours la couche, un jour elle se trouva enceinte. Faute d'avoir pu déterminer avec suffisamment de précision la date, le moment de l'accouchement, elle fut saisie des douleurs de l'enfantement lors d'une procession cérémonielle (celle des Rogations selon certains auteurs) entre la basilique Saint-Pierre et le palais du Latran ; plus précisément entre le Colisée et l'église Saint-Clément, au milieu de la rue Saint-Jean de Latran. Elle mourut de ces couches inopinées ; et fut ensevelie sur le lieu même du fatal accouchement.

Cet événement que ses successeurs jugeaient particulièrement odieux, aurait justifié la particularité du trajet que les papes empruntèrent ensuite au voisinage de l'église Saint-Clément en se rendant du Vatican au Latran, n'empruntant plus la rue Saint-Jean de Latran mais les rues adjacentes.

La papesse Jeanne ne fut pas inscrite dans les catalogues reprenant la liste officielle des successeurs de Saint-Pierre à la raison que son sexe, incompatible avec la fonction à laquelle elle était parvenue *de facto*, invalidait son élection.

On aurait, au lieu même de la mort de cette malheureuse Jeanne, apposé une plaque relatant le déplorable événement ; et aussi édifié une statue à l'effigie de cette papesse (selon Théodore de Niem).

La papesse Jeanne apparaît d'abord, du moins dans les documents qui nous sont aujourd'hui connus, en 1243, sous la plume de Jean de Mailly, un dominicain, puis une trentaine d'années plus tard dans les écrits (*Le Miroir historial*) de Vincent de Beauvais, un autre dominicain. Une vingtaine d'année après *Le Miroir historial*, un autre dominicain encore, Martin de Troppau (ou Le Polonais) dans le cours de la *Chronique des Papes et Empereurs* fait encore référence à la papesse, à laquelle il assure ainsi une réelle célébrité ; confirmée par l'apparition de la papesse dans un certain nombre d'*exempla*, notamment ceux d'Étienne de Bourbon et d'Arnold de Liège, eux-même dominicains…

Au début du XIV^e^ siècle, dans son *Histoire ecclésiastique*, Tolommée de Lucques, dominicain lui aussi, attribue aux papes un « numéro de règne », et aussi donc à la papesse Jeanne, incluse dans ses nomenclatures. La papesse Jeanne, qui aurait occupé le Saint-Siège après le décès de Léon IV, et que l'on nommait Jean l'Anglais, se voit ainsi promue au rang de cent septième pape, sous le nom de Jean VIII.

Vers le milieu du XII^e^ siècle le décret de Gratien, qui fonde le droit canon, rend l'accès aux fonctions sacerdotales tout à fait impossible aux femmes. Les dominicains, le lecteur qui possède quelques notions d'Histoire n'en sera pas surpris, tout autant zélés misogynes que zélés inquisiteurs

(*pour un sorcier, mille sorcières*), ont pu cultiver, développer, accréditer une telle légende, un tel mythe, pour l'ériger enfin au rang de vérité pendant trois siècles, non pas, comme pourrait se laisser aller à le croire des esprits trop indulgents, pour signifier plus ou moins maladroitement quelque idéale confusion, égalité, relative, des sexes, mais bien pour manifester toute l'horreur qu'éprouve l'Église, les hommes d'Église, à l'égard d'une éventuelle « pollution du sacré par la femme ».

Vers la fin du XIII^{e} siècle des dominicains, principalement, toujours, Robert d'Uzès, Jacques de Voragines, notamment, diront toute la répugnance que leur inspire la papesse Jeanne, et, en critiquant cette femme, en viendront à développer sans ménagement une argumentation mettant en cause la nature même de la femme, nature rendant, selon eux, celle-ci incapable de conduire quelque grand dessein que ce soit sans faire montre de *présomption*, de *bêtise* et d'*ignominie*.

La légende de la papesse Jeanne fut portée par l'Église catholique au rang de vérité historique. Ensuite, l'histoire de la papesse, dès avant même la fin du XIV^{e} siècle, cette vérité historique, fut par le jeu du temps, l'évolution des mentalités, puis la Réforme, critiquée, folklorisée, ramenée à l'état de fable, aux yeux de l'Église elle-même.

Aux XIX^{e} et XX^{e} siècles de bons catholiques romains, qui quelques centaines d'années plus tôt auraient jeté l'anathème contre qui aurait mis en doute la véracité de l'existence de la papesse, vouaient aux gémonies qui défendait l'existence historique du personnage…

« Qu'est-ce donc que la vérité ? » avait demandé Pilate au Nazaréen… La vérité est fluctuante, variable. Elle varie, des deux côtés d'une montagne, qu'il s'agisse des Pyrénées ou non. Elle varie selon les lieux, selon les époques, selon les modes, les dispositions intellectuelles, selon les dogmes dominants, le *religieusement correct*, le *politiquement correct*, le *philosophiquement correct*, selon les individus…

Souvent les légendes se construisent sur quelque élément tangible, sur des faits. Cet élément peut, ces faits peuvent se voir travestis, modifiés, amplifiés, par la relation qui en est faite, et l'histoire qui en découle s'envole d'elle-même, trouve alors en elle-même sa justification, trouve bientôt en elle-même motif à s'étoffer, à retenir davantage l'attention. La rumeur, le succès, les poètes, les auteurs l'enflent, lui donne l'attrait propre à séduire les foules, les humbles et les lettrés.

Quel fond de vérité se cache derrière la légende de la papesse. Une femme a-t-elle vraiment accédé au trône pontificale ? Ou plus simplement à la dignité d'évêque ou de prêtre ? Ou si ce Jean-Jeanne avait vraiment été un homme, d'abord, puis une femme ensuite… Peut-être s'agit-il là, après tout de l'un de ces rares, mais possible cas de transsexualisme naturel, ou de bisexualisme…

Quoiqu'il en soit, plus de onze siècles après l'époque supposée de son règne éphémère, la *papesse* se révèle toujours plus ou moins présente dans les mentalités occidentales. Après avoir lu ces lignes, les lecteurs d'un certain âge se souviendront peut-être avec émotion, au moins en considération de leur jeunesse enfuie, avoir vu en 1974 le film de Michael Anderson, « Jeanne, la Papesse du Diable », où Liv Ulmann incarne la papesse Jeanne…

Copyright © Patrick Émile Carraud, 2007

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Jacques Albin Simon Collin de Plancy (*ou* : Jacques Auguste Simon Collin de Plancy).**

▪ COLLIN DE PLANCY, Jacques. ***Légendes des esprits et des démons qui circulent autour de nous.*** Fondettes : Carraud-Baudry, 2014. 408 p. (Publication numérique - PDF ; **N. B. :** le texte de l'ouvrage est repris de l'édition dont les références suivent : COLLIN DE PLANCY, J. ***Légendes des esprits et des démons qui circulent autour de nous***. Paris : Henri Plon, imprimeur-éditeur, 1863. 396 p.).

— ***ESSAI - LÉGENDES - MYTHES - FOLKLORE - CHRISTIANISME*** — (+++++) —

Un essai où Collin de Plancy, champion du catholicisme, s'efforce de faire valoir le point de vue selon lequel les « esprits » peuplent non seulement « l'autre-monde », mais également ce si bas monde-ci.

L'auteur se livre essentiellement dans cet ouvrage à un compendium de mythes issus du vieux fond culturel populaire européen et recueillis par divers folkloristes, mais aussi à une défense du monothéisme chrétien et catholique.

Le lecteur, qui, manquant de courage, voudra entrer au plus tôt dans le vif du sujet, pourra **commencer sa lecture au chapitre II** (***Les Klabbers, esprits du foyer***) ; toutefois il perdra ainsi le bénéfice de la consultation d'un véritable « morceau de bravoure » qui n'est pas sans intérêt, et par maints aspects, à notre sens, digne d'un Jules Barbey d'Aurevilly lui-même…

▪ COLLIN DE PLANCY, Jacques Albin Simon. ***Dictionnaire infernal — Répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux esprits, aux démons, aux sorciers, au commerce de l'enfer, aux divinations, aux maléfices, à la cabale et aux autres sciences occultes, aux prodiges, aux impostures, aux superstitions diverses et aux pronostics, aux faits actuels du spiritisme, et généralement à toutes les fausses croyances merveilleuses, surprenantes, mystérieuses et surnaturelles. Sixième édition, augmentée de 800 articles nouveaux***, et illustrée de 550 gravures, parmi lesquelles les portraits de 72 démons, dessinés par M. L. Breton, d'après les documents formels. Paris : Henri Plon, imprimeur-éditeur, 1863. VIII p. et 723 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Library of Congress ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***DICTIONNAIRE - MYTHOLOGIE - RELIGION - SUPERSTITION - SORCELLERIE*** — (++++) —

« Si Collin de Plancy n'a pas été tout à fait oublié, s'il a pu acquérir même une certaine célébrité, du moins auprès d'un certain public, il le doit surtout à son fameux ***Dictionnaire infernal***. » (Il s'agit ici d'un extrait de la biographie que nous consacrons J. A. Collin de Plancy dans notre ***collection Ecce Homo***)

▪ COLLIN DE PLANCY, Jacques Albin Simon. ***Histoire des vampires et des spectres malfaisans — Avec un examen du vampirisme***. Paris : Masson, 1820. VIII p. et 288 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive – Wellcome Library ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - LÉGENDES - RELIGION - SUPERSTITION*** — (++++) —

Extrait de la *Première partie*, *Chapitre premier*, p. 1-4 :

« Ce qu'il y a de plus étonnant dans l'histoire des Vampires, c'est qu'ils ont partagé avec nos grands philosophes l'honneur d'étonner le 18^{e} siècle ; c'est qu'ils ont épouvanté la Lorraine, la Prusse, la Silésie, la Pologne, la Moravie, l'Autriche, la Russie, la Bohême et tout le nord de l'Europe, pendant que les sages de l'Angleterre et de la France renversaient d'une main hardie et sûre les superstitions et les erreurs populaires.

« Chaque siècle, il est vrai, a eu ses modes ; chaque pays, comme l'observe D. Calmet, a eu ses préventions et ses maladies ; mais les Vampires n'ont point paru avec tout leur éclat dans les siècles barbares et chez des peuples sauvages ; ils se sont montrés au siècle des Diderot et des Voltaire, dans l'Europe, qui se dit civilisée.

« Et tandis que ces spectres désolaient le Nord, le Midi exorcisait les possédés ; l'Espagne et l'Italie condamnaient des sorciers ; Paris assistait aux

convulsions du cimetière Saint-Médard. On a donné le nom d'*upiers*, *oupires*, et plus généralement *vampires*, à « des hommes morts depuis plusieurs années, ou du moins depuis plusieurs mois, qui revenaient en corps et en âme, parlaient, marchaient, infestaient les villages, maltraitaient les hommes et les animaux, suçaient le sang de leurs proches, les épuisaient, et enfin leur causaient la mort (1). On ne se délivrait de leurs dangereuses visites et de leurs infestations qu'en les exhumant, les empalant, leur coupant la tête, leur arrachant le cœur ou les brûlant. — Ceux qui mouraient sucés devenaient Vampires à leur tour. » »

Note n°1 (du bas de la page 3) :
« (1) C'est la définition qu'en donne D. Calmet. »

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Hector Hugh Munro (*dit* : Saki).**

▪ MUNRO, Hector Hugh (SAKI). ***Sredni Vashtar.*** Fondettes : Carraud-Baudry, 2015 (Publication numérique - PDF). ***N. B. :*** *texte en langue anglaise.*

▪ MUNRO, Hector Hugh (SAKI). ***Sredni Vashtar.***. Traduction : Patrick Émile Carraud. Fondettes : Carraud-Baudry, 2015 (Publication numérique - PDF). ***N. B. :*** *traduction-adaptation en français.*

— ***NOUVELLE*** — (+++++) —

Une nouvelle dont nous vous proposons le texte original en anglais et une traduction en français.

Sont contés au cours des pages de cette nouvelle les démêlés d'un enfant malade, délicat à tout le moins, avec une cousine, sa tutrice, qui l'opprime, s'ingénie à le contrarier, à lui imposer des mesures vexatoires.

L'enfant se réfugie dans son monde imaginaire ; et ainsi lui est-il permis dans une certaine mesure de résister à l'oppression sournoise dont il est victime.

Mais bientôt son monde imaginaire prend de plus en plus de place dans sa vie, et triomphe totalement, brutalement de l'adversité qui jusque-là l'accablait.

Une nouvelle entre horreur douce et fantastique (presque). Parions que le lecteur de cette nouvelle s'en souviendra longtemps, que longtemps ses deux *petits personnages* principaux occuperont une place toute particulière dans son esprit…

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Friedrich Wilhelm Nietzsche (ou *Frédéric* Nietzsche).**

Friedrich Wilhelm Nietzsche (1844-1900) fut un philologue, un poète, un moraliste, un philosophe des plus hardis, dont les écrits adoptent un style des plus originaux. Son œuvre la plus remarquable, selon de nombreux commentateurs, est ***Also sprach Zarathustra*** (« ***Ainsi parlait Zarathoustra*** »), une fable, un essai également, au ton incomparable et ardent.

Pour en apprendre plus sur ce philosophe des plus singuliers, des plus remarquables, lisez les commentaires qui suivent, relevés chez différents auteurs ; et lisez aussi, le cas échéant les **deux brèves biographies que nous lui consacrons dans une autre collection de notre site : *biographies de Friedrich Wilhelm Nietzsche de notre collection Ecce Homo***.

« Quand on me demande comment j'ai pu, pendant une aussi longue période, lire presque exclusivement un seul auteur, ma réponse est toujours la même : en lisant et relisant Nietzsche, je n'ai jamais eu l'impression de déserter mon époque pour m'égarer à la fin du XIX^{e} siècle. J'aurais été absolument incapable de lire pendant autant d'années Platon ou Hegel. J'ai pu le faire avec Nietzsche parce que je n'ai jamais eu l'impression avec lui de quitter la fin du XX^{e} siècle. Si Nietzsche est à la hauteur de notre temps, il est, à bien des égards, très en avance sur notre époque. Ses interrogations, ses remises en question, ses critiques et ses espérances, regardent non seulement en avant de lui, mais encore très en avant de nous. »

In* :** GRANAROLO, Philippe. ***En chemin avec Nietzsche. Paris : L'Harmattan, 2018, 254 p. (Collection : La Philosophie En Commun). **P. 10**.

« Le *Zarathoustra* dont on a souvent — au mépris des allégations de l'auteur lui-même — méconnu la portée philosophique, se révèle être au final une œuvre aussi riche (sinon plus) par sa forme que par ses contenus. Les signifiances discursives mises au jour nous révèlent une philosophie qui se questionne jusque dans les modalités de son « dire », interrogeant un discours millénaire, fréquemment aveugle à lui-même, dans lesquels elle refuse de s'inscrire tacitement. La vérité est et reste tributaire du *discours sur la vérité* qui entend la révéler. Derrière le résultat inquestionné que pourvoit l'histoire épiphanique de la vérité et de l'être, Nietzsche sonde les sources, il ressaisit les genèses et les dynamiques qui agitent les profondeurs d'un discours dont on n'a voulu voir que la surface. C'est bien d'une *refonte* qu'il faut parler, une refonte qui engage, pourrait-on presque dire, l'onto- et la phylogenèse de l'œuvre, du discours générique et individuel qui la porte et lui donne forme et corps dans une langue. Plus qu'un « donné » abouti, *Zarathoustra* est montré comme un procès en marche, en prise constante avec ce dont il n'est ni plus ni moins qu'une manifestation fluctuante et adventice : la vie.

« Mais le *Zarathoustra* comporte un autre versant, finalement complémentaire du premier : si la plupart des ouvrages philosophiques se veulent des sommes de « savoir », le *Zarathoustra* apparaît, lui, comme le « livre du vouloir ». Le vouloir est partout, dans et autour de *Zarathoustra*. Il se reflète bien sûr dans la thématique (surhomme, éternel retour, volonté de puissance), dans la configuration interne de l'œuvre (récit en forme de parabole), dans les caractéristiques communicationnelles aussi bien en amont qu'en aval. Il se reflète dans la *production*, mais il se reflète aussi (et peut-être surtout) dans la *réception* (ou du moins dans la réception anticipée) de l'œuvre, œuvre qui est de part en part appel, *appel à vouloir*.

« L'exégèse nietzschéenne a beaucoup critiqué l'opacité théorique du *Zarathoustra*. Pourtant *Zarathoustra* fait partie des œuvres qui ont fait couler le plus d'encre. Ce simple constat illustre peut-être mieux que tout le reste ce que Nietzsche entendait faire et ne pas faire : *mobiliser* les énergies plutôt que *grossir* les savoirs. Dans ce contexte la philosophie de Nietzsche apparaît comme une philosophie de l'action, une philosophie de l'« expérimentation », à la fois poussée jusque dans ses ultimes conséquences, et étonnamment cohérente avec elle-même. Manifestation de la vie, cette philosophie a pour vocation de retourner nourrir la vie et ses mille expériences[1], en suscitant et en potentialisant ce qui la nourrit elle-même : le *vouloir*.

« Si comme Nietzsche l'affirmait lui-même, c'est toute sa philosophie qui est contenue dans le *Zarathoustra*, il ne faut nullement donner au verbe « contenir » le sens qu'il suggère de prime abord. Ici le texte, loin d'être simplement ce filet qui retient et conserve un sens préétabli et immuable, serait plutôt prétexte à tous les écarts, à toutes les greffes, à toutes les projections vers un extérieur de lui-même où il se dépasse. Par corollaire, ce texte ne peut être définitivement acquis ou compris, il est lui-même construit comme un appel à continuation où le vouloir du lecteur survivra à celui de l'auteur, empruntant parfois les mêmes routes que lui, parfois des chemins totalement divergents, pourvu que jamais ces chemins ne s'arrêtent, pourvu que jamais le vouloir ne cesse de se consumer. »

In : BOTET, Serge. ***La « Performance » philosophique de Nietzsche***. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2011, 88 p. (Collection : La Philosophie En Commun). **P. 75-77** ; **N. B. :** nous ne reproduisons pas la note de bas de page du texte cité.

« Où que l'on cherche à les situer, Nietzsche comme Heidegger sont toujours déjà ailleurs, pour eux l'« essentiel » n'est que le symptôme itinérant de la volonté forcenée des philosophes d'échapper à la fugacité et à la légèreté de l'être. Tout leur ouvrage fut sans doute de donner à la philosophie les visages les plus changeant, les plus imprévus, les plus éphémères, parfois aussi les plus insignifiants en apparence. À leurs yeux, ce qui importe le plus pour la philosophie se lit précisément dans ce qui importa le moins à ces autres philosophes qui, accablés par la pesanteur de l'être, ont cherché des siècles durant à graver sa vérité dans le granit, à le corseter définitivement dans leurs austères notions. Si les philosophes furent souvent parents des bâtisseurs de cathédrales, Nietzsche et Heidegger furent des pèlerins sans chapelle, n'aimant jamais que le périple aventureux, non les destinées toutes tracées où l'absolution attend au bout du chemin. Plus que des clés de voûte supportant l'édifice en faisant converger les forces vers un seul point, ils ont cherché l'ornement, l'arabesque, les lignes folles, nomades et divergentes qui regardent avidement au dehors, étirant irrésistiblement ces murs imposants vers les quatre points cardinaux, les ouvrant sans relâche au monde et au mouvement, bien loin des promesses de quiétude, des nostalgies et des retraites, toutes les « ataraxies déguisées » vers lesquels les philosophes avaient lorgné bien souvent, fût-ce à leur insu ou à leur corps défendant. »

In : BOTET, Serge. ***La « Performance » philosophique de Nietzsche***. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2011, 88 p. (Collection : La Philosophie En Commun). **P. 82**.

« En présentant aujourd'hui, dans son intégrité, au public français, le dernier écrit de Frédéric Nietzsche nous obéissons surtout à un devoir de piété. Durant les semaines qui précédèrent sa maladie une des préoccupations dominantes du philosophe fut, en effet, de voir Ecce Homo traduit dans notre langue. Il était las d'être méconnu dans sa propre patrie, las de prêcher sans cesse dans le désert. « J'ai mes lecteurs partout, écrivait-il alors, à Vienne, à Copenhague et à Stockholm, à Paris et à Saint-Pétersbourg, je n'en ai pas dans le pays plat de l'Europe, en Allemagne… » Il voulait faire appel à l'opinion du monde civilisé pour qu'elle décidât de son génie.

« Vingt ans se sont écoulés, presque jour pour jour, depuis que Nietzsche écrivit ce plaidoyer autobiographique qui devait faire connaître son nom à l'Europe. Commencé le 15 octobre 1888, quarante-quatrième anniversaire de sa naissance, *Ecce Homo* fut achevé, à peine trois semaines plus tard, le 4 novembre. Écrit, immédiatement après le *Cas Wagner*, *le Crépuscule des Idoles*, les *Dithyrambes à Dionysos* et *l'Antéchrist*, labeur formidable de quelques mois à peine, cet ouvrage reflète, à ses débuts, le sentiment de calme et de sérénité qui s'était emparé du philosophe à son arrivée à Turin. Divisé en quatre parties : *Pourquoi je suis si sage — Pourquoi je suis si malin. — Pourquoi j'écris de si bons livres. — Pourquoi je suis une fatalité*, il constitue, pour l'étude de Nietzsche, un document inappréciable. On y trouvera aussi bien l'analyse psychologique de son caractère qu'une interprétation des plus originales de son œuvre.

« « Il provoquera un étonnement sans pareil », disait-il dans une lettre à son éditeur, et, durant que l'on imprimait — car deux feuilles ont alors été composées — il se préoccupait déjà de trouver des traducteurs. « Je suis de votre avis que, pour le tirage d' *Ecce Homo*, nous ne dépassions pas 1000 exemplaires. En Allemagne le nombre de 1000, pour un ouvrage de style élevé, apparaîtra peut-être un peu hasardé. En France, je compte très sérieusement sur 80.000 à 40.000 exemplaires. » Hippolyte Taine lui avait recommandé M. Jean Bourdeau, mais celui-ci, après avoir pris connaissance des ouvrages que lui adressait Nietzsche, déclara qu'il n'avait pas le temps. Nietzsche conçut alors l'idée singulière de confier à l'écrivain suédois Auguste Strindberg le soin de traduire *Ecce Homo* en français.

« Avec la plus parfaite lucidité d'esprit il multipliait les démarches pour procurer à son œuvre la publicité qu'il croyait nécessaire et lui assurer le plus grand retentissement. En même temps il s'agissait de répandre ses autres ouvrages. Comme l'apparition du *Cas Wagner* venait de le brouiller avec son principal éditeur, il songeait à s'aventurer dans une entreprise commerciale pour lancer lui-même ses publications. Le succès des dernières années a montré qu'il n'avait pas fait un si mauvais calcul. Faut-il autre chose que ce détail, d'apparence insignifiante, pour montrer que jusqu'à la catastrophe finale Nietzsche avait conservé toute sa lucidité d'esprit ?

« Sans conteste, *Ecce Homo* porte, en certains endroits, les traces d'une nervosité excessive. Mais il faut se rappeler ce que cet homme avait souffert, ce que cet homme avait pensé, ce que cet homme avait écrit, pour comprendre cette exaltation. N'oublions pas un seul instant que c'est l'auteur de *Zarathoustra* qui parle. L'un des plus beaux livres de la littérature s'était perdu dans le silence…

« « Depuis l'époque où j'ai mon *Zarathoustra* sur la conscience, écrivait Nietzsche à son ami Overbeck, je suis comme une bête perpétuellement blessée, ma blessure consiste en ceci que je n'ai pas entendu une seule réponse, pas même un souffle de réponse… Ce livre est tellement à l'écart, je veux dire tellement au delà de tous les livres, que c'est pour moi une torture de l'avoir créé… »

« Et plus loin il ajoutait :

« « La difficulté de trouver une distraction qui soit assez forte devient de plus en plus grande. Je me défends, comme bien tu penses, avec beaucoup d'ingéniosité, contre cet excès de sentiments. Mes derniers livres font partie de ces moyens de défense. Ils sont plus passionnés que tout ce que j'ai écrit d'autre. La passion engourdit. Elle me fait du bien. Elle me fait oublier un peu… »

« Nous n'avons pas à examiner ici pourquoi *Ecce Homo*, dont l'impression était commencée en 1888, attendit vingt ans pour voir le jour. Le tirage restreint (déjà épuisé du reste) qui vient d'en être fait en Allemagne peut, à la rigueur, correspondre aux dernières volontés exprimées par Nietzsche.

« Quant à nous, nous ne croyons pas devoir nous en tenir aux mêmes réserves. Nous offrons cet ouvrage au public français, c'est-à-dire à ce public européen que le philosophe voulait appeler à témoigner en sa faveur, et nous avons confiance en son jugement. »

« H. A. »

In **:** ALBERT, Henri. **Ecce Homo – Comment on devient ce que l'on est : « Introduction ».** *Mercure de France*, 16-XI-1908, p. 196-197. (p. 1-2 du fichier PDF de la traduction française de « ***Ecce Homo — Comment on devient ce que l'on est*** » de F. Nietzsche, que nous vous proposons sur notre site ; intégralité de l'« Introduction » de Henri Albert).

▪ NIETZCHE, Friedrich. ***Nietzsche's Werke. Erste Abtheilung. Band VI. Also sprach Zarathustra – Ein Buch für Alle und Keinen***. Leipzig : Druck und Verlag von C. G. Naumann, 1899. 533 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive - University of Toronto ; téléchargé depuis : archive.org ; nous avons, afin d'améliorer la lisibilité de l'ouvrage, augmenté le contraste et diminué la luminosité des pages de texte, puis procédé à un traitement du fichier par logiciel d'« o.c.r. ».

— ***ESSAI - FABLE - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Observations :

— postfaces d'Elisabeth Förster-Nietzsche et de Peter Gast.
— à la suite des postfaces se trouve un *Rapport philologique* (« Philologischer Nachbericht ») d'Elisabeth Förster-Nietzsche.
— en fin de volumes se trouve un *Tableau comparatif des différentes éditions d'« Ainsi parlait Zarathustra »* (« Vergleichende Seiten-Tafel der verschiedenen Ausgaben von „Also sprach Zarathustra" »).

Extrait de : « Nietzsche's Werke. Erste Abtheilung. Band VI. Also sprach Zarathustra – Ein Buch für Alle und Keinen » ; « Zarathustra's Vorrede » (sections 1 et 2), p. 9-12 :

„1.

„Als Zarathustra dreissig Jahr alt war, verliess er seine Heimath und den See seiner Heimath und gieng in das Gebirge. Hier genoss er seines Geistes und seiner Einsamkeit und wurde dessen zehn Jahre nicht müde. Endlich aber verwandelte sich sein Herz, — und eines Morgens stand er mit der Morgenröthe auf, trat vor die Sonne hin und sprach zu ihr also:

„Du grosses Gestirn! Was wäre dein Glück, wenn du nicht Die hättest, welchen du leuchtest!

Zehn Jahre kamst du hier herauf zu meiner Höhle: du würdest deines Lichtes und dieses Weges satt geworden sein, ohne mich, meinen Adler und meine Schlange.

Aber wir warteten deiner an jedem Morgen, nahmen dir deinen Überfluss ab und segneten dich dafür.

Siehe! Ich bin meiner Weisheit überdrüssig, wie die Biene, die des Honigs zu viel gesammelt hat, ich bedarf der Hände, die sich ausstrecken.

Ich möchte verschenken und austheilen, bis die Weisen unter den Menschen wieder einmal ihrer Thorheit und die Armen wieder einmal ihres Reichthums froh geworden sind.

Dazu muss ich in die Tiefe steigen: wie du des Abends thust, wenn du hinter das Meer gehst und noch der Unterwelt Licht bringst, du überreiches Gestirn!

Ich muss, gleich dir, untergehen, wie die Menschen es nennen, zu denen ich hinab will.

So segne mich denn, du ruhiges Auge, das ohne Neid auch ein allzugrosses Glück sehen kann!

Segne den Becher, welcher überfliessen will, dass das Wasser golden aus ihm fliesse und überallhin den Abglanz deiner Wonne trage!

Siehe! Dieser Becher will wieder leer werden, und Zarathustra will wieder Mensch werden.“

— Also begann Zarathustra’s Untergang.“

„2.

„Zarathustra stieg allein das Gebirge abwärts und Niemand begegnete ihm. Als er aber in die Wälder kam, stand auf einmal ein Greis vor ihm, der seine heilige Hütte verlassen hatte, um Wurzeln im Walde zu suchen. Und also sprach der Greis zu Zarathustra:

„Nicht fremd ist mir dieser Wanderer: vor manchem Jahre gieng er hier vorbei. Zarathustra hiess er; aber er hat sich verwandelt.

Damals trugst du deine Asche zu Berge: willst du heute dein Feuer in die Thäler tragen? Fürchtest du nicht des Brandstifters Strafen?

Ja, ich erkenne Zarathustra. Rein ist sein Auge, und an seinem Munde birgt sich kein Ekel. Geht er nicht daher wie ein Tänzer?

Verwandelt ist Zarathustra, zum Kind ward Zarathustra, ein Erwachter ist Zarathustra: was willst du nun bei den Schlafenden?

Wie im Meere lebtest du in der Einsamkeit, und das Meer trug dich. Wehe, du willst an ’ s Land steigen? Wehe, du willst deinen Leib wieder selber schleppen?“

Zarathustra antwortete: „Ich liebe die Menschen.“

„Warum, sagte der Heilige, gieng ich doch in den Wald und die Einöde? War es nicht, weil ich die Menschen allzu sehr liebte?

Jetzt liebe ich Gott: die Menschen liebe ich nicht. Der Mensch ist mir eine zu unvollkommene Sache. Liebe zum Menschen würde mich umbringen.“

Zarathustra antwortete: „Was sprach ich von Liebe! Ich bringe den Menschen ein Geschenk.“

„Gieb ihnen Nichts, sagte der Heilige. Nimm ihnen lieber Etwas ab und trage es mit ihnen — das wird ihnen am wohlsten thun: wenn es dir nur wohlthut!

Und willst du ihnen geben, so gieb nicht mehr als ein Almosen, und lass sie noch darum betteln!

„Nein, antwortete Zarathustra, ich gebe kein Almosen. Dazu bin ich nicht arm genug.“

Der Heilige lachte über Zarathustra und sprach also: „So sieh zu, dass sic deine Schätze annehmen! Sie sind misstrauisch gegen die Einsiedler und glauben nicht, dass wir kommen, um zu schenken.

Unsre Schritte klingen ihnen zu einsam durch die Gassen. Und wie wenn sie Nachts in ihren Betten einen Mann gehen hören, lange bevor die Sonne aufsteht, so fragen sie sich wohl: wohin will der Dieb?

Gehe nicht zu den Menschen und bleibe im Walde! Gehe lieber noch zu den Thieren! Warum willst du nicht sein wie ich, — ein Bär unter Bären, ein Vogel unter Vögeln?“

„Und was macht der Heilige im Walde?“ fragte Zarathustra.

Der Heilige antwortete: „Ich mache Lieder und singe sie, und wenn ich Lieder mache, lache, weine und brumme ich: also lobe ich Gott.

Mit Singen, Weinen, Lachen und Brummen lobe ich den Gott, der mein Gott ist. Doch was bringst du uns zum Geschenke?“

Als Zarathustra diese Worte gehört hatte, grüsste er den Heiligen und sprach: „Was hätte ich euch zu geben! Aber lasst mich schnell davon, dass ich euch Nichts nehme!“— Und so trennten sie sich von einander, der Greis und der Mann, lachend, gleichwie zwei Knaben lachen.

Als Zarathustra aber allein war, sprach er also zu seinem Herzen: „Sollte es denn möglich sein! Dieser alte Heilige hat in seinem Walde noch Nichts davon gehört, dass Gott todt ist!“—“

▪ NIETZCHE, Friedrich. ***Nietzsche’s Werke. Band VII. Also sprach Zarathustra – Ein Buch für Alle und Keinen***. Leipzig : C. G. Naumann Verlag, 1909. 502 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : University of Toronto ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - FABLE - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Observations :

— texte imprimé en caractères ***GOTHIQUES***.
— préface et postface d'Elisabeth Förster-Nietzsche.

▪ NIETZCHE, Frédéric. ***Ainsi parlait Zarathoustra – Un livre pour tous et pour personne***. Traduit par Henri Albert. Sixième édition. Paris : Société du Mercure de France, 1903. 487 p. (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche publiées sous la direction de Henri Albert). — [PDF]

N. B. : numérisation : Google - WikimediaCommons ; téléchargé depuis : Wikisource .

— ***ESSAI - FABLE - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Extraits n°1 ; extrait de : « Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche publiées sous la direction de Henri Albert. Ainsi parlait Zarathoustra – Un livre pour tous et pour personne » ; « Le Prologue de Zarathoustra » (sections 1 et 2), p. 7-11 :

« 1

« Lorsque Zarathoustra eut atteint sa trentième année, il quitta sa patrie et le lac de sa patrie et s’en alla dans la montagne. Là il jouit de son esprit et de sa solitude et ne s’en lassa point durant dix années. Mais enfin son cœur se transforma, — et un matin, se levant avec l’aurore, il s’avança devant le soleil et lui parla ainsi :

« O grand astre ! Quel serait ton bonheur, si tu n'avais pas ceux que tu éclaires ?

Depuis dix ans que tu viens vers ma caverne : tu te serais lassé de ta lumière et de ce chemin, sans moi, mon aigle et mon serpent.

Mais nous t'attendions chaque matin, nous te prenions ton superflu et nous t'en bénissions.

Voici ! Je suis dégoûté de ma sagesse, comme l'abeille qui a amassé trop de miel. J'ai besoin de mains qui se tendent.

Je voudrais donner et distribuer, jusqu'à ce que les sages parmi les hommes soient redevenus joyeux de leur folie, et les pauvres, heureux de leur richesse.

Voilà pourquoi je dois descendre dans les profondeurs, comme tu fais le soir quand tu vas derrière les mers, apportant ta clarté au-dessous du monde, ô astre débordant de richesse !

Je dois disparaître ainsi que toi, *me coucher*, comme disent les hommes vers qui je veux descendre.

Bénis-moi donc, œil tranquille, qui peux voir sans envie un bonheur même sans mesure !

Bénis la coupe qui veut déborder, que l'eau toute dorée en découle, apportant partout le reflet de ta joie !

Vois ! cette coupe veut se vider à nouveau et Zarathoustra veut redevenir homme. » Ainsi commença le déclin de Zarathoustra.

« 2

« Zarathoustra descendit seul des montagnes, et il ne rencontra personne. Mais lorsqu'il arriva dans les bois, soudain se dressa devant lui un vieillard qui avait quitte sa sainte chaumière pour chercher des racines dans la forêt. Et ainsi parla le vieillard et il dit à Zarathoustra :

« Il ne m'est pas inconnu, ce voyageur ; voilà bien des années qu'il passa par ici. Il s'appelait Zarathoustra, mais il s'est transformé.

Tu portais alors ta cendre à la montagne : veux-tu aujourd'hui porter ton feu dans la vallée ? Ne crains-tu pas le châtiment des incendiaires ?

Oui, je reconnais Zarathoustra. Son œil est limpide et sur sa lèvre ne se creuse aucun pli de dégoût. Ne s'avance-t-il pas comme un danseur ?

Zarathoustra s'est transformé, Zarathoustra s'est fait enfant, Zarathoustra s'est éveillé : que vas-tu faire maintenant auprès de ceux qui dorment ?

Tu vivais dans la solitude comme dans la mer et la mer te portait. Malheur à toi, tu veux donc atterrir ? Malheur à toi, tu veux de nouveau traîner toi-même ton corps ? »

Zarathoustra répondit : « J'aime les hommes. »

« Pourquoi donc, dit le sage, suis-je allé dans les bois et dans la solitude ? N'était-ce pas parce que j'aimais trop les hommes ?

Maintenant j'aime Dieu : je n'aime point les hommes. L'homme est pour moi une chose trop imparfaite. L'amour de l'homme me tuerait. »

Zarathoustra répondit : « Qu'ai-je parlé d'amour ! Je vais faire un présent aux hommes. »

« Ne leur donne rien, dit le saint. Enlève-leur plutôt quelque chose et aide-les à le porter — rien ne leur sera meilleur : pourvu qu'a toi aussi cela fasse du bien !

Et si tu veux donner, ne leur donne pas plus qu'une aumône, et attends qu'ils te la demandent ! »

« Non, répondit Zarathoustra, je ne fais pas l'aumône. Je ne suis pas assez pauvre pour cela. »

Le saint se prit à rire de Zarathoustra et parla ainsi : « Tâche alors de leur faire accepter tes trésors. Ils se méfient des solitaires et ne croient pas que nous venions pour donner.

À leurs oreilles les pas du solitaire retentissent trop étrangement à travers les rues. Défiants comme si la nuit, couchés dans leurs lits, ils entendaient marcher, un homme, longtemps avant le lever du soleil, ils se demandent peut-être : Où se glisse ce voleur ?

Ne va pas auprès des hommes, reste dans la forêt ! Va plutôt encore auprès des bêtes ! Pourquoi ne veux-tu pas être comme moi, — ours parmi les ours, oiseau parmi les oiseaux ? »

« Et que fait le saint dans les bois ? » demanda Zarathoustra.

Le saint répondit : « Je fais des chants et je les chante, et quand je fais des chants, je ris, je pleure et je murmure : c'est ainsi que je loue Dieu.

Avec des chants, des pleurs, des rires et des murmures, je rends grâce à Dieu qui est mon Dieu. Cependant quel présent nous apportes-tu ? »

Lorsque Zarathoustra eut entendu ces paroles, il salua le saint et lui dit : « Qu'aurais-je à vous donner ? Mais laissez-moi partir en hâte, afin que je ne vous prenne rien ! » — Et c'est ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, le vieillard et l'homme, riant comme rient deux petits garçons.

Mais quand Zarathoustra fut seul, il parla ainsi à son cœur : « Serait-ce possible ! Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu dire que *Dieu est mort* ! »

Extraits n°2 ; extrait de : « Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche publiées sous la direction de Henri Albert. Ainsi parlait Zarathoustra – Un livre pour tous et pour personne » ; « Les Discours de Zarathoustra », l'intégralité du discours intitulé : « De la Mort volontaire », p. 99-103.

« DE LA MORT VOLONTAIRE

« Il y en a beaucoup qui meurent trop tard et quelques-uns qui meurent trop tôt. La doctrine qui dit : « Meurs à temps ! » semble encore étrange.

Meurs à temps : voilà ce qu'enseigne Zarathoustra. Il est vrai que celui qui n'a jamais vécu à temps ne saurait mourir à temps. Qu'il ne soit donc jamais né ! — Voilà ce que je conseille aux superflus.

Mais les superflus eux-mêmes font les importants avec leur mort, et la noix la plus creuse prétend être cassée.

Ils accordent tous de l'importance à la mort : mais pour eux la mort n'est pas encore une fête. Les hommes ne savent point encore comment on consacre les plus belles fêtes.

Je vous montre la mort qui consacre, la mort qui, pour les vivants, devient un aiguillon et une promesse.

L'accomplisseur meurt de sa mort, victorieux, entouré de ceux qui espèrent et qui promettent.

C'est ainsi qu'il faudrait apprendre à mourir ; et il ne devrait pas y avoir de fête, sans qu'un tel mourant ne sanctifie les serments des vivants !

Mourir ainsi est la meilleure chose ; mais la seconde est celle-ci : mourir au combat et répandre une grande âme.

Mais haïe tant par le combattant que par le victorieux est votre mort grimaçante qui s'avance en rampant, comme un voleur — et qui pourtant vient en maître.

Je vous fais l'éloge de ma mort, de la mort volontaire, qui me vient puisque je veux.

Et quand voudrai-je ? — Celui qui a un but et un héritier, veut pour but et héritier la mort à temps.

Et, par respect pour le but et l'héritier, il ne suspendra plus de couronnes fanées dans le sanctuaire de la vie.

En vérité, je ne veux pas ressembler aux cordiers : ils tirent leurs fils en longueur et vont eux-mêmes toujours en arrière.

Il y en a aussi qui deviennent trop vieux pour leurs vérités et leurs victoires ; une bouche édentée n'a plus droit à toutes les vérités.

Et tous ceux qui cherchent la gloire doivent au bon moment prendre congé de l'honneur, et exercer l'art difficile de s'en aller à temps.

Il faut cesser de se faire manger, au moment où l'on vous trouve le plus de goût : ceux-là le savent qui veulent être aimés longtemps.

Il y a bien aussi des pommes aigres dont la destinée est d'attendre jusqu'au dernier jour de l'automne. Et elles deviennent en même temps mures, jaunes et ridées.

Chez d'autres le cœur vieillit d'abord, chez d'autres l'esprit. Et quelques-uns sont vieux dans leur jeunesse : mais quand on est jeune très tard, on reste jeune très longtemps.

Il y en a qui manquent leur vie : un ver venimeux leur ronge le cœur. Qu'ils tâchent au moins de mieux réussir dans leur mort.

Il y en a qui ne prennent jamais de saveur, ils pourrissent déjà en été. C'est la lâcheté qui les retient à leur branche.

Il y en a beaucoup trop qui vivent et trop longtemps ils restent suspendus à leur branche. Qu'une tempête vienne et secoue de l'arbre tout ce qui est pourri et mangé par le ver ?

Viennent les prédicateurs de la mort *rapide* ! Ce seraient eux les vraies tempêtes qui secoueraient l'arbre de la vie ! Mais je n'entends prêcher que la mort lente et la patience avec tout ce qui est « terrestre ».

Hélas ! vous prêchez la patience avec ce qui est terrestre ? C'est le terrestre qui a trop de patience avec vous, blasphémateurs !

En vérité, il est mort trop tôt, cet Hébreu qu'honorent les prédicateurs de la mort lente, et pour un grand nombre, depuis, ce fut une fatalité qu'il soit mort trop tôt.

Il ne connaissait encore que les larmes et la tristesse de l'Hébreu, ainsi que la haine des bons et des justes, — cet Hébreu Jésus : et voici que le désir de la mort le saisit à l'improviste.

Pourquoi n'est-il pas resté au désert, loin des bons et des justes ! Peut-être aurait-il appris à vivre et à aimer la terre — et aussi le rire !

Croyez-m'en, mes frères ! Il est mort trop tôt ; il aurait lui-même rétracté sa doctrine, s'il avait vécu jusqu'à mon âge ! Il était assez noble pour se rétracter !

Mais il n'était pas encore mûr. L'amour du jeune homme manque de maturité, voilà pourquoi il hait les hommes et la terre. Chez lui l'âme et les ailes de la pensée sont encore liées et pesantes.

Mais il y a de l'enfant dans l'homme plus que dans le jeune homme, et moins de tristesse : l'homme comprend mieux la mort et la vie.

Libre pour la mort et libre dans la mort, divin négateur, s'il n'est plus temps d'affirmer : ainsi il comprend la vie et la mort.

Que votre mort ne soit pas un blasphème sur l'homme et la terre, ô mes amis : telle est la grâce que j'implore du miel de votre âme.

Que dans votre agonie votre esprit et votre vertu jettent encore une dernière lueur, comme la rougeur du couchant enflamme la terre : si non, votre mort vous aura mal réussi.

C'est ainsi que je veux mourir moi-même, afin que vous aimiez davantage la terre à cause de moi, ô mes amis ; et je veux revenir à la terre pour que je trouve mon repos en celle qui m'a engendré.

En vérité, Zarathoustra avait un but, il a lancé sa balle ; maintenant, ô mes amis, vous héritez de mon but, c'est à vous que je lance la balle dorée.

Plus que toute autre chose, j'aime à vous voir lancer la balle dorée, ô mes amis ! Et c'est pourquoi je demeure encore un peu sur la terre : pardonnez-le-moi !

Ainsi parlait Zarathoustra. »

- NIETZCHE, Friedrich. ***The Works of Friedrich Nietzsche -Vol. II. Thus spake Zarathustra – A Book for All and None.*** Translated by Alexander Tille. London : T. Fisher Unwin, 1899. 488 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : MSN - University of California ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - FABLE - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Extrait de : "The Works of Friedrich Nietzsche. Vol. II. Thus Spake Zarathustra – A Book for All and None" ; "Zarathustra's Introductory Speech on Beyond-Man and the Last Man" (sections 1 et 2), p. 1-4 :

"1

"Having attained the age of thirty, Zarathustra left his home and the lake of his home and went into the mountains. There he rejoiced in his spirit and his loneliness and, for ten years, did not grow weary of it. But at last his heart turned, — one morning he got up with the dawn, stepped into the presence of the Sun, and thus spake unto him :

"Thou great star ! What would be thy happiness, were it not for those for whom thou shinest.

For ten years thou hast come up here to my cave. Thou wouldst have got sick of thy light and thy jour — ney but for me, mine eagle, and my serpent.

But we waited for thee every morning and, receiving from thee thine abundance, blessed thee for it.

Lo ! I am weary of my wisdom, like the bee that hath collected too much honey ; I need hands reaching out for it.

I would fain grant and distribute until the wise among men could once more enjoy their folly, and the poor once more their riches.

For that end I must descend to the depth : as thou dost at even, when, sinking behind the sea, thou givest light to the lower regions, thou resplendent star !

I must, like thee, go down, as men say — men to whom I would descend.

Then bless me, thou impassive eye that canst look without envy even upon over-much happiness !

Bless the cup which is about to overflow so that the water golden-flowing out of it may carry everywhere the reflection of thy rapture.

Lo ! This cup is about to empty itself again, and Zarathustra will once more become a man."

Thus Zarathustra's going down began.

"2

"Zarathustra stepped down the mountains alone and met with nobody. But when he reached the woods, suddenly there stood in front of him an old man who had left his hermitage to seek roots in the forest. And thus the old man spake unto Zarathustra :

"No stranger to me is the wanderer : many years ago he passed here. Zarathustra was his name ; but he hath changed.

Then thou carriedst thine ashes to the mountains : wilt thou to-day carry thy fire to the valleys ? Dost thou not fear the incendiary's doom ?

Yea, I know Zarathustra again. Pure is his eye, nor doth any loathsomeness lurk about his mouth. Doth he not skip along like a dancer ?

Changed is Zarathustra, a child Zarathustra became, awake is Zarathustra : what art thou going to do among those who sleep ?

As in the sea thou livedst in loneliness, and wert borne by the sea. Alas ! art thou now going to walk on the land ? Alas, art thou going to drag thy body thyself ?"

Zarathustra answered : "I love men."

"Why," said the saint, "did I go to the forest and desert ? Was it not because I loved men greatly over-much ?

Now I love God : men I love not. Man is a thing far too imperfect for me. Love of men would kill me."

Zarathustra answered : "What did I say of love ! I am bringing gifts to men."

"Why," said the saint, "did I go to the forest and desert ? Was it not because I loved men greatly over-much ?

Now I love God : men I love not. Man is a thing far too imperfect for me. Love of men would kill me."

Zarathustra answered : "What did I say of love ! I am bringing gifts to men."

"Do not give them anything," said the saint. "Rather take something from them and bear their burden along with them — that will serve them best : if it only serve thyself well !

And if thou art going to give them aught, give them no more than an alms, and let them beg even for that."

"No," said Zarathustra, "I do not give alms. I am not poor enough for that."

The saint laughed at Zarathustra and spake thus : "Then see to it that they accept thy treasures ! They are suspicious of hermits and do not believe that we are coming in order to give.

In their ears our steps sound too lonely through the streets. And just when during the night in their beds they hear a man going long before sunrise they sometimes ask : whither goeth that thief ?

Go not to men, but tarry in the forest ! Rather go to the animals ! Why wilt thou not be like me, a bear among bears, a bird among birds ?"

"And what doth the saint in the forest ?" asked Zarathustra.

The saint answered : "I make songs and sing them, and making songs I laugh, cry and hum : I praise God thus.

With singing, crying, laughing, and humming I praise that God who is my God. But what gift bringest thou to us ?"

Having heard these words Zarathustra bowed to the saint and said : "What could I give to you ! But let me off quickly, lest I take aught from you." — And thus they parted from each other, the old man and the man like two boys laughing.

When Zarathustra was alone, however, he spake thus unto his heart : "Can it actually be possible ! This old saint in his forest hath not yet heard aught of *God being dead !*"—"

▪ NIETZCHE, Friedrich. ***Nietzsche's Werke. Erste Abtheilung. Band VIII. Der Fall Wagner. Götzen Dämmerung. Nietzsche contra Wagner. Der Will zu Macht (I. Buch : Der Antichrist). Dichtungen***. Leipzig : Druck und Verlag von C. G. Naumann, 1899. 469 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive - University of Toronto ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Observation :

— *cf. infra* extraits de traduction en français…

▪ NIETZCHE, Frédéric. ***Le Crépuscule des Idoles. Le Cas Wagner. Nietzsche contre Wagner. L'Antéchrist***. Traduit par Henri Albert. Septième édition. Paris : Société du Mercure de France, 1908. 358 p. (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche publiées sous la direction de Henri Albert). — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; téléchargé depuis : Wikisource. Afin d'améliorer la lisibilité de l'ouvrage, nous en avons, dans la mesure du possible, nettoyé les pages ; mais aussi nous avons procédé à une augmentation du contraste de toutes les pages, puis à un traitement du fichier par logiciel d'« o.c.r. ».

— ***ESSAI - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Extrait de « Le Cas Wagner — *Un Problème musical* », p. 9-10 (les quatre premiers paragraphes de l'*Avant-propos*) :

« Je vais m'alléger un peu. Ce n'est pas par pure méchanceté que, dans cet écrit, je loue Bizet aux dépens de Wagner. J'avance, au milieu de beaucoup de plaisanteries, une chose avec quoi il n'y a pas à plaisanter. Tourner le dos à Wagner, ce fut une fatalité pour moi ; aimer quelque chose ensuite, une victoire. Personne n'a peut-être été mêlé à la « wagnérie » plus dangereusement que moi ; personne ne s'est défendu plus âprement contre elle ; personne ne s'est plus réjoui de lui échapper. C'est une longue histoire ! — Veut-on un mot pour la caractériser ? — Si j'étais moraliste, qui sait comment je l'appellerais ! Peut-être *victoire sur soi-même*. — Mais le philosophe n'aime pas les moralistes… il n'aime pas davantage les grands mots…

« Quelle est la première et la dernière exigence d'un philosophe vis-à-vis de lui-même ? Vaincre son temps et se mettre « en dehors du temps ». Avec qui devra-t-il donc soutenir le plus rude combat ? Avec ce par quoi il est l'enfant de son temps. Or çà ! je suis aussi bien que Wagner l'enfant de cette époque-ci, je veux dire un décadent : avec cette différence que je m'en suis rendu compte et que je me suis mis en état de défense. Le philosophe en moi protestait contre le décadent.

« Ce qui m'a le plus occupé, c'est, en vérité, le problème de la *décadence*,—j'ai eu mes raisons pour cela. La question du « bien » et du « mal » n'est qu'une variété de ce problème. Si l'on a vu clair sur les symptômes de la décadence on comprendra aussi l'essence de la morale, — on comprendra ce qui se cache sous ses noms les plus sacres et ses formules d'évaluation les plus saintes : la vie *appauvrie*, la volonté de périr, la grande lassitude. La morale est la négation de la vie… Pour accomplir une pareille tâche une discipline personnelle m'était nécessaire : — prendre parti contre tout ce qu'il y a de malade en moi, y compris Wagner, y compris Schopenhauer, y compris toute l'« humanité » moderne. — Alors j'éprouvai un profond éloignement, un refroidissement et un désenchantement à l'égard de tout ce qui est temporel et de notre époque, et mon plus haut désir devint le regard de *Zarathoustra*, un regard qui embrasse d'une distance infinie le phénomène « homme », — et qui le voit *au-dessous de lui*… Un but pareil ! — quel sacrifice ne mériterait-il pas ? quelle « victoire sur soi-même » ? quelle « négation de soi » ?

« Le plus grand événement de ma vie fut une « *guérison* ». Wagner n'appartient qu'à mes maladies. »

Extrait de « Nietzsche contre Wagner — *Pièces justificatives d'un psychologue* » p. 90-91 :

« Déjà durant l'été de 1876, en pleine période des premières *Fêtes* de Bayreuth, je pris congé de Wagner. Je ne supporte rien d'équivoque ; depuis que Wagner était en Allemagne pas à pas il condescendait à tout ce que je méprise — même à l'antisémitisme… En effet, il était alors grand temps de prendre congé : j'en eus aussitôt la preuve. Richard Wagner, le plus victorieux en apparence, en réalité un *décadent*, caduc et désespéré, s'effondra soudain, irrémédiablement anéanti devant la sainte croix… Aucun Allemand n'avait-il donc alors d'yeux pour voir, de pitié dans la conscience, pour

déplorer cet horrible spectacle ? Ai-je donc été le seul qu'il ait fait — *souffrir* ? — N'importe, l'événement inattendu me jeta une lumière soudaine sur l'endroit que je venais de quitter, — et me donna aussi ce frisson de terreur que l'on ressent après avoir couru inconsciemment un immense danger. Lorsque je continuai seul ma route je me mis à trembler. Peu de temps après je fus malade, plus que malade, *fatigué*, — fatigué par la continuelle désillusion au sujet de tout ce qui nous enthousiasmait encore, nous autres hommes modernes ; de la force, du travail, de l'esperance, de la jeunesse, de l'amour inutilement *prodigués* partout ; fatigué par dégoût de toute cette menterie idéaliste et de cet amollissement de la conscience, qui de nouveau l'avaient emporte sur l'un des plus braves ; fatigué enfin, et ce ne fut pas ma moindre fatigue, par la tristesse d'un impitoyable soupçon — je pressentais que j'allais être condamné désormais à me défier plus encore, à mépriser plus profondément, à être plus absolument *seul* que jamais. Car je n'avais eu personne que Richard Wagner… Je fus toujours *condamné* à des Allemands… »

EXTRAITS de : « Le Crépuscule des idoles »…

Extrait n°1 — p. 118-124 (« Le Crépuscule des idoles » ; extrait du chapitre intitulé « Le Problème de Socrate ») :

« 3.

« Socrate appartenait, de par son origine, au plus bas peuple : Socrate était de la populace. On sait, on voit même encore combien il était laid. Mais la laideur, objection en soi, est presque une réfutation chez les Grecs. En fin de compte Socrate était-il un Grec ? La laideur est assez souvent l'expression d'une évolution croisée, *entravée* par le croisement. Autrement elle apparaît comme le signe d'une évolution descendante. Les anthropologistes qui s'occupent de criminologie nous disent que le criminel-type est laid : *monstrum in fronte, monstrum in animo*. Mais le criminel est un décadent. Socrate était-il un criminel — type ? — Du moins cela ne serait pas contredit par ce fameux jugement physionomique qui choquait tous les amis de Socrate. En passant par Athènes, un étranger qui se connaissait en physionomie dit, en pleine figure, a Socrate qu'il était un monstre, qu'il cachait en lui tous les mauvais vices et désirs. Et Socrate répondit simplement : « Vous me connaissez, monsieur ! » —

« 4.

« Les dérèglements qu'il avoue et l'anarchie dans les instincts ne sont pas les seuls indices de la *décadence* chez Socrate : c'en est un indice aussi que la superfétation du logique et cette *méchanceté de rachitique* qui le distingue. N'oublions pas non plus ces hallucinations de l'ouïe qui sous le nom de « démon de Socrate » ont reçu une interprétation religieuse. Tout en lui est exagéré, bouffon, caricatural ; tout est, en même temps, plein de cachettes, arrière-pensées, de souterrains. — Je tache de comprendre de quelle idiosyncrasie a pu naître cette équation socratique : raison = vertu = bonheur : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes.

« 5.

« Avec Socrate le goût grec s'altère en faveur de la dialectique : que se passe-t-il exactement ? Avant tout c'est un goût *distingué* qui est vaincu ; avec la dialectique le peuple arrive à avoir le dessus. Avant Socrate on écartait dans la bonne société les manières dialectiques : on les tenait pour de mauvaises manières, elles étaient compromettantes. On en détournait la jeunesse. Aussi se méfiait-on de tous ceux qui présentent leurs raisons de telle manière. Les choses honnêtes comme les honnêtes gens ne servent pas ainsi leurs principes avec les mains. Il est d'ailleurs indécent de se servir de ses cinq doigts. Ce qui a besoin d'être démontré pour être cru, ne vaut pas grand chose. Partout ou l'autorité est encore de bon ton, partout ou l'on ne « raisonne » pas, mais ou l'on commande, le dialecticien est une sorte de polichinelle : on se rit de lui, on ne le prend pas au sérieux. — Socrate fut le polichinelle qui *se fit prendre au sérieux* : qu'arriva-t-il là au juste ? —

« 6.

« On ne choisit la dialectique que lorsque l'on n'a pas d'autre moyen. On sait qu'avec elle on éveille la défiance, qu'elle persuade peu. Rien n'est plus facile à effacer qu'un effet de dialecticien : la pratique de ces réunions ou l'on parle le démontre. Ce n'est qu'à *leur corps défendant* que ceux qui n'ont plus d'autre arme emploient la dialectique. Il faut qu'on ait à *arracher* son droit, autrement on ne s'en sert pas. C'est pourquoi les juifs étaient des dialecticiens ; Maître Renard l'était : comment ? Socrate, lui aussi, l'a-t-il été ? —

« 7.

« — L'ironie de Socrate était-elle une expression de révolte ? de ressentiment populaire ? Savoure-t-il, en opprimé, sa propre férocité, dans le coup de couteau du syllogisme ? se venge-t-il des grands qu'il fascine ? — Comme dialecticien on a en main un instrument sans pitié ; on peut avec lui faire le tyran ; on compromet en remportant la victoire. Le dialecticien laisse à son antagoniste le soin de faire la preuve qu'il n'est pas un idiot ; il rend furieux et en même temps il prive de tout secours. Le dialecticien *dégrade* l'intelligence de son antagoniste. Quoi ? la dialectique n'est-elle qu'une forme de la *vengeance* chez Socrate ?

« 8.

« J'ai donné à entendre comment Socrate a pu éloigner : il reste d'autant plus à expliquer *comment* il a pu fasciner. — En voilà la première raison : il a découvert une nouvelle espèce de *combat*, il fut le premier maître d'armes pour les hautes sphères d'Athènes. Il fascinait en touchant à l'instinct combatif des Hellènes, — il a apporté une variante dans la palestre entre les hommes jeunes et les jeunes gens. Socrate était aussi un grand *érotique.*

« 9.

« Mais Socrate devina autre chose encore. Il pénétrait les sentiments de ses nobles Athéniens ; il comprenait que *son* cas, l'idiosyncrasie de son cas n'était déjà plus un cas exceptionnel. La même sorte de dégénérescence se préparait partout en secret : les Athéniens de la vieille roche s'éteignaient. — Et Socrate comprenait que tout le monde avait *besoin* de lui, de son remède, de sa cure, de sa méthode personnelle de conservation de soi… Partout les instincts étaient en anarchie ; partout on était à deux pas de l'excès : le *monstrum in animo* était le péril universel. « Les instincts veulent jouer au tyran : il faut inventer un *contre-tyran* qui l'emporte »… Lorsque le physionomiste eut dévoilé à Socrate ce qu'il était, un repaire de tous les mauvais désirs, le grand ironiste hasarda encore une parole qui donne la clef de sa nature. « Cela est vrai, dit-il, mais je me suis rendu maître de tous. » *Comment* Socrate se rendit-il maître *de lui-même* ?— Son cas n'était au fond que le cas extrême, celui qui sautait aux yeux dans ce qui commençait alors à être la détresse universelle : que personne n'était plus maître de soi-même, que les instincts se tournaient les uns *contre* les autres. Il fascinait lui-même étant ce cas extrême — sa laideur épouvantable le désignait à tous les yeux : il fascinait, cela va de soi, encore plus comme réponse, comme solution, comme l'apparence de la *cure* nécessaire dans ce cas. —

« 10.

« Lorsqu'on est forcé de faire de la *raison* un tyran, comme fit Socrate, on risque fort de voir quelque chose d'autre faire le tyran. C'est alors qu'on devina la raison *libératrice* ; ni Socrate, ni ses « malades » n'étaient libres d'être raisonnables,— ce fut *de rigueur*, ce fut leur dernier remède. Le fanatisme que met la réflexion grecque toute entière a se jetter sur la raison, trahit une détresse ; on était en danger, on n'avait que le choix : ou couler a fond, ou être *absurdement raisonnable*… Le moralisme des philosophes grecs depuis Platon est déterminé pathologiquement ; de même leur appréciation de la dialectique. Raison = vertu = bonheur, cela veut seulement dire : il faut imiter Socrate et établir contre les appétits obscurs une *lumière du jour* en permanence — un jour qui serait la lumière de la raison. Il faut être à tout prix prudent, précis, clair : toute concession aux instincts et à l'inconscient ne fait *qu'abaisser*…

« 11.

« J'ai donné à entendre de quelle façon Socrate fascine : il semblait être un médecin, un sauveur. Est-il nécessaire de montrer encore l'erreur qui se trouvait dans sa croyance en la « raison a tout prix ? » — C'est une duperie de soi de la part des philosophes et des moralistes que de s'imaginer sortir de la *décadence* en lui faisant la guerre. Y échapper est hors de leur pouvoir : ce qu'ils choisissent comme remède, comme moyen de salut, n'est

qu'une autre expression de la *décadence* — ils ne font qu'en changer l'expression, ils ne la suppriment point. Le cas de Socrate fut un malentendu ; *toute la morale de perfectionnement, y compris la morale chrétienne, fut un malentendu*… La plus vive lumière, la raison à tout prix, la vie claire, froide, prudente, consciente, dépourvue d'instincts, en lutte contre les instincts ne fut elle-même qu'une maladie, une nouvelle maladie — et nullement un retour à la « vertu », à la « santé », au bonheur… Être *forcé* de lutter contre les instincts — c'est là la formule de la décadence : tant que la vie est *ascendante*, bonheur et instinct sont identiques. —

« 12.

« — A-t-il compris cela lui-même, lui qui a été le plus prudent de ceux qui se dupèrent eux-mêmes. Se l'est-il dit finalement, dans la *sagesse* de son courage vers la mort ?… Socrate *voulait* mourir : — ce ne fut pas Athènes, ce fut *lui-même* qui se donna la ciguë, il forca Athènes à la ciguë… « Socrate n'est pas un médecin, se dit-il tout bas : la mort seule est ici médecin… Socrate seulement fut longtemps malade… »

Extrait n°2 — p. 156-161 (« Le Crépuscule des idoles » ; totalité du chapitre intitulé « Ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure » ») :

« 1.

« On sait ce que j'exige du philosophe : de se placer par delà le bien et le mal, — de placer *au-dessous* de lui l'illusion du jugement moral. Cette exigence est le résultat d'un examen que j'ai formule pour la première fois : je suis arrivé a la conclusion qu'*il n'y a pas du tout de faits moraux*. Le jugement moral a cela en commun avec le jugement religieux de croire à des réalités qui n'en sont pas. La morale n'est qu'une interprétation de certains phénomènes, mais une fausse interprétation. Le jugement moral appartient, tout comme le jugement religieux, à un degré de l'ignorance, ou la notion de la réalité, la distinction entre le réel et l'imaginaire n'existent même pas encore : en sorte que, sur un pareil degré la « vérité » ne fait que designer des choses que nous appelons aujourd'hui « imagination ». Voilà pourquoi le jugement moral ne doit jamais être pris a la lettre : comme tel il ne serait toujours que contresens. Mais comme *sémiotique* il reste inappréciable : il révèle, du moins pour celui qui sait, les réalités les plus précieuses sur les cultures et les génies intérieurs qui ne *savaient* pas assez pour se « comprendre » eux-mêmes. La morale n'est que le langage des signes, une symptomatologie : il faut déjà savoir *de quoi* il s'agit pour pouvoir en tirer profit.

« 2.

« Voici, tout à fait provisoirement, un premier exemple. De tout temps on a voulu « améliorer » les hommes : c'est cela, avant tout, qui s'est appelé morale. Mais sous ce même mot « morale » se cachent les tendances les plus différentes. La *domestication* de la bête humaine, tout aussi bien que l'*élevage* d'une espèce d'hommes déterminée, est une « amélioration » : ces termes zoologiques expriment seuls des réalités, — mais ce sont la des réalités dont l'« améliorateur »-type, le prêtre ne sait rien en effet, — dont il ne *veut* rien savoir… Appeler « amélioration » la domestication d'un animal, c'est là, pour notre oreille, presque une plaisanterie. Qui sait ce qui arrive dans les ménageries, mais je doute bien que la bête y soit « améliorée ». On l'affaiblit, on la rend moins dangereuse, parle sentiment dépressif de la crainte, par la douleur et les blessures on en fait la bête *malade*. — Il n'en est pas autrement de l'homme apprivoise que le prêtre a rendu « meilleur ». Dans les premiers temps du Moyen-âge, ou l'Église était avant tout une ménagerie, on faisait partout la chasse aux beaux exemplaires de la « bête blonde », — on « améliorait » par exemple les nobles Germains. Mais quel était après cela l'aspect d'un de ces Germains rendu « meilleur » et attiré dans un couvent ? Il avait l'air d'une caricature de l'homme, d'un avorton : on en avait fait un « pécheur », il était en cage, on l'avait enfermé au milieu des idées les plus épouvantables… Couché là, malade, misérable, il s'en voulait maintenant à lui-même ; il était plein de haine contre les instincts de vie, plein de méfiance envers tout ce qui était encore fort et heureux. En un mot, il était « chrétien »… Pour parler physiologiquement : dans la lutte avec la bête, rendre malade est *peut-être* le seul moyen d'affaiblir. C'est ce que l'Église a compris : elle a *perverti* l'homme, elle l'a affaibli, — mais elle a revendiqué l'avantage de l'avoir rendu « meilleur ».

« 3.

« Prenons l'autre cas de ce que l'on appelle la morale, le cas de l'*élevage* d'une certaine espèce. L'exemple le plus grandiose en est donné par la morale indoue, par la « loi de Manou » qui reçoit la sanction d'une religion. Ici l'on se pose le problème de ne pas élever moins de quatre races à la fois. Une race sacerdotale, une race guerrière, une race de marchands et d'agriculteurs, et enfin une race de serviteurs, les Soudra. Il est visible que nous ne sommes plus ici au milieu de dompteurs d'animaux : une espèce d'hommes cent fois plus douce et plus raisonnable est la condition première pour arriver à concevoir le plan d'un pareil élevage. On respire plus librement lorsque l'on passe de l'atmosphère chrétienne, atmosphère d'hôpital et de prison, dans ce monde plus sain, plus haut et plus *large*. Comme le Nouveau Testament est pauvre à coté de Manou, comme il sent mauvais ! — Mais cette organisation, elle aussi, avait besoin d'être *terrible*, — non pas, cette fois-ci, dans la lutte avec la bête, mais avec l'idée contraire de la bête, avec l'homme qui ne se laisse pas élever, l'homme du mélange incohérent, le Tchândâla. Et encore elle n'a pas trouvé d'autre moyen pour le désarmer et pour l'affaiblir, que de le rendre *malade*, — c'était la lutte avec le « plus grand nombre ». Peut-être n'y a-t-il rien qui soit aussi contraire à notre sentiment que *cette* mesure de sûreté de la morale indoue. Le troisième édit par exemple (*Avadana-Sastra I*), celui des « légumes impurs », ordonne que la seule nourriture permise aux Tchândâla soit l'ail et l'oignon, attendu que la Sainte Écriture défend de leur donner du blé ou des fruits qui portent des graines, et qu'elle les prive d'eau et de feu. Le même édit déclare que l'eau dont ils ont besoin ne peut être prise ni des fleuves ni des sources, ni des étangs, mais seulement aux abords des marécages et des trous laissés dans le sol par l'empreinte des pieds d'animaux. De même il leur est interdit de laver leur linge, et de *se laver eux-mêmes*, parce que l'eau qui leur est accordée par grâce ne peut servir qu'à étancher leur soif. Enfin il existait encore une défense aux femmes Soudra, d'assister les femmes Tchândâla en mal d'enfant, et, pour ces dernières, de s'assister mutuellement… — Le résultat d'une pareille police sanitaire ne devait pas manquer de se manifester : épidémies meurtrières, maladies sexuelles épouvantables, et, comme résultat, derechef la « loi du couteau », ordonnant la circoncision pour les enfants mâles, et l'ablation des petites lèvres pour les enfants femelles. — Manou lui-même disait : « Les Tchândâla sont le fruit de l'adultère, de l'inceste et du crime (— c'est là la conséquence *nécessaire* de l'idée d'élevage). Ils ne doivent avoir pour vêtements que les lambeaux enlevés aux cadavres, pour vaisselle des tessons, pour parure de vieille ferraille, et les mauvais esprits pour objets de leur culte ; ils doivent errer d'un lieu à l'autre, sans repos. Il leur est défendu d'écrire de gauche à droite et de se servir de la main droite pour écrire, l'usage de la main droite et de l'écriture de gauche à droite étant réservé aux gens de *vertu*, aux gens de race. » —

« 4.

« Ces prescriptions sont assez instructives : nous voyons en elles l'humanité *arienne* absolument pure, absolument primitive, — nous voyons que l'idée de « pur sang » est le contraire d'une idée inoffensive. D'autre part on aperçoit clairement dans *quel* peuple elle est devenue religion, elle est devenue *génie*… Considérés à ce point de vue, les Évangiles, sont un document de premier ordre, et plus encore le livre d'Enoch. — Le christianisme, né de racines judaïques, intelligible seulement comme une plante de ce sol, représente le *mouvement d'opposition* contre toute morale d'élevage, de la race et du privilège : — il est la religion *antiarienne* par excellence : le christianisme, la transmutation de toutes les valeurs ariennes, la victoire des évaluations des Tchândâla, l'évangile des pauvres et des humbles proclamé, l'insurrection générale de tous les opprimés, des misérables, des ratés, des déshérités, leur insurrection contre la « race », — l'immortelle vengeance des Tchândâla devenue *religion de l'amour*…

« 5.

« La morale de l'*élevage* et la morale de la *domestication* se valent absolument par les moyens dont elles se servent pour arriver à leurs fins : nous pouvons établir comme règle première que pour *faire* de la morale il faut absolument avoir la volonté du contraire. C'est là le grand, l'inquiétant problème que j'ai poursuivi le plus longtemps : la psychologie de ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure ». Un petit fait assez modeste au fond, celui de la *pia fraus*, m'ouvrit le premier accès a ce problème : la *pia fraus* fut l'héritage de tous les philosophes, de tous les prêtres qui voulurent rendre l'humanité « meilleure ». Ni Manou, ni Platon, ni Confucius, ni les maîtres juifs et chrétiens n'ont jamais douté de leur droit au mensonge. Ils n'ont pas douté de *bien d'autres droits encore*… Si l'on voulait s'exprimer en formule, on pourrait dire : tous les moyens par lesquels jusqu'à présent l'humanité devrait être rendue plus morale étaient foncièrement *immoraux*. — »

Extrait n°3 — p. 228-230 (« Le Crépuscule des idoles » ; intégralité du chapitre intitulé « Ce que je dois aux Anciens ») :

« 1.

« Pour finir, encore un mot sur ce monde vers lequel j'ai cherché des accès, vers lequel j'ai peut-être trouvé un nouvel accès — le monde antique. Mon goût, qui est peut-être l'opposé du goût tolérant, est bien éloigné là aussi d'approuver en bloc : d'une façon générale il n'aime pas à approuver, il préfère contredire, et même nier complètement… Cela est vrai pour des civilisations entières, cela est vrai pour certains livres, — cela est vrai aussi pour des cités et des paysages. Au fond il n'y a qu'un tout petit nombre de livres antiques qui aient compté dans ma vie ; les plus célèbres n'en font pas partie. Mon sens du style, de l'épigramme dans le style, s'est éveillé presque spontanément à mon contact avec Salluste. Je n'ai pas oublié l'étonnement de mon vénéré professeur, M. Corssen, lorsqu'il fut forcé de donner la meilleure note à son plus mauvais latiniste — j'avais tout appris d'un seul coup. Serré, sévère, avec au fond autant de substance que possible, une froide méchanceté à l'égard de la « belle parole » et aussi à l'égard du « beau sentiment » — c'est à toutes ces qualités que je me suis deviné. On recon naîtra jusque dans mon *Zarathoustra* une ambition très sérieuse de style romain, d'« aere perennius » dans le style. — Il n'en a pas été autrement de mon premier contact avec Horace. Jusqu'à présent aucun poète ne m'a procuré le même ravissement artistique que celui que j'ai éprouvé dès l'abord à la lecture d'une ode d'Horace. Dans certaines langues il n'est même pas possible de *vouloir* ce qui est réalisé ici. Cette mosaïque de mots, où chaque mot par son timbre, sa place dans la phrase, l'idée qu'il exprime, fait rayonner sa force à droite, à gauche et sur l'ensemble, ce minimum dans la somme et le nombre des signes et ce maximum que l'on atteint ainsi dans l'énergie des signes — tout cela est romain, et, si l'on veut m'en croire, noble *par excellence*. Tout le reste de la poésie devient, à côté de cela, quelque chose de populaire, — un simple bavardage de sentiments…

« 2.

« Aux Grecs je ne dois absolument pas d'impression d'une force approchante ; et, pour le dire franchement, ils ne peuvent pas être pour nous ce que sont les Romains. On n'apprend pas des Grecs — leur genre est trop étrange, et aussi trop mobile pour faire un effet impératif, « classique ». Qui est-ce qui aurait jamais appris à écrire avec un Grec !… Qui donc aurait su l'apprendre sans les Romains ! Que l'on ne prétende pas m'objecter Platon. Pour ce qui en est de Platon je suis profondément sceptique et je fus toujours hors d'état de faire chorus dans l'admiration de l'artiste Platon qui est de tradition parmi les savants. Et ici les juges du goût le plus raffiné parmi les anciens sont de mon côté. Il me semble que Platon jette pêle-mêle toutes les formes du style : par là il est le premier décadent du style : il est coupable de fautes semblables à celles des cyniques qui inventèrent la *Satire Ménippée*. Pour trouver un charme au dialogue de Platon, cette façon de dialectique horriblement suffisante et enfantine, il faut ne jamais avoir lu de bon français, — Fontenelle par exemple. Platon est ennuyeux. — Enfin ma méfiance de Platon va toujours plus au fond : je trouve qu'il a dévié de tous les instincts fondamentaux des Hellènes, je le trouve si imprégné de morale, si chrétien avant la lettre — il donna déjà l'idée du « bien » comme idée supérieure — que je suis tenté d'employer à l'égard de tout le phénomène Platon, plutôt que toute autre épithète, celle de « haute fumisterie » ou, si l'on préfère, d'idéalisme. — On l'a payé cher d'avoir vu cet Athénien aller à l'école chez les Égyptiens (— ou peut-être chez les Juifs en Égypte ?…). Dans la grande fatalité du christianisme, Platon est cette fascination à double sens appelée « idéal » qui permit aux natures nobles de l'antiquité de se méprendre elles-mêmes et d'aborder le pont qui mène à la « croix »… Et combien il y a-t-il encore de traces de Platon dans l'idée de l'« Église », dans l'édification, le système, la pratique de l'Église ! — Mon repos, ma préférence, ma cure, après tout le platonisme, fut de tout temps *Thucydide*. Thucydide et peut-être le *Prince* de Machiavel me ressemblent le plus par la volonté absolue de ne pas s'en faire accroire et de voir la raison dans la *réalité*, — et non dans la « raison », encore moins dans la « morale »… Rien ne guérit plus radicalement que Thucydide du lamentable enjolivement, sous couleur d'idéal, que le jeune homme à « éducation classique » emporte dans la vie en récompense de l'application au lycée. Il faut le suivre ligne par ligne et lire ses arrière-pensées avec autant d'attention que ses phrases : il y a peu de penseurs si riches en arrière-pensées. En lui la *culture des Sophistes*, je veux dire la *culture des réalistes*, atteint son expression la plus complète : un mouvement inappréciable, au milieu de la charlatanerie morale et idéale de l'école socratique qui se déchaînait alors de tous les côtés. La philosophie grecque est la *décadence* de l'instinct grec ; Thucy dide est la grande somme, la dernière révélation de cet esprit des réalités fort, sévère et dur que les anciens Hellènes avaient dans l'instinct. Le *courage* devant la réalité distingue en dernière instance des natures comme Thucydide et Platon : Platon est lâche devant la réalité, — *par conséquent* il se réfugie dans l'idéal ; Thucydide est maître de soi, donc il est aussi maître des choses…

« 3.

« Flairer dans les Grecs de « belles âmes », des « pondérances dorées » et d'autres perfections, admirer par exemple chez eux le calme dans la grandeur, le sentiment idéal — j'ai été gardé de cette « haute naïveté », une *niaiserie allemande* en fin de compte, par le psychologue que je portais en moi. Je vis leur instinct le plus violent, la volonté de puissance, je les vis trembler devant la force effrénée de cette impulsion, — je vis naître toutes leurs institutions de mesures de précautions pour se garantir réciproquement des *matières explosives* qu'ils avaient en eux. L'énorme tension intérieure se déchargeait alors en haines terribles et implacables au dehors » les villes se déchiraient réciproquement pour que leurs citoyens trouvent individuellement le repos devant eux-mêmes. On avait besoin d'être fort : le danger était toujours proche, — il guettait partout. Les corps superbes et souples, le réalisme et l'immoralisme intrépides qui étaient le propre des Hellènes leur venaient de la *nécessité* et ne leur étaient pas « naturels ». C'était une conséquence et non pas quelque chose qui leur venait d'origine. Les fêtes et les arts ne servaient aussi qu'à produire un sentiment de *supériorité*, à *montrer* la supériorité : ce sont là des moyens de glorification de soi, ou même des moyens de faire peur. Juger les Grecs à l'allemande, d'après leurs philosophes, se servir de la lourde honnêteté de l'école socratique pour trouver une explication de la nature des Grecs !… Comme si les philosophes n'étaient pas les *décadents* de l'hellénisme, le mouvement d'opposition contre l'ancien goût noble (— contre l'instinct agonal, contre la *Polis*, contre la valeur de la race, contre l'autorité de la tradition). Les vertus socratiques furent prêchées parce que les Grecs les avaient perdues : irritables, craintifs, inconstants, tous comédiens, ils avaient quelques raisons de trop de se laisser prêcher la morale. Non pas que cela aurait pu servir à quelque chose : mais les grands mots et les attitudes vont si bien aux *décadents*…

« 4.

« Je fus le premier qui, pour la compréhension de cet ancien instinct hellénique riche encore et même débordant, ai pris au sérieux ce merveilleux phénomène qui porte le nom de Dionysos : il n'est explicable que par un *excédent* de force. Celui qui a étudié les Grecs, comme ce profond connaisseur de leur culture, le plus profond de tous, Jacob Burckhardt à Bâle, a su de suite l'importance que cela avait : Burckhardt a intercalé dans sa *Culture des Grecs* un chapitre spécial sur ce phénomène. Si l'on veut se rendre compte de l'opposé il suffira de voir la pauvreté d'instinct presque réjouissante chez le philologue allemand quand il s'approche de l'idée dionysienne. Le célèbre Lobeck surtout, avec la vénérable certitude d'un ver desséché parmi les livres, se mit à ramper dans ce monde d'états mystérieux, pour se convaincre qu'il était scientifique, alors qu'il était superficiel et enfantin jusqu'au dégoût, — Lobeck a donné à entendre, à grand renfort d'érudition, qu'au fond toutes ces curiosités étaient de mince importance. Il est en effet possible que les prêtres aient communiqué, à ceux qui participaient à ces orgies, quelques idées qui ne sont pas sans valeur : par exemple que le vin incite à la joie, que l'homme peut vivre parfois de fruits, que les plantes fleurissent au printemps et se fanent en automne. Pour ce qui en est de cette richesse étrange de rites, de symboles, de mythes d'origine orgiaque dont le monde antique pullule littéralement, Lobeck n'y trouve que prétexte à être plus spirituel encore d'un degré. « Les Grecs, dit-il (*Aglaophamus*, I. 672), lorsqu'ils n'avaient pas autre chose à faire, se mettaient à rire, à sauter et à trôler, ou bien, parce que l'envie peut également en venir à l'homme, ils se mettaient par terre à pleurer et à se lamenter. D'autres s'approchaient alors d'eux pour trouver une raison quelconque à ces allures surprenantes ; et ainsi se formèrent, pour expliquer ces usages, d'innombrables légendes, des fêtes et des mythes. D'autre part on croyait ces *actions burlesques* que l'on avait pris l'habitude de pratiquer aux fêtes nécessaires à leur célébration et on les maintint comme une partie indispensable du culte. » — Voilà un bavardage méprisable et je suis certain que pas un instant on ne prendra un Lobeck au sérieux. Nous sommes bien autrement touchés quand nous examinons l'idée « grecque » que s'étaient formée Winckelmann et Gœthe et que nous reconnaissons son incompatibilité avec cet élément d'où naît l'art dionysien — avec l'orgiasme. Je suis en effet certain que Gœthe aurait exclu, par principe, une idée analogue des possibilités de l'âme grecque. *Par conséquent Gœthe ne comprenait pas les Grecs*. Car ce n'est que par les mystères dionysiens, par la psychologie de l'état dionysien que s'exprime la réalité fondamentale de l'instinct hellénique — sa « volonté de vie ». Qu'est-ce que l'Hellène se garantissait par ces mystères ? *La vie éternelle*, l'éternel retour de la vie ; l'avenir promis et sanctifié dans le passé ; l'affirmation triomphante de la vie au-dessus de la mort et du changement ; la vie *véritable* comme prolongement collectif par la procréation, par les mystères de la sexualité. C'est pourquoi le symbole sexuel était pour les Grecs le symbole vénérable par excellence, le véritable sens profond dans toute la piété antique. Toutes les particularités de l'acte de la génération, de la grossesse, de la naissance éveillent les sentiments les

plus élevés et les plus solennels. Dans la science des mystères la *douleur* est sanctifiée : le « travail d'enfantement » rendait la douleur sacrée, — tout ce qui est devenir et croissance, tout ce qui garantit l'avenir *nécessite* la douleur… Pour qu'il y ait la joie éternelle de la création pour que la volonté de vie s'affirme éternellement par elle-même il *faut* aussi qu'il y ait les « douleurs de l'enfantement »… Le mot Dionysos signifie tout cela : je ne connais pas de symbolisme plus élevé que ce *symbolisme* grec, celui des fêtes dionysiennes. Par lui le plus profond instinct de la vie, celui de la vie à venir, de la vie éternelle est traduit d'une façon religieuse, — la voie même de la vie, la procréation, comme la voie *sacrée*… Ce n'est que le christianisme, avec son fond de ressentiment contre la vie, qui a fait de la sexualité quelque chose d'impur : il jette de la boue sur le commencement, sur la condition première de notre vie…

« 5.

« La psychologie de l'orgiasme comme d'un sentiment de vie et de force débordante, dans les limites duquel la douleur même agit comme stimulant, m'a donné la clef pour l'idée du sentiment *tragique*, qui a été méconnu tant par Aristote que par nos pessimistes. La tragédie est si éloignée de démontrer quelque chose pour les pessimistes des Hellènes au sens de Schopenhauer qu'elle pourrait plutôt être considérée comme sa réfutation définitive, comme son *jugement*. L'affirmation de la vie, même dans ses problèmes les plus étranges et les plus ardus ; la volonté de vie, se réjouissant dans le *sacrifice* de ses types les plus élevés, à son propre caractère inépuisable — c'est ce que j'ai appelé dionysien, c'est en cela que j'ai cru reconnaître le fil conducteur vers la psychologie du poète tragique. *Non* pour se débarrasser de la crainte et de la pitié, non pour se purifier d'une passion dangereuse par sa décharge véhémente — c'est ainsi que l'a entendu Aristote, mais pour personnifier *soi-même*, au-dessus de la crainte et de la pitié, l'éternelle joie du devenir, — cette joie qui porte encore en elle la *joie* de l'anéantissement… Et par là je touche de nouveau l'endroit d'où je suis parti jadis. — *L'Origine de la Tragédie* fut ma première transmutation de toutes les valeurs : par là je me replace sur le terrain d'où grandit mon vouloir, mon savoir — moi le dernier disciple du philosophe Dionysos, — moi le maître de l'éternel retour… »

EXTRAITS de « L'Antéchrist »…

Extrait n°1 — p. 241-242 (« L'Antéchrist » ; intégralité de l'« Avant-propos ») :

« AVANT-PROPOS

« Ce livre appartient au plus petit nombre. Peut-être n'a-t-il pas encore trouvé son public.

« Tout au plus me liront ceux qui comprennent mon *Zarathoustra*. Comment *oserais-je* me confondre avec ceux pour qui, aujourd'hui déjà, on a des oreilles ? — Après-demain seulement m'appartiendra. Quelques-uns naissent posthumes.

« Je connais trop bien les conditions qu'il faut réaliser pour me comprendre, qui me font comprendre *nécessairement*. Il faut être intègre dans les choses de l'esprit, intègre jusqu'à la dureté pour pouvoir seulement supporter mon sérieux et ma passion. Il faut être habitué à vivre sur des montagnes, — à voir *au-dessous* de soi le pitoyable bavardage de la politique du jour et de l'égoïsme des peuples. Il faut que l'on soit devenu indifférent, il ne faut jamais demander si la vérité est utile, si elle peut devenir pour quelqu'un une destinée… Une prédilection des forts pour des questions que personne aujourd'hui n'a plus le courage d'élucider ; le courage du fruit défendu ; la prédestination du labyrinthe. Une expérience de sept solitudes. Des oreilles nouvelles pour une musique nouvelle. Des yeux nouveaux pour les choses les plus lointaines. Une conscience nouvelle pour des vérités restées muettes jusqu'ici. Et la volonté de l'économie de grand style : rassembler sa force, son *enthousiasme*… Le respect de soi-même ; l'amour de soi ; l'absolue liberté envers soi-même…

« Eh bien ! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes véritables lecteurs, mes lecteurs prédestinés : qu'importe le reste ? — Le reste n'est que l'humanité. — Il faut être supérieur à l'humanité en force, en hauteur d'âme, — en mépris… »

Extrait n°2 — p. 245-249 (« L'Antéchrist » ; sections 4 à 7) :

« 4.

« L'humanité ne représente *pas* un développement vers le mieux, vers quelque chose de plus fort, de plus haut, ainsi qu'on le pense aujourd'hui. Le « progrès » n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. Dans sa valeur l'Européen d'aujourd'hui reste bien loin au-dessous de l'Européen de la Renaissance. Se développer ne signifie absolument pas nécessairement s'élever, se surhausser, se fortifier.

« Par contre, il existe une continuelle réussite de cas isolés, sur différents points de la terre, au milieu des civilisations les plus différentes. Ces cas permettent, en effet, d'imaginer un *type supérieur*, quelque chose qui, par rapport à l'humanité tout entière, constitue une espèce d'hommes surhumains. De tels coups de hasard de la grande réussite, furent toujours possibles et le seront peut-être toujours. Et même des races tout entières, des tribus, des peuples peuvent, dans des circonstances particulières, représenter de pareils *coups heureux*.

« 5.

« Il ne faut vouloir ni enjoliver ni excuser le christianisme : il a mené une *guerre à mort* contre ce type supérieur de l'homme, il a mis au ban tous les instincts fondamentaux de ce type, il a distillé de ces instincts le mal, le *méchant* : — l'homme fort, type du *réprouvé*. Le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l'*opposition* envers les instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l'intellectualité ne sont que péchés, égarements et *tentations*. Le plus lamentable exemple, c'est la corruption de Pascal qui croyait à la perversion de sa raison par le péché originel, tandis qu'elle n'était pervertie que par son christianisme ! —

« 6.

« Un spectacle douloureux et épouvantable s'est élevé devant mes yeux : j'ai écarté le rideau de la *corruption* des hommes. Ce mot dans ma bouche est au moins à l'abri d'un soupçon, celui de contenir une accusation morale de l'homme. Je l'entends — il importe de le souligner encore une fois — dépourvu de *moraline* : et cela au point que je ressens cette corruption précisément aux endroits où, jusqu'à nos jours, on aspirait le plus consciencieusement à la « vertu », à la « nature divine ». J'entends corruption, on le devine déjà, au sens de *décadence* : je prétends que toutes les valeurs qui servent aujourd'hui aux hommes à résumer leurs plus hauts désirs sont des *valeurs de décadence*.

« J'appelle corrompu soit un animal, soit une espèce, soit un individu, quand il choisit et *préfère* ce qui lui est désavantageux. Une histoire des « sentiments les plus élevés », des « idéaux de l'humanité » — et il est possible qu'il me faille la raconter — donnerait presque l'explication, *pourquoi* l'homme est si corrompu. La vie elle-même est pour moi l'instinct de croissance, de durée, l'accumulation des forces, l'instinct de *puissance* : où la volonté de puissance fait défaut, il y a dégénérescence. Je prétends que cette volonté *manque* dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité — que des valeurs de dégénérescence, des valeurs *nihilistes*, règnent sous les noms les plus sacrés.

« 7.

« On appelle le christianisme religion de la *pitié* — La pitié est en opposition avec les affections toniques qui élèvent l'énergie du sens vital : elle agit d'une façon dépressive. On perd de la force quand on compatit. Par la pitié s'augmente et se multiplie la déperdition de force que la souffrance déjà apporte à la vie. La souffrance elle-même devient contagieuse par la pitié ; dans certains cas, elle peut amener une déperdition totale de vitalité et d'énergie, perte absurde, quand on la compare à la petitesse de la cause (— le cas de la mort du Nazaréen). Voici le premier point de vue ; pourtant il en existe un plus important encore. En admettant que l'on mesure la pitié d'après la valeur des réactions qu'elle a coutume de faire naître, son caractère de danger vital apparaîtra plus clairement encore. La pitié entrave en somme la loi de l'évolution qui est celle de la *sélection*. Elle comprend ce qui est mûr pour la disparition, elle se défend en faveur des déshérités et des condamnés de la vie. Par le nombre et la variété des choses manquées qu'elle *retient* dans la vie, elle donne à la vie elle-même un aspect sombre et douteux. On a eu le courage d'appeler la pitié une vertu (— dans toute morale *noble* elle passe pour une faiblesse —) ; on est allé plus loin, on a fait d'elle *la* vertu, le terrain et l'origine de toutes les vertus. Mais il ne faut

jamais oublier que c'était du point de vue d'une philosophie qui était nihiliste, qui inscrivait sur son bouclier *la négation de la vie*. Schopenhauer avait raison quand il disait : La vie est niée par la pitié, la pitié rend la vie encore plus digne d'être niée, — la pitié, c'est la *pratique* du nihilisme. Encore une fois : cet instinct dépressif et contagieux croise ces autres instincts qui veulent aboutir à conserver et à augmenter la valeur de la vie ; il est, tant comme multiplicateur que comme conservateur de toutes les misères, un des instruments principaux pour la surrection de la *décadence*, — la pitié persuade du *néant* !… On ne dit pas « le néant » ; on met en place « l'au-delà » ; ou bien « Dieu » ; ou « la vie véritable » ; ou bien le nirvâna, le salut, la béatitude… Cette innocente rhétorique, qui rentre dans le domaine de l'idiosyncrasie religieuse et morale, paraîtra *beaucoup moins innocente* dès que l'on comprendra quelle est la tendance qui se drappe ici dans un manteau de paroles sublimes : l'*inimitié* de la vie. Schopenhauer était l'ennemi de la vie, c'est pourquoi la pitié devint pour lui une vertu… On sait qu'Aristote voyait dans la pitié un état maladif et dangereux qu'on faisait bien de déraciner de temps en temps au moyen d'un purgatif : la tragédie, pour lui, était ce purgatif. Pour protéger l'instinct de vie, il faudrait en effet chercher un moyen de porter un coup à une accumulation de pitié, si dangereuse et si maladive comme elle est représentée par le cas de Schopenhauer (et malheureusement aussi par celui de toute notre *décadence* littéraire et artistique, de Saint-Pétersbourg à Paris, de Tolstoï à Wagner), afin de la faire éclater… Rien n'est plus malsain, au milieu de notre modernité malsaine, que la pitié chrétienne. Être médecins *dans ce cas*, implacables *ici*, diriger le scalpel, cela fait partie de *nous*-mêmes, cela est notre façon d'aimer les hommes, par elle *nous* sommes philosophes, nous autres hyperboréens ! — — — »

▪ NIETZCHE, F. W. ***The Antichrist***. Translated from the German with an Introduction by H. L. Mencken. New York : Alfred A. Knopf, 1931 (1918 ; 1920 ; 1923). 182 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive - Duke University Libraries ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Observation :

— *cf. supra* extraits de traduction en français…

▪ NIETZCHE, Friedrich. ***Ecce Homo***. Nachwort : Raoul Richter. Drucker : Friedrich Richter ; Titel, Einband und Ornamente zeichnete Henry van de Velde. Leipzig : Insel-Verlag - Raoul Richter (sans date – *ohne Zeitpunkt*… 1908 [?]). 154 p. **N. B. :** en allemand – *auf Deutsch*… — [PDF]

N. B. : numérisation : Getty Research Institute ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***AUTOBIOGRAPHIE - ESSAI - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Observation :

— *cf. infra* extraits de traduction en français…

▪ NIETZCHE, Frédéric. **Ecce Homo – Comment on devient ce que l'on est.** *Mercure de France*, 16-XI-1908, p. 196-214 – 1-XII-1908, p. 398-415 – 16-XII-1908, p. 617-639 – 1-I-1909, p. 50-69 – 16-I-1909, p. 244-263. — [PDF]

N. B. : numérisation : Getty Research Institute ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***AUTOBIOGRAPHIE - ESSAI - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Extrait de : Extrait de « Ecce homo – Comment on devient ce que l'on est » ; p. 198-201 du *Mercure de France* du 16-XI-1908 (p. 3-6 du fichier PDF ; intégralité de la « Préface ») :

« 1.

« En prévision que d'ici peu j'aurai à soumettre l'humanité à une exigence plus dure que celles qui lui ont jamais été imposées, il me paraît indispensable de dire ici *qui je suis*. Au fond, on serait à même de le savoir, car je ne suis pas resté sans témoigner de moi. Mais le désaccord entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* de mes contemporains s'est manifesté par ceci que l'on ne m'a ni vu ni même entendu. Je vis sur le crédit que je me suis fait à moi-même, et, de croire que je vis, c'est peut-être là seulement un préjugé !… Il me suffît de parler à un homme « cultivé » quelconque qui vient passer l'été dans l'Engadine supérieure, pour me convaincre que je ne vis pas… Dans ces conditions il y a un devoir, contre lequel se révolte au fond ma réserve habituelle et, plus encore, la fierté de mes instincts, c'est le devoir de dire : *Écoutez-moi car je suis un tel. Avant tout ne me confondez pas avec un autre* !

« 2.

« Je ne suis, par exemple, nullement un croque-mitaine, un monstre moral, — je suis même une nature contraire à cette espèce d'hommes que l'on a vénérés jusqu'à présent comme des modèles de vertu. Entre nous soit dit, je crois précisément que cela peut être pour moi un objet de fierté. Je suis un disciple du philosophe Dionysos ; je préférerais encore être considéré comme un satyre que comme un saint. Qu'on lise donc cet ouvrage ! Peut-être ai-je réussi à y exprimer ce contraste d'une façon sereine et bienveillante, peut-être qu'en l'écrivant je n'avais pas d'autre intention. Vouloir rendre l'humanité « meilleure », ce serait la dernière chose que je promettrais. Je n'érige pas de nouvelles idoles ; que les anciennes apprennent donc ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile ! *Renverser* des idoles — j'appelle ainsi toute espèce d'idéal — c'est déjà bien plutôt mon affaire. Dans la même mesure où l'on a imaginé par un mensonge le monde idéal, on a enlevé à la réalité sa valeur, sa signification, sa véridicité… Le « monde-vérité » et le « monde-apparence », traduisez : le monde *inventé* et la réalité… Le mensonge de l'idéal a été jusqu'à présent la malédiction suspendue au-dessus de la. réalité. L'humanité elle-même, à force de se pénétrer de ce mensonge, a été faussée et falsifiée jusque dans ses instincts les plus profonds, jusqu'à l'adoration des valeurs *opposées* à celles qui garantiraient le développement, l'avenir, le droit supérieur à l'avenir.

« 3.

« Celui qui sait respirer l'atmosphère qui remplit mon œuvre sait que c'est une atmosphère des hauteurs, que l'air y est vif. Il faut être créé pour cette atmosphère, autrement l'on risque beaucoup de prendre froid. La glace est proche, la solitude est énorme — mais voyez avec quelle tranquillité tout repose dans la lumière ! voyez comme l'on respire librement ! que de choses on sent au-dessous de soi ! —

« La philosophie, telle que je l'ai vécue, telle que je l'ai entendue jusqu'à présent, c'est l'existence volontaire au milieu des glaces et des hautes montagnes — la recherche de tout ce qui est étrange et problématique dans la vie, de tout ce qui, jusqu'à présent, a été mis au ban par la morale. Une longue expérience, que je tiens de ce voyagé dans tout ce qui est interdit, m'a enseigné à regarder, d'une autre façon qu'il pourrait être souhaitable, les causes qui jusqu'à présent ont poussé à moraliser et à idéaliser. L'histoire cachée de la philosophie, la psychologie des grands noms qui l'ont illustrée se sont révélées à moi. Le degré de vérité que *supporte* un esprit, la dose de vérité qu'un esprit peut *oser*, c'est ce qui m'a servi de plus en plus à donner la véritable mesure de la valeur. L'erreur (c'est-à-dire la foi en l'idéal), ce n'est pas l'aveuglement ; l'erreur, c'est la *lâcheté*… Toute.conquête, chaque pas en avant dans le domaine de la connaissance a son origine dans le courage, dans la dureté à l'égard de soi-même, dans la propreté vis-à-vis de soi-même. Je ne réfute pas un idéal, je me contente de mettre des gants devant lui… *Nitimur in vetitum*, par ce signe ma philosophie sera un jour victorieuse, car jusqu'à présent on n'a interdit par principe que la vérité. —

« 4.

« Dans mon œuvre, mon *Zarathoustra* tient une place à part. Avec lui j'ai fait à l'humanité le plus beau présent qui lui fut jamais fait. Ce livre, avec l'accent de sa voix qui domine des milliers d'années, n'est pas seulement le livre le plus haut qu'il y ait, le véritable livre des hauteurs — l'ensemble des faits qui constitue « l'homme » se trouve au-dessous de lui, à une distance énorme —, il est aussi le livre le plus profond, né de la plus secrète abondance de la vérité, puits inépuisable où nul seau ne descend sans remonter à la surface débordant d'or et de bonté. Ici ce n'est pas un « prophète » qui parle, un de ces horribles êtres hybrides composés de maladie et de volonté de puissance, que l'on appelle fondateurs de religions. Il faut avant tout entendre, sans se tromper, l'accent qui sort de cette bouche — un accent alcyonien — pour ne pas méconnaître pitoyablement le sens de sa sagesse. « Ce sont des paroles silencieuses qui apportent la tempête ; des pensées qui viennent sur des pattes de colombes dirigent le monde. »

« *Les figues tombent de l'arbre, elles sont bonnes et douces, et en tombant leur rouge pelure se déchire.*

« *Je suis un vent du nord pour les figues mûres.*

« *C'est ainsi que, pareils à des figues, mes enseignements tombent jusqu'à vous : buvez donc leur suc et leur tendre chair !*

« *L'automne est autour de nous, la pureté du ciel et de l'après-midi.*

« Ce n'est pas un fanatique qui parle ; ici l'on ne « prêche » pas, ici l'on n'exige pas la foi. D'une infinie plénitude de lumière, d'un gouffre de bonheur, la parole tombe goutte à goutte. Une tendre lenteur est l'allure de ce discours. De pareilles choses ne parviennent qu'aux oreilles des plus élus ; c'est un privilège sans égal que de pouvoir écouter ici ; personne n'est libre de comprendre Zarathoustra… Mais, en tout cela, Zarathoustra n'est-il pas un séducteur ?… Que disait-il donc lui-même lorsqu'il retourna pour la première fois à sa solitude ? Exactement le contraire de ce que diraient, en un pareil cas, un « sage », un « saint », un « Sauveur du monde » ou quelque autre décadent… Il ne parle pas seulement différemment, il est aussi différent…

« *Je m'en vais seul maintenant, mes disciples ! Vous aussi, vous partirez seuls ! Je le veux ainsi.*

« *En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra ! Et mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés.*

« *L'homme qui cherche la connaissance ne doit pas seulement savoir aimer ses ennemis, mais aussi haïr ses amis.*

« *On n'a que peu de reconnaissance pour un maître quand on reste toujours élève. Et pourquoi ne voulez-vous pas déchirer ma couronne ?*

« *Vous me vénérez ; mais que serait-ce si votre vénération s'écroulait un jour ? Prenez garde à ne pas être tués par une statue !*

« *Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ! Vous êtes mes croyants : mais qu'importent tous les croyants !*

« *Vous ne vous étiez pas encore cherchés : alors vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants ; c'est pourquoi la foi est si peu de chose.*

« *Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-même ; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous.*

« ————————

« En ce jour parfait où tout arrive à maturité, où le raisin n'est pas seul à brunir, un rayon de soleil vient de tomber sur ma vie : j'ai regardé derrière moi, j'ai regardé devant moi et jamais je ne vis autant de bonnes choses à la fois. Ce n'est pas en vain que j'ai enterré aujourd'hui ma quarante-quatrième année, car j'avais le droit de l'enterrer, — ce qui en elle était viable a pu être sauvé, est devenu immortel. Le premier livre de *la Transmutation de toutes les Valeurs*, *les Chants de Zarathoustra*, *le Crépuscule des Idoles*, ma tentative de philosopher à coups de marteau — tout cela ce sont des cadeaux que m'a faits cette année, et même le dernier trimestre de cette année. Pourquoi ne serais-je pas reconnaissant à ma vie tout entière ? C'est pourquoi je me raconte ma vie à moi-même. »

▪ NIETZCHE, Friedrich. ***Ecce Homo***. Translator : T. N. Foulis [?]. Portland : Smith & Sale, 1911. 60 p. **N. B. :** en anglais – *in english*…— [PDF]

N. B. : numérisation : Library of Congress ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***AUTOBIOGRAPHIE - ESSAI - PHILOSOPHIE*** — (+++++) —

Observation :

— *cf. supra* extraits de traduction en français…

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

A priori nous ne mettrons pas en ligne sur notre site d'autres textes de Friedrich Nietzsche. Toutefois nous indiquons aux lecteurs tout particulièrement intéressés par l'œuvre de cet auteur *remarquable à plus d'un titre* les coordonnées d'un site lui étant spécialement dédié. Voici donc l'adresse d'un site de l'Internet depuis lequel il est possible de télécharger d'autres ouvrages de Friedrich Nietzche :

• http://www.nietzschesource.org/ (« *Studia Nietzscheana* – Internationale und multilinguale Zeitschrift für Nietzsche-Studien. / *Digitale Kritische Gesamtausgabe* – Digitale Fassung der von Giorgio Colli und Mazzino Montinari herausgegebenen Referenzausgabe der sämtlichen Werke Nietzsches. / *Digitale Faksimile-Gesamtausgabe* – Faksimile Reproduktion des gesamten Nietzschenachlasses. »).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Xxx (les auteurs et complilateur[s] des Carmina Burana – du Codex Buranus – sont anonymes).**

▪ ***Carmina Burana*** – BSB Clm 4660. (N. B. : Handschrift des XIII. Jahrhunderts [manuscrit du XIII^{e} siècle]).— [PDF]

N. B. : numérisation : MDZ (Münchener DigitalisierungsZentrum - Digitale Bibliothek) ; conservation : BSB (Bayerische StaatsBibliothek) ; téléchargé depuis : daten.digitale-sammlungen.de.

— ***CARMINA BURANA – BSB CLM 4660 – CODEX BURANUS*** — **CHANTS SATIRIQUES…** — (+++++) —

Le fichier consistant en la reproduction des **Carmina Burana** (comme est donc intitulé le ***Codex Buranus*** depuis plus de deux siècles maintenant), que nous vous proposons, a été téléchargé depuis le site de la MDZ (Münchener DigitalisierungsZentrum - Digitale Bibliothek) ; le codex est conservé à BSB (Bayerische StaatsBibliothek, à Munich [München]).

▪ ***Carmina Burana – Lateinische und deutsche Lieder und Gedichte einer Handschrift des XIII. Jahrhunderts aus Benedictbeuern auf der K. Bibliothek zu München***. Heraus gegeben von J. A. Schmeller. Zweite unveränderte Auflage. Breslau : Wilhelm Koebner, 1883. X p. et 275 p. (**N. B. – Traduction du titre de l'ouvrage :** *Carmina Burana – Chants et poèmes latins et allemands d'un manuscrit du XIII^{e} siècle de Benedictbeuern de la Bibliothèque royale de Munich*. Publié par J. A. Schmeller. Deuxième édition inchangée).— [PDF]

N. B. : numérisation, conservation : University of Toronto Library ; téléchargé depuis : archive.org.

Le manuscrit (*Codex Buranus*) fut découvert, en l'abbaye de Benediktbeuern [1], à Laingruben [2], dans les Alpes bavaroises, en 1803. En cette année l'abbaye bénédictine était sécularisée ; le *Codex Buranus* était alors confié à la K. Bibliothek de Munich (München) — aujourd'hui : Bibliothèque nationale bavaroise (Bayerische StaatsBibliothek). Ce codex, assurément la nature des textes le composant explique-t-elle cela, n'était répertorié dans aucun catalogue du monastère.

Les trois cents quinze textes composant le *Codex Buranus* (codex doté d'une épaisse reliure en cuir avec fermeture métallique) furent rédigés principalement en langues latine et allemande (mais aussi en francoprovençal), (du XIe siècle [?]) au XIIIe siécle.

Ces textes réunis dans le *Codex Buranus* seraient œuvres de goliards [3], jeunes étudiants, itinérants le cas échéant, ou laïcs, ayant suivi une formation de clercs et dotés de mentalités hardies, irrévérencieuses, voire « contestataires ».

Les thèmes abordés par les auteurs des textes composant le *Codex Buranus* peuvent se distribuer en plusieurs catégories relevant de différents domaines ; le domaine religieux, certes, le domaine moral… Mais l'inspiration des auteurs se révélant très souvent profane, les thèmes traités se distribuent également en catégories relevant d'autres domaines encore, tels les domaines satiriques et amoureux ; de nombreux textes peuvent ainsi évoquer, en termes plus ou moins crus, les affres du jeu, mais aussi évoquer des contextes bachiques, les plaisirs, la volupté…

Johann Andreas Schmeller (1785-1852), un philologue allemand, intitula « *Carmina Burana* » ce recueil de textes médiévaux ; titre sous lequel il est maintenant universellement connu.

Nous ne pouvons, nous semble-t-il, traiter des *Carmina Burana* sans mentionner la cantate qu'ils inspirèrent au musicien Carl Orff (1895-1982).

Orff découvrit les Carmina Burana par l'intermédiaire de l'ouvrage intitulé « **Wine, Women, and Song – Mediæval Latin Students' Songs – Now first translated into English Verse with an Essay** » de John Addington Symonds [5], publié à Londres en 1884 (pour la première édition ; en ce qui concerne une seconde édition en 1907 ; par la même maison d'édition : Chatto and Windus), qui comprend, entre autres, de nombreux textes (quarante-six) issus de *l'édition imprimée du « **Benedictbeuern Codex** » portant le titre de « **Carmina Burana** »*.

Un étudiant, Michel Hofmann, grand connaisseur en matière de cultures latine et grecque, contribua utilement au choix des textes, au nombre de vingt-quatre, qui, tirés des ***Carmina Burana*** (***i. e.* : *Codex Buranus***), composent la cantate homonyme ; il contribua également à l'élaboration du livret de la cantate.

La cantate de Carl Orff qui s'ouvre et se ferme sur le poème « **O Fortuna** » participa à l'accroissement de la célébrité de ce texte [6].

NOTES :

1 - « […] au monastère de Beuron, en Bavière **»** : MICHEL, Alain. Littérature latine médiévale. *In* **:** *Encyclopædia Universalis* (Édition numérique - version 13 ; 2008).
Un établissement, qui fut dénommé « Buron », tout d'abord laïque, fut instauré par Charles Martel en vue de surveiller, de contrôler les passages, les cols de la montagne toute proche ; et dès 725 y fut fondé le monastère, qui moins d'un siècle plus tard fut doté d'une relique (bras) de saint Benoît, et lui fut consacré, prenant alors le nom de Benedictoburanum (i.e. : Maison dédiée à Benoît, par latinisation de la dénomination originelle utilisée ici en guise de terminaison.
La terminaison de Benediktbeuern, « -beuern », tout comme ces autres : -beuren, -beuron, -birn, -büren, bur(en) etc., dérivent du vieil haut-allemand, du germain « bur », et signifie petite maison, maison, habitation, bâtiment, abri…
Le terme « Buron », c'est-à-dire, sous la forme prise au cours des âges dans le cas qui nous intéresse tout spécialement, « -Beuern » fut latinisé sur la base des racines consonantiques du terme ; ainsi obtint-on *Buranus* ou *Burana* selon le cas.
En matière de francisation **:** les termes « Buron » ou « Beuern », *usw*, par une francisation logique et raisonnable compte tenu de la descendance en français, en France (en matière de substantifs tout autant que de toponymes) du terme germanique nous semble pouvoir effectivement aboutir à un « Beuron » de bon aloi, pertinent à la fois en français ou en allemand…
Ainsi *Codex Buranus* peut être rendu de façons diverses, par « Codex buronien », « Codex de Buron »,etc., et *Carmina Burana* par « Chants de Beuern », « Chansons de Buron »…

2 - La municipalité ne prit le nom de l'abbaye qu'en 1865.

3 - *Cf.* GOGLIN, Jean-Louis. *Les Misérables dans l'Occident médiéval*. Paris : Éditions du Seuil, 1976. Coll. Points-Histoire. 242 p. P. 129 et 234.

4 - Münchener DigitalisierungsZentrum - Digitale Bibliothek :
https://daten.digitale-sammlungen.de/~db/0008/bsb00085130/images/

5 - Nous vous proposons cet ouvrage dans notre collection « ***Non Licet Omnibus Adire Corinthum*** ».

6 - La musique, dont le compositeur est Trevor Jones, du film « Excalibur », tourné en 1981, inclut notamment l'« O Fortuna » des *Carmina Burana* de Carl Orff pour en accentuer les épisodes les plus remarquables ; ce film contribua manifestement à accroître encore la notoriété de Carl Orff ; tout comme, incontestablement, la musique de C. Orff contribua au succès de ce film.

Extrait de : *Carmina Burana – Lateinische und deutsche Lieder und Gedichte einer Handschrift des XIII. Jahrhunderts aus Benedictbeuern auf der K. Bibliothek zu München*. Heraus gegeben von J. A. Schmeller. Zweite unveränderte Auflage. Breslau : Wilhelm Koebner, 1883. X p. et 275 p. ; extrait de « Vorerinnerung zur ersten Auflage. [1847.] » (*Rappel préliminaire de la première édition. [1847.]*), p. IX :

« Wie sehr verschieden diese Blumen seien an Farbe und innerm Werth, ein eigenthümlicher Reiz, der ihnen unverkümmert bleibt, liegt darin, dass sie lebendiges Zeugniss geben von der Weise, in der man vor einem halben Jahrtausend klagend oder jubelnd sich ausgesprochen hat über Gefühle, Freuden und Leiden, die ein altes Herkommen sind und ein ewiges Dableiben unter den Kindern der Menschen. Schon dieses Reizes wegen wird sich, glauben wir, mancher Leser gerne ergehen in solchem alterthümlichen Gärtlein ; und je weniger kritische Dornen und Disteln er sich in den Weg gelegt findet, so lieber wird es him sein. Deshalb sind jene Lesarten der Handschrift, die wir durch Vermuthungen zu ersetzen gewagt haben, nicht gleich unter dem Texte selbst angegeben, sondern am Schlusse des Ganzen zusammengestellt, wo man auch eine Uebersicht der Stücke finden wird. »

Ce que nous traduisons ainsi en français :

« De ce florilège, toutes les fleurs se montrent fort différentes en couleurs et en valeurs et s'y attache un charme très particulier qui jamais ne se dément, charme se justifiant par le fait que s'y manifeste un témoignage de la façon dont voilà un demi-millénaire on se lamentait ou se réjouissait, en exprimant ses sentiments, ses joies ou ses peines, éternelles satisfactions ou afflictions qui depuis les origines affectent le cœur des enfants des hommes. Grâce à ce charme, nous osons croire que nombre de lecteurs apprécieront visiter un tel ancestral jardin ; et moins ces lecteurs trouveront sur leur chemin chardons ou épines acérées, plus aisé sera leur parcours. Ceci donc est la raison pour laquelle les lectures, lectures reposant sur de simples suppositions, que nous avons osées faire de certains textes du manuscrit ne sont pas spécifiées sous les textes considérés eux-mêmes, et pourquoi les indications n'en sont compilées qu'en fin d'ouvrage, où, à ce niveau, on trouvera également une vue d'ensemble des pièces qui le composent. »

Extrait de : *Carmina Burana – Lateinische und deutsche Lieder und Gedichte einer Handschrift des XIII. Jahrhunderts aus Benedictbeuern auf der K. Bibliothek zu München*. Heraus gegeben von J. A. Schmeller. Zweite unveränderte Auflage. Breslau : Wilhelm Koebner, 1883. X p. et 275 p. P. 1-2 ; « O Fortuna » :

« 1. / O FORTUNA, / velut luna / statu variabilis, / semper crescis / aut decrescis ; / vita detestabilis / nunc obdurat / et tunc curat / ludo mentis aciem, / 'egestatem', / potestatem / dissolvit ut glaciem.

« 2. / Sors inmanis / et inanis, / rota tu volubilis, / status malus, / vana salus / semper dissolubilis, / obumbratam / et velatam / mihi quoque niteris, / nunc per ludum / dorsum nudum / fero tui sceleris.

« 3. / Sors salutis / et virtutis / mihi nunc contraria, / est affectus / et defectus / semper in angaria ; / hac in hora / sine mora / cordis pulsum tangite, / quod per sortem / sternit fortem / mecum omnes plangite. »

Nous vous proposons de lire, ci-dessous, une traduction-adaptation de ce texte (traduction issue de : Raudrac du Bray, Émile. ***La Nécessité unique***. Fondettes : Carraud-Baudry, 2000-2016. 56 p. **P. 46-47** — Ouvrage disponible dans notre collection « Horresco Referens ») **:**

« Ô Toi Fortune, / Tout comme la Lune, / Toujours tu es changeante, / Toujours en croissance, / Toujours en décroissance.

« La détestable vie, / Qui d'abord oppresse, / Ensuite qui apaise, / Et le jeu, insidieux, qui subjugue la raison, / Et l'indigence, / Et la puissance, / Devant ta face fondent comme glace.

« Sort cruel, / Tout de vacuité, / Tu fais tourner la roue, / Et tu es mauvais.

« Vaine santé / Toujours vouée à la décrépitude, / La décadence, / L'anéantissement, / Tu me tourmentes également.

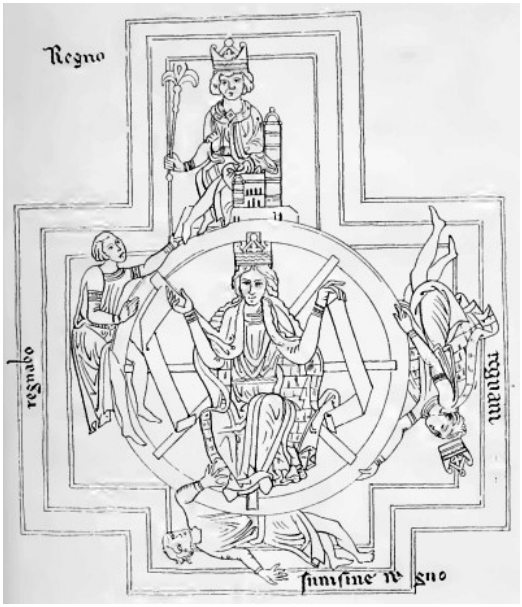
« Alors, par jeu, / Mon dos nu / J'expose à ta scélératesse !

« Les desseins du Sort / Et toute sa puissance / Sont maintenant contre moi, / Sont disposés pour ma perte. / Et réduit à l'esclavage, / Par le Sort, je suis toujours défait.

« Donc, à cette heure, / Et sans plus attendre, / Que vibrent les cordes de vos instruments.

« Et parce que le Sort / Toujours triomphe de l'homme, même le plus fort, / Pleurez ! Pleurez donc tous avec moi ! »

Qui, n'étant pas encore un latiniste compétent,
voudrait s'exercer à la traduction du latin en français, ou, voire, du français en latin,
trouvera dans notre collection « **De Omni Re Scibili Et Quibusdam Aliis** »
quelques outils utiles pour ce faire, tels que diverses grammaires latines,
divers dictionnaires ou lexiques latin-français, ou français-latin…



L'illustration de ce paragraphe est constituée
d'une reproduction de l'illustration de la page 1 de :
Carmina Burana – Lateinische und deutsche Lieder und Gedichte einer Handschrift des XIII. Jahrhunderts aus Benedictbeuern auf der K. Bibliothek zu München.
Heraus gegeben von J. A. Schmeller.
Zweite unveränderte Auflage.
Breslau : Wilhelm Koebner, 1883.
Cette illustration est une imitation, par simple dessin, en noir et blanc,
de l'**enluminure se trouvant au début du *Codex Buranus***
[« *einer Handschrift des XIII. Jahrhunderts aus Benedictbeuern auf der K. Bibliothek zu München* »]
et représentant la Fortune,
siégeant en gloire au centre de sa roue,
en manière de Christ Pantocrator.

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Saloustios (*ou bien* Σαλουστιος, Σαλλουστιος, Salloustios, Sallustius, Salustius, Salutius, Salluste, Saluste, Sallust…).**
- Traducteur, et commentateur : **Johann Heinrich Samuel Formey.**

▪ ΣΑΛΟΥΣΤΙΟΣ (SALOUSTIOS). ***Περι θεων και κοσμου (À propos des dieux et du monde)***. *Préface en français* [par P. É. Carraud] – *Texte grec du traité – Traduction du traité en français par J. H. S.* ***Formey***. Fondettes : Carraud-Baudry, 2020. (Éditions numériques, fichiers PDF ; formats A4 [120 p.] et A5 [134 p.]).

— **TRAITÉ** — ***CATÉCHISME*** **PAGANO-PHILOSOPHIQUE…** — (+++++) —

Extrait n°1 : extrait de la première partie (intitulée *Le texte de Saloustios*) de la *Préface* (p. 13 et 14, de l'édition au format A4 ; p. 15 et 16, de l'édition au format A5).

« Les douze premiers chapitres du Περὶ Θεῶν καὶ Κόσμου [5], ouvrage constituant, de l'opinion commune, un petit catéchisme païen, ne nous semblent pas avoir été destinés à un lectorat de *béotiens*, comme parfois certains commentateurs l'ont pu soutenir. Dès le début de son opuscule Saloustios montre une certaine exigence vis-à-vis de son lectorat, des personnes désireuses de s'instruire sur les dieux, sur le monde, sur le bien, sur le

mal… ; il estime nécessaire que ces personnes, dès leur plus jeune âge, dès l'enfance aient été convenablement éduquées, dirigées, afin d'échapper à la séduction de croyances absurdes, insensées. Simplement, il apparaît que s'élabore dans son ouvrage une sorte d'herméneutique, d'exégèse de certains mythes les plus susceptibles de provoquer incompréhensions, ou controverses parmi les contradicteurs, détracteurs, *zoïles* les plus enclins à d'âpres disputes, à de sérieuses controverses.

« À partir du treizième chapitre se révèle au cours de l'ouvrage le souci de développer, d'élaborer une argumentation propre à présenter le paganisme, ses rites, ses croyances, notamment relativement à l'esprit, à l'âme, d'une manière rationnelle, logique [6]. »

Notes de bas de pages du texte cité :

« 5 – « Le titre de l'opuscule n'est pas fourni par les manuscrits, qui signalent simplement l'ouvrage comme un « livre sur les dieux ». Le titre sous lequel il s'est imposé, Περὶ θεῶν καὶ κόσμου, a été créé par Leo Allatius, auteur de l'édition princeps parue à Rome en 1638. » *In* : GOULET, Richard (dir.). *DICTIONNAIRE DES PHILOSOPHES ANTIQUES*. Volume VI : *de Sabinillus à Tyrsénos*. Paris : CNRS Éditions, 2006. P. 92 (auteur : Jean Bouffartigue).

« 6 – Pour de plus amples détails concernant l'œuvre de Saloustios, entre autres textes, cf. CÉLÉRIER, Pascal. *L'ombre de l'empereur Julien : Le destin des écrits de Julien chez les auteurs païens et chrétiens du IV^e^ au VI^e^ siècle*. Nouvelle édition. Nanterre : Presses universitaires de Paris Nanterre, 2013. Voir tout particulièrement, relativement au thème qui ici nous intéresse, les pages 89 à 104 de l'ouvrage, sa partie intitulée « *Saloustios, philosophe julianien qui ne cite pas Julien* », dont nous citons ci-après le commencement : « *Le petit livre de Saloustios intitulé Des dieux et du monde* est d'ordinaire présenté comme un ouvrage de vulgarisation des doctrines philosophiques néoplatoniciennes chères à l'empereur Julien émanant d'un de ses proches [1]. Sur plusieurs sujets, les commentateurs de ce texte ont pu relever des affinités nettes. Pourtant, jamais l'auteur ne cite le nom de Julien ni aucun de ses livres, pas même sous forme de périphrases ou d'allusions. Même le style de Saloustios est jugé très différent de celui de Julien [2]. Par ailleurs, certains grands thèmes spécifiques à la philosophie de Julien sont tout aussi absents : rien sur le cynisme ou les cyniques, rien sur la divinité d'Hélios, rien sur l'antichristianisme. La forme de l'ouvrage, un exposé systématique des doctrines philosophico-religieuses, un « catéchisme », comme on a pu le dire, expliquerait la difficulté éprouvée par les commentateurs à discerner des reprises précises de textes de Julien 3, car jamais Julien ne s'est livré à un tel mode d'exposition. » (N.B : nous ne reproduisons pas les textes des notes). Pascal Célérier poursuit : « Il est pourtant un passage du *De deis et mundo* qui s'offre spontanément à un rapprochement avec les écrits de Julien : les chapitres III et IV du préambule qui traitent du mythe en général et du mythe d'Attis en particulier. Le lecteur relève facilement des échos de thèmes et de mots avec les textes du *Contre Héracleios* et du *Sur la Mère des dieux*. »… Ensuite P. Célérier expose « La doctrine philosophique du mythe » telle que l'ont pu développer Saloustios et l'empereur Julien, qu'il récapitule et compare dans un long tableau particulièrement instructif (« En effet, Saloustios y reprend une série de questions touchant le mythe que Julien avait lui-même traitées. Voici récapitulées ces différentes questions dans un tableau où nous avons voulu faire apparaître les rapprochements doctrinaux et lexicaux, mais aussi les différences : […] »). Aussi P. Célérier se livre à quelques suppositions des plus intéressantes et notamment à celle-ci : « Saloustios exprimerait un paganisme philosophique moins émotionnel que celui de Julien, débarrassé des excès du sentiment religieux jugés trop superstitieux. Saloustios, porte-parole de ce milieu, aurait voulu rectifier ou corriger les spéculations de Julien. Les divergences que nous avons pu noter là où on s'attendait à des rapprochements témoigneraient, ajoutées au silence touchant le nom de Julien, les titres de ses œuvres et son dieu favori, d'un véritable écart avec sa pensée. » »

Extrait n°2 : texte grec du *Chapitre premier* du *Traité* de Saloustios (p. 25 de l'édition au format A4 ; p. 29 de l'édition au format A5).

« Τούς περί Θεών άκούειν έθέλοντας, δεί μέν έκ παίδων ἦχθαι καλῶς, καὶ μὴ ἀνοήτοις συντρέφεσθαι δόξαις· δεῖ δὲ καὶ τὴν φύσιν ἀγαθοὺς εἶναι, καὶ ἔμφρονας (ἵνα ὀρθῶς προς) ἔχωσι τοῖς λόγοις· δεῖ δὲ αὐτοὺς καὶ τὰς κοινὰς ἐννοίας εἰδέναι. Κοιναὶ δέ εἰσιν ἔννοιαι ὅσας πάντες ἄνθρωποι ὀρθῶς ἐρωτηθέντες ὁμολογήσουσιν· οἷον, ὅτι πᾶς Θεὸς ἀγαθός, ὅτι ἀπαθής, ὅτι ἀμετάβλητος· πᾶν γὰρ τὸ μεταβαλλόμενον, ἐπὶ τὸ κρεῖττον, ἢ ἐπὶ τὸ χεῖρον. Καὶ εἰ μὲν ἐπὶ τὸ χεῖρον, κακύνεται, εἰ δὲ ἐπὶ τὸ κρεῖττον, τὴν ἀρχὴν ἦν κακόν. »

Extrait n°3 : traduction (par J. H. S. Formey) du *Chapitre premier* du *Traité* de Saloustios (p. 73 de l'édition au format A4 ; p. 79 de l'édition au format A5).

« Pour être en état de s'instruire de ce qui concerne les dieux, il faut avoir été bien dirigé dès l'enfance, et ne point être imbu de folles opinions. À cela doit se joindre un bon naturel, un jugement droit, et une attention convenable à la nature des enseignements. La connaissance des notions communes est aussi indispensable. Ces notions sont celles sur lesquelles tous les hommes étant interrogés, se trouvent d'accord : par exemple, que toute divinité est bonne, impassible, et immuable. En effet tout ce qui est assujetti au changement, devient meilleur ou pire. Si c'est le dernier, il acquiert le mal ; si c'est le premier, le mal existait auparavant en lui. »

Pour en apprendre, brièvement, un peu plus sur l'empereur Julien II, auquel il est fait référence à quelques reprises plus haut, voyez, par exemple, l'article consacré à ce personnage par Voltaire dans son « **Dictionnaire philosophique** » (disponible en téléchargement dans notre collection ***De Omni Re Scibili Et Quibusdam Aliis***).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Saloustios (*ou bien* Σαλουστιος, Σαλλουστιος, Salloustios, Sallustius, Salustius, Salutius, Salluste, Saluste, Sallust…).**
- Traducteur, et commentateur : **Johann Heinrich Samuel Formey.**

▪ **ΣΑΛΛΟΥΣΤΙΟΥ ΦΙΛΟΣΟΦΟΥ : Περὶ Θεῶν καὶ Κόσμου. Traité des Dieux et du Monde, par Salluste le Philosophe. Traduit du grec, avec des réflexions philosophiques et critiques** [par Johann Heinrich Samuel **Formey**]. Berlin : Chretien Louis Kunst, MDCCXLVIII (1748). 168 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; conservation : Faculté de Théologie de L'Église Évangélique libre du Canton de Vaud ; téléchargé depuis : books.google.com.

— **TRAITÉ** — ***CATÉCHISME*** **PAÏEN ET PHILOSOPHIQUE…** — (+++++) —

Observation :

— *cf. supra* extrait du texte grec et de traduction en français…

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Saloustios (*ou bien* Σαλουστιος, Σαλλουστιος, Salloustios, Sallustius, Salustius, Salutius, Salluste, Saluste, Sallust…).**
- Traducteur, et commentateur : **Johann Heinrich Samuel Formey.**

▪ SALLUSTE LE PHILOSOPHE. ***Traité des dieux et du monde, par Salluste le philosophe, traduit du grec, avec un commentaire littéraire et moral*** [par Johann Heinrich Samuel **Formey**]. Nouvelle édition. Paris : Imprimerie de Patris, MDCCXCVI (1796). XVI p., 175 p. et III p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Numelyo – Bibliothèque numérique de Lyon ; conservation : Bibliothèque municipale de Lyon ; téléchargé depuis : numelyo.bm-lyon.fr.

— **TRAITÉ** — ***CATÉCHISME*** **PAÏEN ET PHILOSOPHIQUE…** — (+++++) —

Observation :

— *cf. supra* extraits [du texte grec et] de traduction en français…

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs

Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Saloustios (*ou bien* Σαλουστιος, Σαλλουστιος, Salloustios, Sallustius, Salustius, Salutius, Salluste, Saluste, Sallust…).**
- Traducteur, et commentateur : **Johann Heinrich Samuel Formey.**

▪ ***Abhandlung von den Göttern und von der Welt, durch Sallustius den Philosophen. Aus dem Griechischen übersezzt, mit gelehrten und moralischen Anmerkungen***. Frankfurt und Leipzig : Heinrich Ludwig Brönner, 1761. 146 p. et 30 p. — [PDF]
(Traduction du titre : *Traité des dieux et du monde, par Salluste le philosophe. Traduit du grec, avec remarques érudites et morales*.)
N. B. : l'ouvrage est rédigé en langue allemande (*auf Deutsch*) donc, et est imprimé en caractères gothiques (écriture ***Fraktur*** : *Frakturschrift*) ; le texte grec n'est pas reproduit ici.

N. B. : numérisation : Google ; conservation : Harvard Univ. Lib. ; téléchargé depuis : books.google.com.

— **TRAITÉ** — ***CATÉCHISME*** **PAÏEN ET PHILOSOPHIQUE…** — (+++++) —

Observation :

— *cf. supra* extraits [du texte grec et] de traduction en français…

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Saloustios (*ou bien* Σαλουστιος, Σαλλουστιος, Salloustios, Sallustius, Salustius, Salutius, Salluste, Saluste, Sallust…).**
- Traducteur, et commentateur : **Iohannes Conradus Orellius : Johann Konrad (von) Orelli.**

▪ **ΣΑΛΛΟΥΣΤΙΟΥ ΦΙΛΟΣΟΦΟΥ, Περὶ Θεῶν καὶ Κόσμου. SALLUSTII PHILOSOPHI, Libellus de Diis et Mundo. Graece et latine. Emendatius edidit. Lucae Holsteni et Thomae Galei annotationibus integris. Formeii autem selectis aliorumque et suis nec non locis e scriptis platonicorum excerptis illustravit**. IOH. CONRADUS ORELLIUS [Iohannes Conradus **Orellius** : Johann Konrad (von) **Orelli**]. Parochus ad Templum Spiritus Sancti et Collegii Carolini, Turicensis Canonicus. Turici : Typis Orellii, Fuesslini et Soc. MDCCCXXI (1821). 205 p. — [PDF]
N. B. : texte grec du traité, traduction en latin, et commentaires en latin également.

N. B. : numérisation : Google ; conservation : Université de Gand (Gent) ; téléchargé depuis : books.google.com.

— **TRAITÉ** — ***CATÉCHISME*** **PAÏEN ET PHILOSOPHIQUE…** — (+++++) —

Observation :

— *cf. supra* extraits du texte grec et de traduction en français…

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Saloustios (*ou bien* Σαλουστιος, Σαλλουστιος, Salloustios, Sallustius, Salustius, Salutius, Salluste, Saluste, Sallust…).**
- Traducteur, commentateur et auteur : **Thomas Taylor.**

▪ SALLUST, ***On the Gods and the World*** **; and** ***The Pythagoric sentences*** **of DEMOPHILUS, translated from the greek ; and** ***Five Hymns*** **by PROCLUS, in the original greek, with a poetical version. To wich are added,** ***Five Hymns*** **by the Translator [*Thomas Taylor*].** London : printed for Edward Jeffrey, Pall Mall, 1793. XVI p. et 169 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; conservation : Bodleian Library - Univ. of Oxford ; téléchargé depuis : https://books.google.com.

— **TRAITÉ** — ***CATÉCHISME*** **PAÏEN ET PHILOSOPHIQUE… et autres textes** — (++++) —

Observation :

— *cf. supra* extraits du texte grec et de traduction en français…

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Gustave Flaubert.**

▪ FLAUBERT, Gustave. ***Salammbô***. Paris : Louis Conard, libraire-éditeur, MCMXXI [1921]. 506 p. (Coll. : Œuvres complètes de Gustave Flaubert). — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; conservation : University of California Library – Los Angeles ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ROMAN*** — (+++++) —

« Flaubert […] envisage déjà la rédaction d'un nouveau roman, provisoirement intitulé *Carthage*, ayant pour sujet, pour cadre, effectivement, l'antique cité de Carthage. Dès la fin de l'année 1857 il a déjà rédigé le premier chapitre de ce roman — roman auquel le titre de *Salammbô* sera donné par la suite. Il éprouve bientôt l'utilité de visiter les ruines, les vestiges de Carthage. Aussi, se rend-il en Tunisie, où il séjourne en avril et mai 1858. […]. » (***In* : biographie de Gustave Flaubert** dans notre collection ***Ecce Homo***).

« **La lecture de *Salammbô* est une des plus violentes sensations intellectuelles qu'on puisse éprouver**. » **:** dans un ouvrage en 2 volumes, intitulé **L'Orient** (publication posthume, en 1877 ; articles et comptes rendus divers relatifs à des thèmes orientaux), **compilation de textes de Théophile Gautier** (1811-1872), un chapitre entier est consacré à ***Salammbô***, le roman de Gustave Flaubert…

EXTRAITS du volume 2 de *L'Orient* de Théophile Gautier :

Extrait n°1 du volume 2 de *L'Orient* de Théophile Gautier :

« […].

« On ne saurait exiger de *Salammbô*, roman carthaginois, la peinture des passions modernes et la minutieuse étude de nos petits travers en habit noir et en paletot sac. Et ce pendant la première impression que semble produire le livre de M. Gustave Flaubert sur la généralité des lecteurs, et même des critiques, est une surprise désappointée. Ils sont tentés de s'écrier : « Peut-on être Carthaginois ! »

« On le peut, l'auteur de *Salammbô* le prouve, mais ce n'est pas aisé. À la longue, le *delenda Carthago* du vieux Caton s'est accompli littéralement. Après bien des renaissances et des rechutes, Carthage a disparu, ne laissant pour ruines visibles que quelques arches d'aqueduc. Sa langue s'est perdue ; il n'en reste qu'un monologue et quelques mots dans le *Pœnulus* de Plaute, parodiés sans doute comme ces jargons hybrides par lesquels on imite dérisoirement au théâtre les idiomes étrangers. Les légendes des rares médailles puniques sont indéchiffrables ou d'une interprétation arbitraire. À défaut de monuments, M. Gustave Flaubert, avec une patience de bénédictin, a dépouillé toute l'histoire antique. Chaque passage se rapportant, de près ou de loin, à son sujet, a été relevé ; pour un détail, il a lu de gros volumes qui ne contenaient que ce détail. Non content de cela, il a fait une excursion investigatrice aux rives où fut Carthage, adaptant la science acquise à la configuration des lieux, interrogeant les flots rapides qui cachent tant de secrets, frappant le sable du talon pour en faire sortir une réponse à un doute, s'imprégnant de la couleur du ciel et des eaux, se logeant dans la tête la forme des promontoires, des collines, des terrains, de façon à bien planter le décor de son drame et de sa restauration, car *Salammbô* est à la fois l'un et l'autre.

« La lecture de *Salammbô* est une des plus violentes sensations intellectuelles qu'on puisse éprouver. Dès les premières pages, on est transporté dans un monde étrange, inconnu, surchauffé de soleil, bariolé de couleurs éclatantes, étincelant de pierreries, au milieu d'une atmosphère vertigineuse, où se mêlent aux émanations des parfums les vapeurs du sang. Le spectacle de la barbarie africaine, avec ses magnificences bizarres, ses idoles bestiales, ses cultes féroces, son symbolisme difforme, sa stratégie de belluaire qui fait intervenir les monstres du désert dans les tueries humaines, son génie tortionnaire et mercantile tenant d'une main le fouet en lanières d'hippopotame, et de l'autre l'abaque à calculer, se déroule devant vous dans un éblouissement de lumière, comme si les rideaux du passé s'écartaient brusquement tirés par une main puissante, découvrant un théâtre où le décor des siècles a été laissé en place, au lieu de retourner au magasin de l'éternité. […].»

(***In* :** GAUTIER, Théophile. ***L'Orient***. Tome second. Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle, 1893. 390 p. **P. 283-286** [le chapitre intitulé *Salammbô* dédié au roman de Gustave Flaubert s'étend de la p. 281 à la p. 322. Th. Gautier nous y livre, outre un certain nombre de considérations, un résumé du roman]).

Extrait n°2 du volume 2 de *L'Orient* de Théophile Gautier :

« De ce fourmillement colossal de multitudes remuées avec la plus magistrale aisance se détachent les figures du drame : Hamilcar, Hannon, Mathô, Spendius, Narr'Havas, Salammbô, Schahabarim : Hamilcar, héroïque et presque divin ; Hannon, résumant en sa hideuse personne le côté monstrueux du génie carthaginois ; Mathô, la passion impétueuse, aveugle et fatale ; Spendius, la finesse grecque luttant à force d'esprit contre les énormités du monde africain ; Narr'Havas, si élégamment perfide et d'une beauté si purement arabe ; Salammbô, cette chaste création macérée dans les parfums, les initiations et les extases, autour de laquelle semble s'arrondir, comme une auréole, un halo lunaire ; Schahabarim, contemplant toujours plus rêveur le gouffre sans fond des mysticités orientales et passant de Tanit à Moloch. Pour peindre ces personnages de types si divers, M. Gustave Flaubert a su trouver les teintes les plus délicates et les plus vigoureuses. Si rien n'est horrible comme le suffète lépreux, rien n'est plus suave que cette Salammbô faite de vapeurs, d'arômes et de rayons. La terreur et la grâce, il a tout, et il sait rendre les putréfactions des champs de bataille comme l'intérieur chatoyant et parfumé des chambres virginales. Quel tableau que celui du défilé de la Hache où sommeillent des lions repus, ennuyés, gras de chair humaine, et abattant d'une griffe nonchalante les derniers survivants des Mercenaires ! Le paysage, âpre, rugueux, farouche, sombre, sous un ciel à zébrures sanglantes, rappelle ces gorges d'Ollioules que Decamps a données pour fond à la bataille des Cimbres. Quant aux lions, ils valent les lions bibliques de Daniel dans la légende des siècles. Aucune imagination orientale n'a dépassé les merveilles entassées dans l'appartement de Salammbô. Les yeux modernes sont peu habitués à de telles splendeurs. Aussi a-t-on accusé M. Gustave Flaubert d'enluminure, de papillotage, de clinquant. Quelques mots de physionomie trop carthaginoise ont arrêté les critiques. Avec le temps, ces couleurs trop vives se tranquilliseront d'elles-mêmes, ces mots exotiques, plus aisément compris, perdront leur étrangeté, et le style de M. Gustave Flaubert apparaîtra tel qu'il est, plein, robuste, sonore, d'une originalité qui ne doit rien à personne, coloré quand il le faut, précis, sobre et mâle lorsque le récit n'exige pas d'ornement : le style d'un maître enfin. Son volume restera comme un des plus hauts monuments littéraires de ce siècle. Résumons, en une phrase qui dira toute notre pensée, notre opinion sur Salammbô. Ce n'est pas un livre d'histoire, ce n'est pas un roman : c'est un poëme épique ! »

(***In* :** GAUTIER, Théophile. ***L'Orient***. Tome second. Paris : G. Charpentier et E. Fasquelle, 1893. 390 p. **P. 320-322** [le chapitre intitulé *Salammbô* dédié au roman de Gustave Flaubert s'étend de la p. 281 à la p. 322. Th. Gautier nous y livre, outre un certain nombre de considérations, un résumé du roman]).

Extraits de la Préface, par Jacques Suffel (1903-1992), de *Salammbô*, édition Garnier-Flammarion de 1964 (pages 17 à 23) :

« « Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne, où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir. »

« C'est le 18 mars 1857 que Gustave Flaubert faisait cette confidence à mademoiselle Leroyer de Chantepie. Il avait trente-cinq ans et venait de triompher du sot procès que lui avait valu Madame Bovary. On sait combien la publication de ce roman dans la *Revue de Paris* avait fait sensation : l'auteur, inconnu la veille, était devenu célèbre, alors que son œuvre n'était pas encore éditée en volume.

« Après ce coup de maître, qui l'avait porté au rang des meilleurs écrivains du temps, Flaubert voulut acquérir une autorité nouvelle en composant un livre entièrement différent du premier, aussi bien par le sujet que par la tonalité du récit. Il avait en réserve des manuscrits qu'il aurait pu certes publier, notamment *la Tentation de saint Antoine*, dont il venait de faire paraître des fragments dans une revue, et *l'Éducation sentimentale*, dans sa première version. Mais il rêvait depuis longtemps d'une « grande machine antique ». Le nom d'Anubis, divinité égyptienne à tête de chacal, est cité par lui, comme sujet possible, dès 1850 : il imaginait l'aventure d'une femme aimée par le dieu. D'Anubis, il passa à Baal, autre divinité à tête d'animal, et, finalement, il se fixa sur Carthage. »

« […]

« […]. C'est en se fiant à son sens critique et à son intuition de poète qu'il entreprit d'évoquer une ville, une civilisation, des personnages disparus depuis vingt siècles. Il fallait pour cela substituer à l'observation directe des choses une documentation historique minutieusement contrôlée. Vouloir faire de Carthage, enfouie sous sa poussière millénaire, une peinture aussi vivante que celle d'un village normand, c'était tenter une entreprise audacieuse. Mais Flaubert n'entendit point se soumettre uniquement aux méthodes de l'érudition : « *L'étude de l'habit nous fait oublier l'âme, écrit-il à Feydeau… Quant à l'archéologie, elle sera « probable ». Voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me prouver que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande*. »

« Dans son récit, l'histoire et la fiction sont étroitement liées. L'épisode historique, pris dans Polybe (*Histoire, I*) c'est la lutte des Carthaginois contre les mercenaires qu'ils avaient eux-mêmes recrutés, lors de la première guerre punique (241 avant J.-C.). L'épisode romanesque, c'est la fille d'Hamilcar, — « *fille inventée par votre serviteur* », reconnaît fièrement Flaubert, — c'est l'imaginaire Salammbô qui l'apporte, par son aventure avec Mâtho, le chef mercenaire. A cela s'ajoute un élément d'extrême importance qui, de chapitre en chapitre, accroît l'intensité tragique du tableau : la cruauté des mœurs de Carthage, la férocité de ses dieux sanguinaires qu'apaisent les immolations d'enfants offerts en holocauste, pratiques terribles, attestées par de nombreux témoignages et notamment par un texte décisif de Diodore de Sicile. C'est Moloch dans toute son horreur qui probablement tenta le bon Flaubert. On sait qu'il faisait profession, par haine des « bourgeois stupides », d'admirer Néron et Héliogabale au point de vue de l'art. « *Soyons féroces*, proclame-t-il. *Versons de l'eau de vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur !* »

« Tout d'abord, il fit des lectures, s'infligea « une indigestion de bouquins » et prit des notes durant plusieurs mois ; puis, « bourré de son sujet », il se mit à l'œuvre. »

« […]

« Les historiens Polybe et Appien lui fournissaient la base de son exposé ; les traits de mœurs, les détails multiples, il les puisait un peu partout,

utilisant Pline, Xénophon, Plutarque, Hippocrate, Athénée, en même temps que des travaux récents, comme *l'Hygiène des Arabes*, du docteur Bertherand. Une de ses grandes sources fut la *Bible*, qu'il lisait dans la traduction de Cahen. Tel passage de Salluste (*Jugurtha, XVIII-XIX*) lui servit pour marquer l'influence assyrienne ; et lorsqu'il voulut montrer l'horrible condition des esclaves enchaînés au moulin, c'est un texte d'Apulée (*Métamorphoses, IX*) qui lui donna la note juste. « *Quand je n'ai pas eu de textes, j'ai eu recours aux voyageurs modernes et à mes souvenirs personnels*. » Ainsi pour décrire les tortures de la soif, il évoqua les heures qu'il avait passées avec Maxime Du Camp, dans le désert du Kosseir, en 1850, et compléta ses propres impressions par le récit du docteur Savigny, médecin du radeau de la Méduse.

« Le climat, l'atmosphère, les couleurs de la terre et du ciel, le romancier croyait les connaître, ayant vécu plus d'un an au moyen Orient. Toutefois, il n'avait pas été en Tunisie : un scrupule le saisit et, en 1858, il alla visiter les ruines de Carthage et la région avoisinante.

« Après ce voyage fructueux, qui se prolongea près de deux mois, il dit à Feydeau : « *Je t'apprendrai que Carthage est complètement à refaire ou plutôt à faire. Je démolis tout. C'était absurde ! impossible ! faux ! Je commence à comprendre mes personnages et à m'y intéresser. C'est déjà beaucoup*. »

« Et dès lors, le travail de l'artiste se poursuivit sans relâche, durant quatre années. Travail colossal qu'attestent les manuscrits : on peut voir à la Bibliothèque nationale les cinq forts volumes réunissant les ébauches et les brouillons de *Salammbô*, au total près de deux mille feuillets in-folio écrits recto et verso. Le manuscrit définitif, qui compte seulement 340 pages, porte en exergue deux dates de la main de Flaubert : Septembre 1857-avril 1862.

« C'est vers la fin de 1860 que le romancier atteignit son dixième chapitre, où la fille d'Hamilcar apparaît au premier plan. Salammbô (elle s'appela primitivement Pyra ou Pyrha), cette princesse qui s'ennuie, comme toutes les héroïnes et tous les héros chers au cœur de Flaubert, semble agir parfois comme une somnambule ; elle va, sur l'injonction du grand-prêtre Schahabarim, rechercher au camp des mercenaires le voile sacré de Tanit, dérobé par Mâtho. Elle pénètre sous la tente du guerrier (chapitre XI), s'abandonne, puis retourne vers Carthage avec son butin, après avoir esquissé le geste de Judith. Elle parle peu, reste pudique et secrète, même à l'instant suprême : « Moloch, tu me brûles… » Certains traits de son fin visage furent vraisemblablement empruntés par l'écrivain à la figure de belles mortelles qu'il admirait, et l'on cite à ce sujet le nom de Jeanne de Tourbey.

« Au centre du prodigieux décor de Carthage, Salammbô paraît menue, malgré sa mort dramatique, qui l'humanise et la grandit. Mais il est évident que le roman de Flaubert n'est qu'en partie une histoire d'amour. C'est surtout un récit sanguinaire : « *J'éventre des hommes avec prodigalité*, disait l'auteur. *Je verse du sang. Je fais du style cannibale*. » Les derniers chapitres, « *la grillade des moutards* », l'agonie des barbares dans le défilé de la Hache (Polybe avait été mal traduit, il eût fallu lire : passage de la Scie), le supplice de Mâtho enfin, atteignent le paroxysme de l'atrocité.

« — « Vous inventez des horreurs !… » s'exclama Sainte-Beuve.

« Et Flaubert avouait : « On marche dans les tripes. »

« Son goût pour les couleurs éclatantes s'unissait ici à sa misanthropie : après avoir montré, dans Madame Bovary, la sottise et la platitude de ses semblables, il se complaisait à étaler leur méchanceté, leur monstrueuse cruauté, leur avidité, qu'il compare à celle des requins, leur orgueil, leur lâcheté.

« […]

« […], *Salammbô* fit grand bruit et connut un succès immédiat ; mais les critiques se montrèrent souvent réticents, voire dénigrants. Ce fut le cas de Sainte-Beuve, qui considérait qu'on ne peut pas « recomposer la civilisation antique » : dans trois articles du *Moniteur*, il multiplia les réserves. Flaubert, piqué au vif, répliqua par une longue lettre, se défendant pied à pied. Il répondit aussi, très vertement, à Guillaume Frœhner, jeune archéologue allemand qui, gonflé de sa science et de sa cuistrerie, avait cru bon de discuter les *sources*. »

« […]

« Dans son décor superbe et sanglant, *Salammbô* n'a rien perdu de son éclat. On a continué, certes, à chercher ses défauts. Paul Valéry blâmait le détail archéologique, qui pèse quelquefois, pensait-il, sur sa robe étincelante. Cependant la jeune Parque, nourrie « du lait des rêveries », enlacée au serpent, « ce bras de pierreries », s'apparente visiblement à la fille d'Hamilcar.

« […]

« Observant que Flaubert, dans les textes sur lesquels il s'appuie, « n'a jamais tant cherché une documentation qu'une autorisation », André Gide a dit très justement : « *Par horreur de la réalité quotidienne, il s'est épris surtout ici de ce qui en différait. Croit-il vraiment avec Théophraste que les escarboucles soient formées de l'urine des lynx ? Certes non ! mais il se réjouit de ce qu'un texte de Théophraste l'autorise à feindre d'y croire ; et ainsi du reste*. »

« […]

« […] nombreux sont ceux qui ont essayé d'évoquer le monde antique ; mais on ne signale pas beaucoup de réussites. En ce genre difficile, le toc est fréquent et se délabre vite.

« *Salammbô* seule conserve son charme mystérieux de figure chryséléphantine, l'or et les diamants qui la parent défient le temps, ses parfums ne sont pas éventés, ses flammes brûlent toujours. Poème unique dans la littérature française, il réalise le rêve de Flaubert, qui s'écriait, à son retour de Carthage : « *Que toutes les énergies de la nature, que j'ai aspirées, me pénètrent et qu'elles s'exhalent dans mon livre. À moi puissance de l'émotion plastique ! Résurrection du passé à moi ! à moi ! Il faut faire, à travers le beau, vivant et vrai quand même*. » »

« Jacques Suffel. »

(***In* :** FLAUBERT, Gustave. ***Salammbô***. Chronologie et préface par Jacques Suffel. Paris : Garnier-Flammarion, 1964. 311 p. **P. 17-23**.)

Voici, extrait de la rubrique « *Salammbô* et les auteurs contemporains » (p. 503, 504 de l'édition Conard, 1921), un courrier envoyé à Flaubert par Auguste Vacquerie (écrivain et journaliste ; 1819-1895) :

« Mon cher Ami,

« Merci de votre envoi. J'avais lu votre livre, je l'ai relu, je suis encore plus ravi que la première fois. Ce qui m'a touché particulièrement, c'est la grandeur. Faire grand, cela est donné à bien peu, surtout dans ce temps où tous ont le dos courbé sous le poids de l'aimable régime que nous portons.

« […]

« *Salammbô* est presque une insulte pour le public actuel. Elle lui est une mesure de son amoindrissement ; elle lui rappelle qu'il y a autre chose que les cancans de coulisses ; elle l'offense dans son esprit et dans ses calembours. N'importe, vous avez porté un grand coup, et qui aura un long retentissement. Ceux que vous n'avez pas convaincus, vous les avez avertis, si malgré eux ils avaient désormais votre voix dans les oreilles. Et dès à présent vous êtes compris de tous ceux qui ne consentent pas à l'abaissement intellectuel que nous a fait l'abaissement politique ; je suis de ceux-ci et je vous félicite de Salammbô, et je vous en remercie. Après tous ces succès misérables et tous ces chefs-d'œuvre saugrenus qu'on admire à quatre pattes et en prenant bien garde de les écraser, c'est si bon et si sain d'admirer debout, la poitrine ouverte aux grands souffles et les yeux dans les étoiles !

« À vous de plus en plus.

« Auguste Vacquerie.

« 6 janvier 1863. »

(***In* :** Flaubert, Gustave. ***Salammbô***. Paris : Louis Conard, libraire-éditeur, MCMXXI [1921]. 506 p. [Coll. : Œuvres complètes de Gustave Flaubert]. **P. 503-504** — extrait de la rubrique intitulée : « *Salammbô* et les auteurs contemporains »).

Voici un autre courrier, rédigé celui-ci par Flaubert alors qu'il a entamé la rédaction de *Salammbô* (tandis que le roman est encore intitulé *Carthage*) adressé par Flaubert à l'une de ses connaissances, l'homme de lettres Ernest Feydeau (1821-1873) :

« À Ernest Feydeau.

[Croisset, janvier 1861].

« Si je ne t'écris pas, mon bon, c'est que je n'ai absolument rien à te dire. Je m'*oursifie* et m'assombris de plus en plus — et ce qui se passe dans la capitale n'est pas fait pour m'égayer. J'ai un tel dégoût de ce qu'on y applaudit et de toutes les turpitudes qu'on y imprime, que le cœur m'en soulève rien que d'y songer. (Est-ce beau le tapage que l'on fait autour des deux ineptes vomissages des sieurs Lacordaire et Guizot ! ah ! ah !) — J'avance tout doucement dans Carthage avec de bons et de mauvais jours (ceux-là plus fréquents, bien entendu).

« J'ai écrit un chapitre depuis six semaines, ce qui n'est pas mal pour un bradype de mon espèce. J'espère, avant le milieu de mars, en avoir fort avancé un autre, le XI^{e} ; après quoi il m'en restera quatre, c'est long ! Tous les après-midi je lis du Virgile, et je me pâme devant le style et la précision des mots. Telle est mon existence, — mais parlons de la tienne, qui va changer. Bénie soit-elle, cher ami ; accepte tous mes souhaits, tu dois savoir s'ils sont sincères et profonds.

« Nous ne suivons guère les mêmes sentiers. As-tu fait cette remarque ? Tu crois à la vie et tu l'aimes, moi je m'en méfie. J'en ai plein le dos et en prends le moins possible. C'est plus lâche, mais plus prudent — ou plutôt il n'y a dans tout cela aucun système : chacun suit sa voie et roule sur la petite pente, comme le *Maktoûb* l'a résolu. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

« Mille bonheurs — et longs surtout.

« Je t'embrasse.

« Je suis ce soir éreinté à ne pouvoir tenir ma plume, c'est le résultat de l'ennui que m'a causé la vue d'un bourgeois. Le bourgeois me devient physiquement intolérable. J'en pousserais des cris. »

(***In*** **:** FLAUBERT, Gustave. ***Correspondance*** *— Troisième série (1854-1869)*. Paris : Bibliothèque-Charpentier. 1892. 408 p. **P. 207**).

Gustave Flaubert travaillera plus de quatre ans donc, à la rédaction de ***Salammbô***, jusqu'au début de 1862. Le roman sera publié par l'éditeur Michel Lévy à la fin du mois de novembre de cette même année. Le roman remportera un succès considérable.

Nous-même, qui voilà près d'un demi-siècle avons lu cet ouvrage, pouvons en témoigner, il est extrêmement rare de se livrer à une lecture si prenante, provoquant de si intenses émotions…

Et depuis lors, plusieurs dizaines d'années durant, avons-nous éprouvé le besoin de relire de temps à autre certains passages de ce texte remarquable, vénérable.

Et maintes fois, en notre for intérieur, avons-nous exprimé l'avis que l'auteur d'un tel texte, n'eût-il écrit que ce seul roman, aurait par cela-même bien rempli sa vie, n'aurait pas vécu vainement !

Récemment, après avoir procédé à un nouveau classement des ouvrages sur quelques rayons de notre bibliothèque, nous avons eu à déplacer le seul exemplaire de ***Salammbô*** que nous possédons (éditions Garnier-Flammarion, 4e trimestre 1964), et qui se trouvait en deuxième ligne, masqué par d'autres livres.

Alors nous le compulsâmes, et « perdîmes » quelques longs moments à en relire les **chapitres VII** et **VIII**, puis le **chapitre X**, et enfin les dernières pages du **chapitre XV**, dernières pages de l'ouvrage.

Alors nous étonnâmes-nous de ne point encore avoir ajouté ce roman au catalogue de notre site internet ; aussi entreprîmes-nous aussitôt (ou presque) de porter remède à cette grave négligence…

Voici l'incipit, justement, le plus fameux, sûrement, de toute la littérature française **:**

« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. »

C'est par cette phrase donc, par ce paragraphe, que s'ouvre ***Salammbô***, le roman de Flaubert**…**

TABLE DES MATIÈRES de l'édition de ***Salammbô*** par Louis Conard de 1921 [FLAUBERT, Gustave. ***Salammbô***. Paris : Louis Conard, MCMXXI (1921). (Coll. *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*). 506 p.] — les chiffres romains correspondent aux numéros des chapitres ; les chiffres *arabes*, à la foliotation **:**

I. Le Festin… p. 1
II. À Sicca… p. 26
III. Salammbô… p. 55
IV. Sous les murs de Carthage… p. 66
V. Tanit… p. 90
VI. Hannon… p. 111
VII. Hamilcar Barca… p. 138
VIII. La Bataille du Macar… p. 188
IX. En Campagne… p. 213
X. Le Serpent… p. 233
XI. Sous la Tente… p. 251
XII. L'Aqueduc… p. 277
XIII. Moloch… p. 304
XIV. Le Défilé de la Hache… p. 352
XV. Mâtho… p. 402.

NOTICE… p. 415 :
Sources et méthode :
I. Source principale… p. 418
II. Sources accessoires… p. 445.
INDEX (sources diverses)… p. 450.

NOTES :
I. L'écriture de *Salammbô*… p. 465
II. Les ébauches et le manuscrit… p. 475 .

VARIANTES… p. 483.
SALAMMBÔ ET LES AUTEURS CONTEMPORAINS… p. 501.

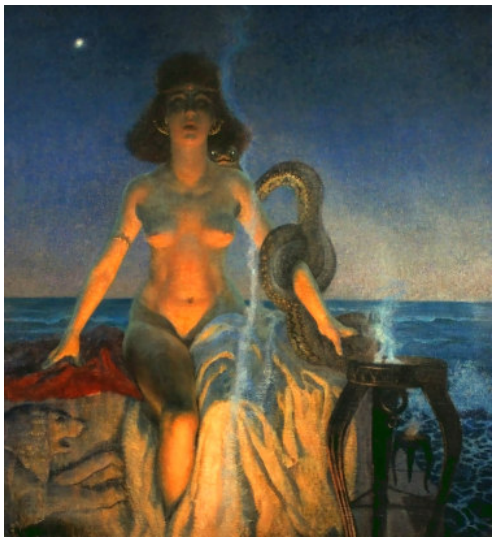
À propos de l'épisode du Python au chapitre X de *Salammbô*,
du Python, imposant serpent, reptile à la fois symbole,
ou manifestation ou, voire, incarnation ophidienne

de puissances chtoniennes ou séléniennes…
Voir : *Les Amis de Flaubert* — 1ère Année - 1951 — Bulletin n° 1 — Page 3.

— Vers une copie de l'article en question dans une page annexe… —

Si vous ne disposez *absolument* pas du temps nécessaire à la lecture de ***Salammbô***,
nous vous proposons dans une page annexe quelques extraits,
choisis parmi certaines des pages de l'ouvrage
que nous avons le plus souvent relues…

— Vers la page des extraits de *Salammbô*… —



L'illustration de ce paragraphe
n'est pas constituée d'une gravure tirée d'une édition du roman,
mais consiste en une reproduction d'un tableau de 1906
(**inspiré par le chapitre X du roman**)
du peintre italien Glauco Combo (1875-1930).
L'illustration provient de *commons.wikimedia.org*.

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Socrate le Scolastique (Socrates Scholasticus – Sokrates Scholasticus).**

▪ SOCRATE [LE SCOLASTIQUE]. ***HISTOIRE DE L'EGLISE, ECRITE PAR SOCRATE.*** Traduite par Monsieur Cousin, President en la Cour des Monnoyes. DEDIÉE À MONSEIGNEUR LE DAUPHIN. **TOME II**. Paris : chez Damien Foucault, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi, 1675 (MDCLXXV). 445 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; livre issu des collections de : National Library of Naples ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***HISTOIRE - RELIGION CHRÉTIENNE*** — (+++) —

Afin de lire deux extraits de l'ouvrage, voyez la rubrique…
« — 2.4• » de cette autre page de notre site :
« **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS — 1•** Relativement au projet de *Paulus Orosius* de dépeindre les calamités accablant le monde, « de prouver que le monde a toujours été accablé des plus grandes calamités, et que l'on ne peut par conséquent rendre le christianisme responsable des maux qui ont accompagné son triomphe ». **— 2•** Relativement au fait que « Dans ces temps malheureux et troublés, c'est dans l'Église que se réfugie ce qui reste encore de goût pour l'étude et pour les travaux de l'esprit. La littérature devient tout entière non-seulement chrétienne, mais ecclésiastique ». (Collection *Lilium Galliae*).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Pierre-Joseph Proudhon.**

▪ PROUDHON, Pierre-Joseph. ***Œuvres complètes de P. J. Prouhon. Essais d'une philosophie populaire – De la Justice dans la Révolution et dans l'Église.*** Nouvelle édition. **TOME QUATRIÈME**. Bruxelles : A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, éditeurs — même maison à Paris, à Livourne et à Leipzig —, 1869. 357 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; livre issu des collections de : Oxford University ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***HISTOIRE - RELIGION - POLITIQUE*** — (++++) —

Afin de lire deux extraits de l'ouvrage, voyez la rubrique…
« — 2.5• » de cette autre page de notre site :
« **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS — 1•** Relativement au projet de *Paulus Orosius* de dépeindre les calamités accablant le monde, « de prouver que le monde a toujours été accablé des plus grandes calamités, et que l'on ne peut par conséquent rendre le christianisme responsable des maux qui ont accompagné son triomphe ». **— 2•** Relativement au fait que « Dans ces temps malheureux et troublés, c'est dans l'Église que se réfugie

ce qui reste encore de goût pour l'étude et pour les travaux de l'esprit. La littérature devient tout entière non-seulement chrétienne, mais ecclésiastique ». (Collection *Lilium Galliae*).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Antoine Touron (*Père*).**

▪ TOURON, P. A. ***La Vie de S. Thomas d'Aquin, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Docteur de l'Église. Avec un Exposé de sa doctrine et de ses ouvrages***. Paris : Gissez - Bordelet - Savoye – Henry, 1737. XXIV p., 784 p. et 13 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; livre issu des collections de : Bibliothèque publique de Lyon ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***HISTOIRE - RELIGION CHRÉTIENNE (CATHOLIQUE)*** — (++) —

Afin de lire deux extraits de l'ouvrage, voyez la rubrique…
« — 2.6• » de cette autre page de notre site :
« **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS — 1•** Relativement au projet de *Paulus Orosius* de dépeindre les calamités accablant le monde, « de prouver que le monde a toujours été accablé des plus grandes calamités, et que l'on ne peut par conséquent rendre le christianisme responsable des maux qui ont accompagné son triomphe ». **— 2•** Relativement au fait que « Dans ces temps malheureux et troublés, c'est dans l'Église que se réfugie ce qui reste encore de goût pour l'étude et pour les travaux de l'esprit. La littérature devient tout entière non-seulement chrétienne, mais ecclésiastique ». (Collection *Lilium Galliae*).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteurs : **Henricus Institoris, Jacobus Sprenger.**

▪ INSTITORIS, Henricus. SPRENGER, Jacobus. ***Mallevs Maleficarvm, maleficas, & earum hæreſim, vt phramea potentiſsima conteres***. Coloniae (*Cologne*) : 1520. — [PDF ; 541 p.] — N. B. : texte en latin.

N. B. : numérisation : MDZ – Münchener DigitalisierungsZentrum - Digitale Bibliothek ; livre issu des collections de : Bayerische StaatsBibliothek ; téléchargé depuis : digitale-sammlungen.de (MDZ).

— ***RELIGION CHRÉTIENNE - SORCELLERIE - INQUISITION*** — (++++) —

Afin de lire une présentation de l'ouvrage, voyez la rubrique…
« — 2.7• » de cette autre page de notre site :
« **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS — 1•** Relativement au projet de *Paulus Orosius* de dépeindre les calamités accablant le monde, « de prouver que le monde a toujours été accablé des plus grandes calamités, et que l'on ne peut par conséquent rendre le christianisme responsable des maux qui ont accompagné son triomphe ». **— 2•** Relativement au fait que « Dans ces temps malheureux et troublés, c'est dans l'Église que se réfugie ce qui reste encore de goût pour l'étude et pour les travaux de l'esprit. La littérature devient tout entière non-seulement chrétienne, mais ecclésiastique ». (Collection *Lilium Galliae*).

• Auteurs : **Henricus Institoris, Jacobus Sprenger.**
• Traducteur : **Montague Summers.**

▪ INSTITORIS, Henricus. SPRENGER, Jacobus. ***Malleus Maleficarum***. Translated with an Introduction, Bibliography and Notes by the Rev. Montague Summers. John Rodker - Publisher, 1928. 277 p. — [PDF] — N. B. : texte en anglais.

N. B. : numérisation : Internet Archive ; livre issu des collections de : Wellcome - Historical Medical Library ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***RELIGION CHRÉTIENNE - SORCELLERIE - INQUISITION*** — (++++) —

Afin de lire une présentation de l'ouvrage, voyez la rubrique…
« — 2.7• » de cette autre page de notre site :
« **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS — 1•** Relativement au projet de *Paulus Orosius* de dépeindre les calamités accablant le monde, « de prouver que le monde a toujours été accablé des plus grandes calamités, et que l'on ne peut par conséquent rendre le christianisme responsable des maux qui ont accompagné son triomphe ». **— 2•** Relativement au fait que « Dans ces temps malheureux et troublés, c'est dans l'Église que se réfugie ce qui reste encore de goût pour l'étude et pour les travaux de l'esprit. La littérature devient tout entière non-seulement chrétienne, mais ecclésiastique ». (Collection *Lilium Galliae*).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Baruch [de] Spinoza (*ou* Benedictus [de] Spinoza).**

▪ [SPINOZA, Benedictus (de)]. ***Tractatus Theologico-Politicus***. Hamburgi. Apud Henricum Künrath. MDCLXX. 10 p., et 233 p. — [PDF] — N. B. : texte en langue latine, principalement…

N. B. : numérisation : e.rara.ch ; livre issu des collections de : Universitätsbibliothek Bern ; téléchargé depuis : e.rara.ch.

— ***PHILOSOPHIE - RELIGION - THÉOLOGIE - POLITIQUE*** — (++++) —

Voici, tirée d'un « *Dictionnaire encyclopédique* » une courte biographie de Spinoza, une évocation de la substance de ses ouvrages, de sa philsophie…

« **Spinoza** (Baruch **de**), philosophe, né à Amsterdam, 1632-1677, appartenait à une famille de juifs espagnols. Il s'affranchit bientôt de l'orthodoxie rabbinique, et fut le disciple de van Ende, qui, suspect d'athéisme, fut forcé de se réfugier en France, où il fut impliqué dans la conspiration de Rohan et pendu. Spinoza lut, avec une avide curiosité, les œuvres de Descartes, et s'attacha surtout à ce précepte, qu'il ne faut recevoir pour vrai que ce qui a été prouvé par de bonnes et solides raisons. Persécuté par les juifs, qui tentèrent même de l'assassiner, il quitta Amsterdam en 1656, et finit par s'établir à La Haye ; taillant le verre et le polissant pour les lunettes d'approche, gagnant ainsi sa vie, d'une extrême sobriété, déjà malade de la phthisie, qui le fit mourir jeune, d'un parfait désintéressement, qui lui fit refuser tous les secours qu'on lui offrit

généreusement. Uniquement voué à l'étude, il mourut dans la plus grande pauvreté ; son hôte fut obligé de faire vendre ses meubles pour subvenir aux frais de son enterrement. Il a publié de son vivant : *Renati Descartes Principiorum philosophiæ pars I et II, more geometrico demonstratæ*, 1663, in-8°, résumé très-bien fait de la philosophie de Descartes ; *Tractatus theologico-politicus*, 1670, in-4°, ouvrage qui fut proscrit dès son apparition, et qui ne put circuler que sous de faux titres. Ses écrits posthumes, publiés, dès 1677, par ses amis, L. Meyer et J. Jellis, sont : *Ethica more geometrico demonstrata*, son plus important ouvrage ; *Tractatus politicus*, où il expose de nouveau les idées du *Theologico-politicus* ; *Tractatus de emendatione intellectus*, qui n'est pas achevé ; 74 *Lettres et Compendium grammatices linguæ hebreæ*. Les éditions complètes des Œuvres de Spinoza sont : celles de Paulus, Iéna, 1893, 2 vol. in-8° ; de Gfrærer, Stuttgart, 1839, in-8° ; de Bruder, Leipzig, 1843-46, 3vol. in-16. Il a été traduit en français par Saisset, 1842, 2 vol. in-18, et 1861, 3 vol. in-8°. – La mémoire de Spinoza, trés-maltraitée au XVIIe siècle et au XVIIIe, a été réhabilitée surtout en Allemagne. Toute sa philosophie n'est que le développement d'une seule idée, celle de la substance ; il affirme qu'il n'y a qu'une substance, qu'un être, c'est Dieu ; du sein de la substance s'écoulent une infinité d'attributs, et ces attributs ont une infinité de modes. Dieu est tout, tout est lui ; c'est la doctrine appelée le panthéisme. Dieu n'existe pas plus sans la nature, que la nature sans Dieu, ou, pour parler le langage de Spinoza, il n'y a qu'une nature, cause et effet, substance et mode, *naturante* et *naturée*. La substance et ses attributs, dans l'abstraction de leur existence solitaire, c'est la *nature naturante* ; l'univers, matériel et spirituel, abstractivement séparé de sa cause immanente, c'est la *nature naturée*, et tout cela, c'est Dieu. L'âme n'est que le corps se pensant, et le corps n'est que l'âme s'étendant. Spinoza nie le libre arbitre et l'ordre moral, et cependant il dit que la plus grande félicité de l'âme consiste dans la connaissance vivante de Dieu ; la vie en Dieu est la meilleure vie, la plus raisonnable, la plus parfaite. Il parle de l'immortalité de l'âme, mais c'est une immortalité sans conscience, sans mémoire, sans peine ni rémunération personnelle. En politique, il affirme l'omnipotence de l'État, qui donne à l'individu la sécurité, la justice, la propriété ; l'obéissance des citoyens doit être passive et absolue ; cependant il réclame la liberté de la pensée et le droit illimité de la manifester. Il a donné au panthéisme sa forme la plus rigoureuse et la plus originale ; son influence a été immense sur la philosophie allemande du XIXe siècle. Fichte, Schelling, Hegel relèvent plus ou moins de lui. » ; ***in*** : GRÉGOIRE, Louis. ***Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géogrpaphie***. Paris : Garnier Frères, libraires-éditeurs, 1875. IV et 2074 p. ; et 77 p. (supplément). P. 1821 (col. 2). Ce ***Dictionnaire encyclopédique…*** est disponible au téléchargement sur notre site dans la Collection DE OMNI RE SCIBILI ET QUIBUSDAM ALIIS (N. B. : **dans une édition de 1872**).

Extraits (dans les extraits cités *infra*, les éventuels appels de notes ne sont pas retranscrits ; et nous transcrivons le texte dans le respect de la lettre « **f** », lettre minuscule « **s long latin** ») **:**

Extrait n°1 (*Tractatus Theologico-Politicus*. Hamburgi, apud Henricum Künrath. MDCLXX ; chapitre XIII, p. 157-158 [p. 174-175 du fichier PDF]) :

« […]. Deinde minime etiam mirum, quod sacra volumina ubique adeo improprie de Deo loquantur, eique manus, pedes, oculos, aures, mentem, & motum localem tribuant, & præterea etiam animi commotiones, ut quod sit Zelotypus, miſericors &c. & quod denique ipſum depingant tanquam judicem, & in coelis, tauquam in ſolio regio ſedentem, & Chriſtum ad ipsius dextram. Loquuntur nimirum secundum captum vulgi, quem Scriptura non doctum, sed obedientem reddere ſtudet. […]. »

Extrait n°2 (*Tractatus Theologico-Politicus*. Hamburgi, apud Henricum Künrath. MDCLXX ; chapitre XIV, p. 160 [p. 177 du fichier PDF]) :

« Ut hæc igitur ordine oſtendam, summum totius Scripturæ intentum repetamus, id enim nobis veram normam fidei determinandæ indicabit. Diximus in superiori Capite, intentum Scripturæ eſſe tantum obedientiam docere. Quod quidem nemo inficias ire poteſt. Quis enim non videt, utrumque Teſtamentum nihil eſſe præter obedientiæ disciplinam ? nec aliud utrumque intendere, quam quod homines ex vero animo obtemperent ? »

Extrait n°3 (*Tractatus Theologico-Politicus*. Hamburgi, apud Henricum Künrath. MDCLXX ; chapitre XIV, p. 162 [p. 179 du fichier PDF]) :

« […]. Sequitur denique fidem non tam requirere vera, quam pia dogmata, hoc eſt, talia, quæ animum ad obedientiam movent : Tametſi inter ea plurima ſint, quæ nec umbram veritatis habent, dummodo tamen is, qui eadem amplectitur, eadem falſa eſſe ignoret alias rebellis neceſſario esse ; […] »

- Auteur : **Baruch [de] Spinoza (*ou* Benedictus [de] Spinoza).**
- Traducteur : **Émile Saisset.**

▪ SPINOZA. ***Traité Théologico-Politique***. Traduction : Émile Saisset, 1842. Texte numérisé par Serge Schoeffert et David Bosman - édition H. Diaz (s. d.). http://www.spinozaetnous.org ; fichier PDF ; 191 p.

N. B. : numérisation : Serge Schoeffert et David Bosman - édition H. Diaz ; livre issu des collections de : … ; téléchargé depuis : spinozaetnous.org.

— ***PHILOSOPHIE - RELIGION - THÉOLOGIE - POLITIQUE*** — (++++) —

Traduction par Émile Saisset (1842 ; p. 125) de l'extrait n°1 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Il n'est pas non plus étrange que les livres sacrés parlent partout si improprement de Dieu, qu'ils lui donnent des mains, des pieds, des yeux, des oreilles, une âme, un mouvement local, et jusqu'aux passions du cœur comme la jalousie, la miséricorde, etc. ; et enfin qu'ils le représentent comme un juge assis dans le ciel sur un trône royal, ayant le Christ à sa droite. Un pareil langage est évidemment approprié à l'intelligence du vulgaire, à qui l'Écriture s'efforce de donner, non la science, mais l'esprit d'obéissance. »

Traduction par Émile Saisset (1842 ; p. 127) de l'extrait n°2 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Pour exposer tous ces points avec méthode, revenons sur le véritable but de toute l'Écriture ; cela nous donnera la vraie règle pour déterminer la foi. Nous avons dit dans le chapitre précédent que le seul but de l'Écriture est d'enseigner l'obéissance ; et c'est une vérité que personne ne peut mettre en doute. Qui ne voit en effet que les deux Testaments ne sont, l'un et l'autre, qu'une doctrine d'obéissance, et qu'ils n'ont pas d'autre but que d'inviter les hommes à une obéissance volontaire ? »

Traduction par Émile Saisset (1842 ; p. 128) de l'extrait n°3 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Il s'ensuit enfin que la foi ne requiert pas tant la vérité dans les doctrines que la piété, c'est-à-dire ce qui porte l'esprit à l'obéissance. Alors même que la plupart de ces doctrines n'auraient pas l'ombre de la vérité, il suffit que celui qui les embrasse en ignore la fausseté ; autrement, il serait nécessairement rebelle : […]. »

- Auteur : **Baruch [de] Spinoza (*ou* Benedictus [de] Spinoza).**
- Traducteur : **J. G. Prat.**

▪ SPINOZA, B. (de). Œuvres complètes de B. de Spinoza. Traduites et annotées par J. G. Prat. Deuxième série. ***Traité Théologico-Politique***. Paris : Librairie Hachette et Cie, MDCCCLXXII (1872). XXIX p. et 432 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; livre issu des collections de : Bibliothèque de la ville de Lyon ; téléchargé depuis : books.google.fr.

— ***PHILOSOPHIE - RELIGION - THÉOLOGIE - POLITIQUE*** — (++++) —

Traduction par J. G. Prat (1872 ; p. 295) de l'extrait n°1 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Il n'est nullement étonnant non plus que les livres sacrés parlent partout si improprement de Dieu, qu'ils lui attribuent des mains, des pieds, des yeux, des oreilles, une âme, le mouvement local, jusqu'aux passions de l'âme ; par exemple qu'il est jaloux, miséricordieux, etc. ; et, enfin, qu'ils le dépeignent comme un juge, assis dans les cieux, sur une manière de trône royal, ayant le Christ à sa droite. Ces livres s'expriment, sans contredit, selon la portée de l'intelligence du vulgaire, que l'Écriture ne vise pas à rendre savant, mais obéissant. »

Traduction par J. G. Prat (1872 ; p. 298-299) de l'extrait n°2 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Mais, pour montrer la chose avec ordre, redisons quel est le but dernier de toute l'Écriture : cela nous indiquera la vraie règle pour déterminer la nature de la foi.

« Au Chapitre précédent, nous avons dit que le but de l'Écriture était seulement d'enseigner l'obéissance. À cet égard, personne ne nous peut contredire. Qui ne voit, en effet, que les deux Testaments ne sont qu'une règle d'obéissance, et n'ont, l'un et l'autre, d'autre fin, que de faire obéir les hommes d'un cœur sincère ? »

Traduction par J. G. Prat (1872 ; p. 302) de l'extrait n°3 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Il suit enfin de là que ce n'est pas tant des dogmes vrais que la foi exige, que des dogmes pieux ; c'est-à-dire des dogmes tels, qu'ils poussent l'esprit à l'obéissance, encore que, parmi ces dogmes, il s'en trouve quelques-uns qui n'aient pas l'ombre de vérité. Il faut, toutefois, que celui qui les embrasse, ignore qu'ils sont erronés ; autrement il serait nécessairement rebelle. »

- Auteur : **Baruch [de] Spinoza (*ou* Benedictus [de] Spinoza).**
- Traducteur : **Jean Paul Guastalla.**

▪ SPINOZA. Œuvres complètes. Traduction : Jean Paul Guastalla. ***Tractatus Theologico-Politicus. Traité Théologico-Politique***. Éditeur : J. P. Guastalla (diffusion : academia.edu), (s. d.). Fichier PDF ; 630 p. (N. B. : retranscription de la version originale ; et traduction du texte latin en français).

N. B. : numérisation : J. P. Guastalla ; livre issu des collections de : … ; téléchargé depuis : academia.edu.

— ***PHILOSOPHIE - RELIGION - THÉOLOGIE - POLITIQUE*** — (++++) —

Traduction par J. P. GUASTALLA (p. 365) de l'extrait n°1 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Ensuite, il ne faut absolument pas s'étonner non plus, que les manuscrits sacrés parlent partout de Dieu à ce point improprement, et lui attribuent des mains, des pieds, des yeux, des oreilles, localement le mouvement et la pensée et en outre aussi des états d'âme, comme être maladivement jaloux, miséricordieux etc. et enfin le dépeignent en réalité comme un juge et assis dans le ciel sur un trône royal le Christ sur son côté droit. Ces manuscrits assurément parlent selon la capacité de la multitude que l'Écriture s'applique à rendre obéissante, mais non savante. »

Traduction par J. P. GUASTALLA (p. 369) de l'extrait n°2 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Pour montrer cela dans l'ordre donc, répétons la suprême intention de l'Écriture tout entière, qui nous indiquera en effet la vraie règle de détermination de la foi. Nous avons dit dans le chapitre précédent que l'intention de l'Écriture est seulement d'enseigner l'obéissance. Ce contre quoi assurément, personne ne peut aller. Qui ne voit en effet que l'un et l'autre Testaments ne sont rien d'autre qu'une discipline d'obéissance, et ne tendent l'un et l'autre à rien d'autre que les hommes obtempèrent d'un cœur sincère ? »

Traduction par Jean Paul Guastalla (p. 373) de l'extrait n°3 du *Tractatus Theologico-Politicus* cité *supra* :

« Il suit enfin que la foi requiert non tant des dogmes vrais, que des dogmes pieux, c'est-à-dire tels qu'ils poussent l'âme à l'obéissance, même si parmi ces dogmes le plus grand nombre n'a pas l'ombre d'une vérité ; à condition toutefois que celui qui les embrasse ignore lui-même qu'ils sont faux, autrement il serait nécessairement insoumis. »

Voici l'**avertissement de Jean Paul Guastalla** à propos de ses traductions des ouvrages de Baruch (de) Spinoza :
« L'œuvre complète bilingue de Spinoza est présentée en fichiers
pdf format A5 librement téléchargeables et éditables.
À gauche les pages latines, à droite la traduction en vis-àvis.
En cas de citation du contenu merci de mentionner le nom du traducteur.
« Ami spinoziste bonne lecture. »

(Voir les traductions de Jean Paul Guastalla sur *academia.edu*>

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Paul-Henri Thiry [*baron* d'] Holbach (*Ou bien* : Paul Heinrich Dietrich von Holbach).**
- Auteur : **Simon Nicolas Henri Linguet (auteur de : *La Cacomonade*).**

Voici, tirée d'un « *Dictionnaire encyclopédique* » une courte biographie de Paul-Henri-Thiry d'Holbach, une très brève et tendancieuse évocation du style de la rédaction, de la substance de ses ouvrages, de sa philsophie…

« **Holbach** (Paul-Henri Thiry, baron d'), philosophe du XVIII[e] s., né à Heildesheim (Bade), 1723 (?)-1789. Naturalisé français, jouissant d'une grande fortune, possédant un savoir étendu et une vaste érudition, il fit de sa maison, à Paris, le rendez-vous des hommes de lettres les plus renommés de son temps, et se plaisait à aider de sa bourse ceux que la fortune avait maltraités. Malheureusement, il eut la manie d'écrire, quoiqu'il écrivît fort, mal, et la prétention d'être un profond philosophe, parce qu'il foulait aux pieds les principes qui forment le fond commun de toutes les croyances religieuses, politiques, morales, des sociétés modernes. Sa philosophie sensualiste allait jusqu'à l'athéisme le plus éhonté et révoltait Frédéric, Voltaire, et la plupart des encyclopédistes. Des nombreux et fastidieux ouvrages qu'il a laissés, et qu'on ne lit plus guère, ceux qui firent le plus de bruit furent : son *Système de la nature, ou des lois du monde physique et moral*, Londres, 1770, et *le Bon sens du curé Meslier, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, Amsterdam, 1772. Ce dernier écrit n'est au fond que la reproduction du *Système de la nature*, sous une forme moins savante. On a de lui, outre ses œuvres philosophiques, un assez grand nombre de traductions d'ouvrages étrangers, ayant trait principalement aux sciences naturelles et à la chimie. » ; ***in*** : GRÉGOIRE, Louis. ***Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géogrpaphie***. Paris : Garnier Frères, libraires-éditeurs, 1875. IV et 2074 p. ; et 77 p. (supplément). P. 988 (col. 1). Ce ***Dictionnaire encyclopédique…*** est disponible au téléchargement sur notre site dans la Collection DE OMNI RE SCIBILI ET QUIBUSDAM ALIIS (N. B. : **dans une édition de 1872**).

Avant que de parcourir une rubrique d'un catalogue (« bulletin 9/2023 ») de la « Librairire Hogier » (« Livres anciens & modernes ») sur le site Internet du SLAM (*Syndicat national de la Librairie Ancienne et Moderne* — URL : https://app.slamlivrerare.org/membres/librairie-hogier/ — consultation le : 15-01-2024), nous pensions ne jamais avoir eu l'occasion de lire le baron d'Holbach. Après exploration des rayons de notre bibliothèque, consultation rapide d'un vieux « Recueil de textes philosophiques » (RABAUDY, Christian de ; ROLLAND, Béatrice. ***Sophia. Recueil***

de textes philosophiques pour les classes terminales C, D et E, avec présentations, notes et questions, préface d'Yvon Belaval, professeur à la Sorbonne. La Connaissance et l'Action. Paris : Hatier, 1971. 543 p.), nous y avons trouvé un marque-page portant une mention « D'HOLBACH » et repérant la page 345, page où se trouve cité un texte du baron relatif à « L'utilitarisme », et extraite de « Système de la nature » ; nous reproduisons la note « (b) » de cette page 345 :

> « L'œuvre de d'Holbach est considérable et concerne de nombreux domaines du savoir. Il a écrit plus de trois cents articles de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, notamment sur des sujets de chimie. Ses principales œuvres sont : *Système de la nature* (1770), *Politique naturelle* (1773), *Système social* (1773), *Ethocratie* (1776), *La morale universelle* (1776), etc. »

Ci-après nous citons l'intégralité de la rubrique considérée du catalogue de la « Librairie Hogier », à laquelle nous faisons référence plus haut (même si son troisième point, relatif à l'ouvrage intitulé *Fragmens d'un poème moral sur Dieu* et inclus dans la même reliure que les précédents, ne se révèle pas strictement utile ici…) :

> « 1/ [ATHÉISME. – HOLBACH, VROESEN, LUCAS, MARÉCHAL.] Recueil de 3 ouvrages en un volume in-8, solidement habillé de grosse toile verdâtre, étiquette manuscrite sur le dos, gardes de papier marbré, tranches rouges. Reliure du XVIII^e^ siècle.
> « 850 €
>
> « [HOLBACH (Paul-Henry Thiry, baron d')]. **Le Bon sens, ou idées naturelles opposées aux idées surnaturelles**. S.n., Londres, 1774. [2] ff., XII-302 pp.
>
> Seconde édition de cet ouvrage paru pour la première fois en 1772, après *Le Système de la Nature* et peu de temps avant *Le Système social*. On recense 2 éditions de 1774, celle-ci est différente de celle conservée à la Bnf.
>
> Grimm dit [de] cet ouvrage dans sa correspondance littéraire en janvier 1773 : « c'est le système de la nature dépouillé de ses idées abstraites et métaphysiques ; c'est l'athéisme mis à la portée des femmes de chambres et des perruquiers ; c'est le catéchisme de cette doctrine écrit sans prétention, sans enthousiasme, d'un style précis et simple, parsemé d'apologues pour l'édification des jeunes apprentis athées. » Cette édition sera condamnée en 1774 par le Parlement à être lacérée et brûlée, en même temps que *De l'homme* d'Helvétius, et sera mise à l'index en 1775. (cf. Jammes, *Bucher*, n°97.)
>
> Vercruysse, *Bibliographie descriptive des écrits du Baron d'Holbach*, 1774/A2.
>
> « Suivi de : **Traité des trois imposteurs**, s.l., s.n., 1775. 152 pp. (Sign. A-I8, K4.)
>
> Seconde édition de cet ouvrage anticlérical de la fin du XVIIe ou début du XVIIIe s. sur l'imposture des fondateurs des trois religions monothéistes. Composé probablement entre 1678 et 1688, il circula d'abord sous forme manuscrite, diffusé en diverses versions et sous des différents titres. Le titre primitif, *L'esprit de Spinoza* (en 8 chapitres), fut remanié en 1721 sous le titre *De tribus impostoribus ou Traité des trois imposteurs* (en six chapitres). Le texte fut fixé dans sa forme définitive en 1768 puis réédité de 1775 à 1796.
>
> Il a été attribué par certain à Jan Vroes, conseiller à la cour de Brabant, par d'autres, dont Barbier, à Jean-Maximilien Lucas, protestant établi en Hollande à partir de 1667. L'auteur y fait l'apologie de la méthode exégétique décrite dans le *Traité théologico-politique* de Spinoza. Le chapitre VI est consacré aux *Esprits qu'on nomme Démon*. La fin est occupée par : *Sentimens sur le Traité des trois imposteurs, extrait d'une lettre ou Dissertation de M. de La Monnoye à ce sujet ; Réponse à la Dissertation de M. de La Monnoye*. – La *Réponse* est signée : J. L. R. L. Elle est attribuée à Pierre-Frédéric Arpe, par une note imprimée, et à Jean Rousset, par Barbier et par Haag.
>
> Bnf : R-52698. Barbier IV, 788-789. Plessis, *Essai d'une bibliographie de la sorcellerie*…, n° 276.
>
> « Suivi de : [MARÉCHAL (Sylvain).] **Fragmens d'un poème moral sur Dieu**. A [A]theopolis, l'An premier du règne de la Raison, 1781. 91 pp.
>
> Édition originale. L'épigraphe du titre donne le ton : « L'Homme a dit : faisons Dieu ; qu'il soit à notre image. Dieu fut ; & l'ouvrier adora son ouvrage ».
>
> Personnage haut en couleurs, surtout le rouge, Sylvain Maréchal (1750-1803) : poète léger, érudit, athée, journaliste et dramaturge révolutionnaire, conspirateur communiste plutôt anarchisant, appartient tout à la fois au mouvement littéraire, au mouvement philosophique et au mouvement social de la fin du 18e.
>
> Cioranescu II, 42499. Maurice Dommanget, « Sylvain Maréchal, L'égalitaire, L'homme sans Dieu (1750-1803). Vie et œuvre de l'auteur du « Manifeste des Égaux », Paris, *Spartacus : Cahiers mensuels*, juill.-déc. 1950, in-8°, 516 p. »

Si la lecture de certains auteurs, tels, par exemples, Salluste (*Περι θεων και κοσμου* [*À propos des dieux et du monde*]), Baruch Spinoza (*Tractatus Theologico-Politicus* [*Traité théologico-politique*]), Voltaire (*Dictionnaire philosophique*), Sigmund Freud (*Der Mann Moses und die monotheistische Religion* [*L'Homme Moïse et la religion monothéiste*]), Alain de Benoist (*Comment peut-on être païen ?*), Éric Stemmelen (*La Religion des seigneurs*)… vous insupporte, vous exaspère voire, alors, ménagez-vous !, épargnez-vous la lecture des ouvrages de l'athée baron d'Holbach.

Quant à l'avocat et auteur plein de verve Simon Nicolas Henri LINGUET (auteur de : *La Cacomonade* ; un *essai*, un *recueil*, traitant de médecine, de théories médicales…), qui naquit à Reims en 1736 et décéda à Paris en 1794, il se montra un adversaire de la mouvance philosophique par la rédaction de quelques ouvrages (entre 1767 et 1792).

En ce qui concerne Jean-Baptiste de Mirabaud (naissance à Paris 1675, décès à Paris en 1760 ; il fut membre de l'Académie française) : le baron d'Holbach fit publier l'un de ses propres ouvrages, celui intitulé ***Système de la nature*** *ou* ***Des Lois du monde physique & du monde moral*** sous le nom de cet aimable académicien…
Dans son ***Dictionnaire philosophique*** (ouvrage disponible au téléchargement dans notre collection « DE OMNI RE SCIBILI ET QUIBUSDAM ALIIS »), Voltaire, en son article ***Causes finales***, évoque longuement la supercherie (en mentionnant un long extrait du ***Systême de la nature***, extrait que nous ne reproduisons pas ci-après) :

> « […]
> « Il vient en 1770 un homme trés-supérieur à Spinosa à quelques égards, aussi éloquent que le juif hollandais est sec ; moins méthodique, mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géomètre sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique et moral : c'est l'auteur du Système de la nature : il a pris le nom de Mirabaud, secrétaire de l'académie française. Hélas ! notre bon Mirabaud n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous qui voulez vous servir de votre raison et vous instruire, lisez cet éloquent et dangereux passage du Système de la nature, deuxième part. chapitre V, pages 153 et suivantes.
> « […] »

- [HOLBACH, Paul-Henri Thiry (d')]. ***Le Bon-Sens*** **ou** ***Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles***. Londres, M.DCC.LXXII (1772). XII p. et 315 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; livre issu des collections de : Library of the University of Toronto ; téléchargé depuis : archive.org.

— PHILOSOPHIE - RELIGION - ATHÉISME —

- [HOLBACH, Paul-Henri Thiry (d')]. ***Système de la nature*** **ou** ***Des Lois du monde physique & du monde moral – Par M. Mirabaud, Secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie Française. – Nouvelle édition à laquelle on a joint plusieurs pièces des meilleurs auteurs relatives aux mêmes objets.*** PREMIÈRE PARTIE. Londres, M.DCC.LXXIV (1774). 397 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; livre issu des collections de : Smithsonian Libraries ; téléchargé depuis : archive.org.

▪ [HOLBACH, Paul-Henri Thiry (d')]. ***Système de la nature* ou *Des Lois du monde physique & du monde moral – Par M. Mirabaud, Secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie Française.*** SECONDE PARTIE. Londres, M.DCC.LXX (1770). 408 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; livre issu des collections de : Wellcome Libraries… ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***PHILOSOPHIE - RELIGION - ATHÉISME*** —

▪ [HOLBACH, Paul-Henri Thiry (d')]. ***Le Traité des trois imposteurs (De tribus Impostoribus ; M.D.IIC.) — Traduit pour la première fois en français ; texte latin en regard, collationné sur l'exemplaire du duc de La Vallière, aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris, augmenté de variantes de plusieurs manuscrits, etc., précédé d'une notice philologique et bibliographique) par Philomneste Junior***. Paris : à la Librairie de l'Académie des bibliophiles ; Bruxelles : chez A. Bluff, libraire ; 1867. LVI p. et 101 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : BNF-Gallica ; livre issu des collections de : BNF ou Bibliothèque municipale d'Alençon (?) ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

▪ [HOLBACH, Paul-Henri Thiry (d')]. ***Traité des trois imposteurs***. Yverdon : de l'imprimerie du Professeur de Felice, M.DCC.LXVIII (1768). 143 p. **SUIVI DE :** [LINGUET, Simon Nicolas Henri : *PANGLOSS (Docteur)*]. ***La Cacomonade, histoire politique et morale, traduite de l'allemand du Docteur Pangloss, par le Docteur lui-même, depuis son retour de Constantinople***. Cologne : M.DCC.LXVIII (1768). 120 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : BNF-Gallica ; livre issu des collections de : BNF ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***PHILOSOPHIE - RELIGION - ATHÉISME*** —

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Sigmund Freud.**

▪ FREUD, Sigmund. ***Der Mann Moses und die monotheistische Religion — Drei Abhandlungen***. Amsterdam : Verlag Allert de Lange, 1939. 241 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : International Psychoanalytic University Berlin ; conservation : International Psychoanalytic University Berlin ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI*** — (***HISTOIRE***) — (***RELIGION***) — (…) —

▪ FREUD, Sigmund. ***Moses and Monotheism***.Translated from the german by Katherine Jones. Second Edition. [London] : The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, 1940. 223 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; conservation : Welcome Library Institute ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI*** — (***HISTOIRE***) — (***RELIGION***) — (…) —

Table des matières de l'ouvrage de Sigmund Freud (Amsterdam : Verlag Allert de Lange, 1939) **:**

INHALT [Contenu ; *ou* : Table des matières]

I. MOSES EIN ÄGYPTER [Moïse un Égyptien]…7
II. WENN MOSES EIN ÄGYPTER WAR [Si Moïse était un Égyptien]… 27
III. MOSES, SEIN VOLK, UND DIE MONOTHEISTISCHE RELIGION [Moïse, son peuple et la religion monothéiste]…95
Erster Teil [Première partie]
Vorbemerkung I [Note préliminaire I]…97
Vorbemerkung II [Note préliminaire II]…101
A. Die historische Voraussetzung [Prémisse historique]…105
B. Latenzzeit und Tradition [Temps de latence et Tradition]…119
C. Die Analogie [Analogie]…130
D. Anwendung [Exploitation]…144
E. Schwierigkeiten [Difficultés]…165
Zweiter Teil [Seconde partie]
Zusammenfassung und Wiederholung [Résumé et récapitulation]…183
a. Das Volk Israel [Le Peuple D'Israël]…186
b. Der grosse Mann [Le grand Homme]…189
c. Der Fortschritt in der Geistigkeit [Le Progrès dans la spiritualité]…197
d. Der Triebverzicht [Le Renoncement aux pulsions]…204
e. Der Wahrheitsgehalt der Religion [Véracité de la religion]…216
f. Die Wiederkehr des Verdrängten [Le Retour du refoulé]…220
g. Die historische Wahrheit [La Vérité historique]…225
h. Die geschichtliche Entwicklung [Le Développement historique]…232

Le mythe mosaïque, il convient de le noter, **relève d'un type légendaire dont il se démarque peu…**

Voici donc un extrait de l'ouvrage présenté dans cette rubrique (de l'édition en langue allemande) : Sigmund Freud. ***Der Mann Moses und die monotheistische Religion – Drei Abhandlungen***. Amsterdam : Verlag Allert de Lange, 1939. S. 14-17 (*I. Moses ein Ägypter*) **:**

« Im Jahre 1909 hat *0. Rank*, damals noch unter meinem Einfluss, auf meine Anregung eine Schrift veröffentlicht, die betitelt ist „Der Mythus von der Geburt des Helden".1) Sie behandelt die Tatsache, dass „fast alle bedeutenden Kulturvölker… frühzeitig ihre Helden, sagenhaften Könige und Fürsten, Religionsstifter, Dynastie-, Reichs-, und Städtegründer, kurz ihre Nationalheroen in Dichtungen und Sagen verherrlicht" haben. „ Besonders haben sie die Geburts – und Jugendgeschichte dieser Personen mit phantastischen Zügen ausgestattet, deren verblüffende Ähnlichkeit, ja teilweise wörtliche Übereinstimmung bei verschiedenen, mitunter weit getrennten und völlig unabhängigen Völkern längst bekannt und vielen Forschern aufgefallen ist. » Konstruiert man nach dem Vorgang von *Rank*, etwa in *Galton*scher Technik, eine „Durchschnittssage", welche die wesentlichen Züge all dieser Geschichten heraushebt, so erhält man folgendes Bild :

« „ Der Held ist das Kind *vornehmster* Eltern, meist ein Königssohn.

« Seiner Entstehung gehen Schwierigkeiten voraus, wie Enthaltsamkeit oder lange Unfruchtbarkeit oder heimlicher Verkehr der Eltern infolge äusserer Verbote oder Hindernisse. Während der Schwangerschaft oder schon früher erfolgt eine vor seiner Geburt warnende Verkündigung (Traum, Orakel), die meist dem Vater Gefahr droht.

« Infolgedessen wird das neugeborene Kind meist auf Veranlassung des *Vaters oder der ihn vertretenden Person* zur Tötung oder *Aussetzung* bestimmt ; in der Regel wird es in einem *Kästchen* dem *Wasser* übergeben.

« Es wird dann von *Tieren* oder *geringen Leuten* (*Hirten*) *gerettet* und von *einem weiblichen Tiere* oder einem *geringen* Weibe gesäugt.

« Herangewachsen, findet es auf einem sehr wechselvollen Wege die vornehmen Eltern wieder, *rächt sich am Vater einerseits*, wird *anerkannt* anderseits und gelangt zu Grösse und Ruhm."

« Die älteste der historischen Personen, an welche dieser Geburtsmythus geknüpft wurde, ist *Sargon von Agade*, der Gründer von *Babylon* (um 2800 v. Chr.). Es ist grade für uns nicht ohne Interesse, den ihm selbst zugeschriebenen Be – richt hier wiederzugeben : » […].

« […].

« Die uns vertrautesten Namen in der mit *Sargon* von *Agade* beginnenden Reihe sind Moses, Kyros und Romulus. Ausserdem aber hat *Rank* eine grosse Anzahl von der Dichtung oder der Sage angehörigen Heldengestalten zusammengestellt, denen dieselbe Jugendgeschichte, entweder in ihrer Gänze oder in gut kenntlichen Teilstücken, nachgesagt wird, als : Odipus, Karna, Paris, Telephos, Perseus, Herakles, Gilgamesch, Amphion und Zethos u. a. »

Note du bas de la page 14 :

« 1) Fünftes Heft der „Schriften zur angewandten Seelenkunde", Fr. Deuticke, Wien. Es liegt mir ferne, den Wert der selbständigen Beiträge *Ranks* zu dieser Arbeit zu verkleinern. »

Voici comme est traduit par Olivier Mannoni cet extrait du texte de S. Freud (N. B. : nous indiquons en complément des appels des notes de bas de pages le n° de la page où il se trouve) **:**

« En 1909, Otto Rank, encore sous mon influence à cette époque, a publié à mon instigation un texte intitulé *Le Mythe de la naissance du héros* [2 p18]. Il traite du fait que « presque tous les peuples civilisés importants […] nous ont transmis, dans de multiples légendes et œuvres littéraires, des traditions dans lesquelles ils ont glorifié, depuis les temps les plus anciens, leurs héros, leurs rois et princes légendaires, leurs fondateurs de religions, de dynasties, d'empires et de villes, bref, leurs héros nationaux. C'est surtout *l'histoire de la naissance et de la jeunesse* de ces surhommes qui paraît dotée de traits fantastiques. La ressemblance de ces traits, voire leur concordance parfois littérale chez des peuples différents, parfois très éloignés les uns des autres et vivant dans une complète indépendance les uns par rapport aux autres, est depuis longtemps connue et n'a pas manqué d'attirer l'attention de nombreux chercheurs [1 p19] ».

Si l'on reconstruit selon le procédé de Rank, par exemple dans la technique de Galton, une « légende type » qui ferait ressortir les traits essentiels de toutes ces histoires, on obtient le tableau suivant :

« Le héros est l'enfant de *parents des plus éminents* ; c'est la plupart du temps un fils de roi.

» Sa naissance est précédée par des difficultés, comme la continence, ou une longue période de stérilité, ou des rapports clandestins entre les parents à la suite d'interdits ou d'obstacles extérieurs. Au cours de la grossesse ou même avant, un *présage* (rêve, oracle) vient mettre en garde contre cette naissance, annonçant le plus souvent un danger pour le père.

» En conséquence, le nouveau-né est destiné à la mort ou à l'exposition, le plus souvent à l'instigation du père ou d'une personne qui en tient lieu ; habituellement, il est confié à l'eau dans un coffret.

» Il est ensuite sauvé par des animaux ou des gens de basse condition (des bergers) et allaité par un animal ou par une humble femme.

» Devenu grand, il retrouve, à travers maintes aventures, ses nobles parents, *se venge de son père* et, d'autre part, *il est reconnu et parvient à la gloire et à la renommée* [1 p20] »

« Le plus ancien des personnages historiques auxquels est associé ce mythe de la naissance est Sargon d'Agadé, le fondateur de Babylone (vers 2800 avant J.-C.). […] »

« […]

« Dans la série qui débute avec Sargon d'Agadé, les noms qui nous sont le plus familiers sont ceux de Moïse, de Cyrus et de Romulus. Par ailleurs, Rank a rassemblé un grand nombre de figures héroïques issues des textes poétiques ou de la saga, auxquels on prête la même histoire de jeunesse, ou bien totalement, ou bien sous forme de fragments très reconnaissables, qu'à Œdipe, Karna, Pâris, Télèphe, Persée, Hercule, Gilgamesh, Amphion et Zethos, etc. »

Note de la page 18 :

« 2. Loin de moi l'idée de diminuer la valeur des contributions autonomes de Rank à ce travail.

Note de la page 19 :

« 1. Otto Rank, *Le Mythe de la naissance du héros* (1909), Paris, Payot, 1983, p. 31. Traduction modifiée. (N.d.T.)

Note de la page 20 :

« 1. *Ibid*., p. 89. »

(***In*** **:** Sigmund Freud. *L'Homme Moïse et la religion monothéiste – Trois essais*. Suivi de *Amenhotep IV*, par Karl Abraham. Traduction inédite de l'allemand par Olivier Mannoni. Paris : Payot & Rivages (Petite Bibliothèque Payot), 2014 ; © 1965 pour la traduction du texte de Karl Abraham, © 2014 pour la traduction du texte de Freud et la présente édition. — Notre lecteur peut consulter un extrait un peu plus long, et au format PDF, de cet ouvrage [*Essais I* et un court extrait de l'*Essai II*] en cliquant sur ce lien ; et en cliquant sur cet autre lien notre lecteur pourra consulter la courte *Note de l'éditeur*, au format PDF, figurant au début de l'ouvrage.)

Il nous semble utile, dès maintenant, de rappeler à notre lecteur l'épisode biblique nous contant comment Moïse fut « sauvé des eaux » du Nil (nous citons la traduction de « ***La Bible Osty*** » ; ***Exode*** **Chap. 2, 1-14) :**

« *Naissance et jeunesse de Moïse*

« **2**

« Un homme de la maison de Lévi s'en alla prendre une fille de Lévi. **2** La femme conçut et enfanta un fils. Voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois. **3** Comme elle ne pouvait plus le tenir caché, elle prit pour lui une corbeille en papyrus, qu'elle enduisit de bitume et de poix, y mit l'enfant et la déposa dans les joncs, sur la rive du Nil. **4** La sœur de l'[enfant] se tint à quelque distance pour savoir ce qui lui adviendrait. **5** La fille de Pharaon descendit au Nil pour se baigner, tandis que ses suivantes marchaient le long du Nil. Elle vit la corbeille au milieu des joncs et envoya sa servante pour la prendre. **6** Elle ouvrit et elle le vit, lui, l'enfant ; c'était un petit garçon qui pleurait. Elle en eut compassion et dit : « C'est quelque enfant des Hébreux. » **7** La sœur de l'[enfant] dit à la fille de Pharaon : « Veux-tu que j'aille t'appeler parmi les femmes des Hébreux une nourrice qui t'allaitera l'enfant ? » – **8** « Va », lui dit la fille de Pharaon, et la jeune fille s'en fut appeler la mère de l'enfant. **9** La fille de Pharaon lui dit : « Emmène cet enfant et allaite-le ; et moi je te donnerai ton salaire. » La femme prit l'enfant et l'allaita. **10** Quand l'enfant eut grandi, elle l'amena à la fille de Pharaon. Il devint pour elle un fils et elle l'appela du nom de Moïse ; « car, dit-elle, je l'ai tiré des eaux ».

« *Moïse tue un Égyptien et s'enfuit en Madiân*

« **11** Or, en ces jours-là, Moïse, qui avait grandi, se rendit chez ses frères et vit leurs corvées. Il vit un Égyptien qui frappait un Hébreu, un de ses frères. **12** S'étant tourné de tous côtés et voyant qu'il n'y avait personne, il frappa l'Égyptien et l'enfouit dans le sable. **13** Il sortit le lendemain, et voici que deux Hébreux se querellaient. Il dit à celui qui avait tort : « Pourquoi frappes-tu ton prochain ? » **14** Celui-ci dit : « Qui t'a établi chef et juge sur nous ? Penses-tu me tuer comme tu as tué l'Égyptien ? » Moïse prit peur et se dit : « À coup sûr, la chose est connue ! » […] »

(***In*** **:** ***La Bible***. Traduction française sur les textes originaux par Émile Osty avec la collaboration de Joseph Trinquet. Introductions et notes d'Émile Osty et de Joseph Trinquet. Paris : Seuil, 1973. 2620 p. **P. 146 col. 2 ; p. 147 col. 1-2**.)

Ci après, la teneur des notes de bas de pages [situées p. 146 (col. 1 et 2) ; p. 147 (col. 1)] correspondant au texte biblique cité :

« **2**

« La majeure partie de ce chapitre est formée par les documents élohiste (v 1-15a ; ou, selon d'autres, v 110) et yahviste (v 15b-23a ; ou, selon d'autres, v ll-23a), auxquels s'ajoute un fragment du document sacerdotal (v 23b-25).

« 1-10 Récit bien connu sur « Moïse sauvé des eaux », souvent rapproché des légendes antiques relatant enfances et destinées des fondateurs d'empire ou de religion (Sargon, Cyrus, Persée, Romulus et Rémus) ; tout en possédant son originalité propre, c'est avec la légende de Sargon, roi d'Akkad (3e millénaire av. J.-C.). qu'il offre le plus de ressemblances.

« 1 « prendre » en mariage. – Lit : « la fille de Lévi », c'est-à-dire une femme de la descendance de Lévi. Mais voir la généalogie de 6,20, et la note. – Récit tout centré sur Moïse : on n'apprendra qu'incidemment au v 4 qu'il a une sœur bien plus âgée que lui ; ce serait Miryam, sœur d'Aaron, 15,20 ; Nomb 12,1 ; 26,59. – Au ch 6,18.20, le document sacerdotal nomme les parents de Moïse, et le frère de celui-ci, Aaron (cf 3,14), de trois ans son aîné (7,7).

« 2 « il était beau (lit : bon) » : comparer avec Ac 7,20, et He 11,23. – Elle le cacha pour le soustraire aux mesures édictées en 1,16.22.

« 3 « corbeille » : traduction (d'après vulg *fiscella*) d'un terme hébreu *tébah*, « caisse », qu'on ne rencontre qu'ici et en Gn 6,14 s, où il désigne la construction flottante édifiée par Noé : cette dernière est traditionnellement appelée (d'après vulg *arca*) l'Arche de Noé. Un autre terme hébreu est usité pour « l'arche » d'alliance, voir 25,10, et la note. – Le papyrus est employé même pour la construction de barques légères (cf Is 18,2). – « la rive », lit : « la lèvre ».

« 5 « ses suivantes », lit : « ses jeunes filles ». – « le long », lit : « la main », « le côté ».

« 7 « femmes des Hébreux », lit : « Hébreues », cf, 15 ; « une nourrice » (cf Gn 24,59 ; 35,8), lit : « une qui allaite ».

« 8 « la jeune fille » : le terme hébreu (*'almâh*) désigne une jeune fille nubile, une adolescente (Gn 24,43). Elle a donc au moins douze à quinze ans de plus que Moïse.

« 9 « allaite-le », lit : « allaite-le pour moi ».

« 10 « eut grandi » : à l'âge du sevrage, environ trois ans cf Gn 21,8. – Moïse est adopté par la fille de Pharaon qui se charge de l'éduquer. D'après la tradition juive « il fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens » (Ac 7,2122). – Le nom de Moïse (en hébreu *môchèh*, que l'étymologie populaire rapproche ici du verbe hébreu *mâchâh*, « tirer ») est probablement d'origine égyptienne et signifie « garçon, fils » (comme'dans Thut-mosis, Ramsès, « fils de Thot », « fils de Ra », divinités égyptiennes).

« 11 « en ces jours-là » : ceux de l'oppression des Hébreux par Pharaon (1,8-14). Moïse est devenu un homme. – La vue des « corvées » (cf 1,11) est cause de chagrin et de sympathie douloureuse. – « un Égyptien », peut-être un des « chefs de travaux » (1,11). – « un de ses frères » : Moïse connaît ses origines et ne les a pas reniées. – Pour ces versets 11-16, voir la présentation des faits en Ac 7,23-29.35 ; He 11,24-26.

« 12 « de tous côtés », lit : « de-ci de-là ».

« 13 « le lendemain », lit : « le second jour ». – « se querellaient » : ce verbe en hébreu suggère aussi l'échange de coups, cf 21,22 ; Lev 24,10 ; 2 Sam 14,6 ; Deut 25,11. – « à celui qui avait tort », lit : « au méchant », au coupable ; voir 9,27 ; 23,7, note.

« 14 L'Hébreu n'a vu dans le geste de Moïse que celui d'un meurtrier, et non celui d'un futur libérateur du peuple. […] »

(***In* : *La Bible***. Traduction française sur les textes originaux par Émile Osty avec la collaboration de Joseph Trinquet. Introductions et notes d'Émile Osty et de Joseph Trinquet. Paris : Seuil, 1973. 2620 p. **Notes au bas des pages 146 [col. 1 et 2] et 147 [col. 1]**).

Voici, **concernant l'Égypte pharaonique, quelques rapides précisions**, relevées ***in*** : BAUDRY, Marie-Josèphe. CARRAUD Patrick Émile. ***Aux Origines de la formation des fonctions de commandement, de management — Aux Sources essentielles des structures hiérarchiques de la civilisation***. Fondettes : Carraud-Baudry, 2012. 470 p. (A4) ; 740 p. (A5). P. 132-134 [A4] ; P. 199-202 [A5] — disponible dans notre collection **Felix Qui Potuit Rerum Cognoscere Causas** —, qui permettront d'apprécier plus finement les éléments à prendre en considération :

« **1.6 • Trois millénaires durant**

« Le régime profitait en fait essentiellement au clergé, qui en Égypte, trois millénaires durant (jusqu'à la conquête romaine), économiquement au moins, bénéficiant d'immunités accumulées au cours des âges, fut un « état dans l'état », les rois [217] ayant concédé aux dieux, à leurs temples donc, au clergé, aux clergés, en définitive, des possessions immenses [218], et au roi lui-même ; et indirectement à ceux qui dépendaient de lui : son entourage, son administration. Le roi était théoriquement propriétaire de l'Égypte entière, sol, animaux, êtres humains, et se réservait certains monopoles comme l'extraction des métaux, des pierres précieuses, l'exploitation des carrières nécessaires aux constructions des bâtiments, à la statuaire, le butin des razzias de son armée, le bénéfice des guerres étrangères.

« Le pays était éminemment centralisé, et l'ancienne aristocratie, privée de pouvoir effectif surtout dès le Nouvel Empire, puis les classes moyennes, quand timidement elles apparurent enfin, fournirent en fonctionnaires (*scribes*), une administration omniprésente, dont chaque secteur, la justice et ses tribunaux n'en constituant pas le moindre, était soumis à l'autorité d'un ministre. Au sommet de la structure gouvernementale se trouvait donc le roi entouré de ses conseillers, de ses ministres. La Basse Égypte et la Haute Égypte étaient chacune placée sous l'autorité d'un vizir dépendant directement du roi. Des gouverneurs étaient chargés de l'administration des nomes, aidés en cela par un corps de fonctionnaires ; c'était au niveau des nomes que se rendait la justice, réglée par la coutume et la jurisprudence ; de l'administration des nomes relevait aussi la surveillance des grands travaux de différentes natures entrepris par la monarchie, la levée des troupes, et le prélèvement des impôts. Ce dernier office permit l'immense fortune des rois du Nouvel Empire, leurs grands travaux, l'édification de temples gigantesques et nombreux, les guerres, l'entretien d'une administration colossale, à l'époque du moins, et l'entretien du harem du souverain, le train de vie *pharaonique* de la cour. »

Notes, de bas de pages, n° 217 et 218. P. 133 [A4] ; p. 200-201 [A5] — il s'agit des notes de bas de pages correspondant au texte cité ci-dessus —, qui permettront d'apprécier plus finement encore les éléments à prendre en considération **:**

Note n° 217 :

« 217 Le pharaon est un roi-prêtre, *fils d'Amon*, il règne siégeant sur le trône d'*Horus des Vivants* ; il préside aux cérémonies les plus essentielles du culte (par exemple celles appelant la crue du Nil) ; et le clergé n'officie, en quelque sorte, que par sa délégation.

« Il se trouva que l'un de ces pharaons, dotés de pouvoirs immenses et sans guère d'entrave, entreprit de prendre en main totalement la destinée religieuse, et non seulement religieuse mais artistique aussi, de l'Égypte. Il érigea un nouveau culte dont il fit assumer la charge, par la création de nouveaux impôts, par la taxation des autres cultes. Amenophis IV fut ce pharaon *hérétique*.

« Ce nouveau culte fut celui d'Aton. Aton était le disque solaire, conçu par Amenophis IV comme le symbole ou la manifestation visible d'un dieu suprême, ou unique sûrement selon de très nombreux auteurs. Le culte d'Aton débuta probablement sous l'apparence d'une simple hétérodoxie, avant d'être ressenti comme une hérésie sans doute, avant d'acquérir tous les caractères d'une réforme religieuse fondamentale, d'un hénothéisme, d'une nouvelle religion hégémonique indubitablement, ou exclusive voire. Amenophis IV (nom évoquant Amon, et signifiant « Satisfaction d'Amon »), qui choisit de se nommer Akhenaton (nom faisant référence à Aton, et signifiant « Serviteur d'Aton », « Serviteur du disque solaire » (les anglo-saxons transcrivent généralement ce nom sous la forme : Ikhnaton), est considéré par de nombreux auteurs, souvent ceux-là mêmes évoqués ci-dessus, comme le fondateur du monothéisme (cf. FREUD, Sigmund. *Moise et le monothéisme*. Paris : Gallimard, 1980.(Idées nrf). 183 p.). Akhenaton fit construire une nouvelle capitale : Akhetaton (« Horizon du disque ») et prit l'initiative de provoquer la naissance d'une nouvelle esthétique, d'un art nouveau à la fois naturaliste et presque caricatural.

« Une dizaine d'années après le début de son règne, Akhenaton créa un « traumatisme profond. Des milliers de textes et d'images d'Amon furent martelées dans tout le pays et pour ses successeurs, Akhenaton devint un souverain maudit : celui dont le cartouche est ignoré sur les listes royales des Ramsès ! » (*In* TRAUNECKER, Claude. Akhenaton théologien et économiste. *Religions & histoire*, novembre-décembre 2009, n° 29. P. 43).

Note n° 218 :

« 218 Par exemple, vers le milieu du XII^e siècle av.n.è. (à l'époque de Ramsès III, vers la fin de la XX^e dynastie), le dieu Rê d'Héliopolis jouissait du service de 13 000 hommes, de l'exploitation de domaines de 45 000 ha, possédait 45 000 bestiaux, le dieu Amon, quant à lui, de 80 000 hommes, 240 000 ha, 420 000 bestiaux. »

Concernant l'Égypte pharaonique, toujours et encore **en ce qui concerne le règne d'Akhenaton, la réforme amarnienne,** vous trouverez certains développements complémentaires et utiles ***in*** : VANDENBERG, Philipp. ***Néfertiti***. Traduit de l'allemand par Jeanne-Marie Gaillard-Paquet. Paris : Pierre Belfond, 1976 (Presses Pocket, 1978). **N. B. 1 :** ce livre a été publié sous le titre original *Nofretete, eine archäologische Biographie* (Scherz Verlag). **N. B. 2 :** nous vous proposons par ce lien de consulter **des extraits seulement de cet ouvrage** ; à savoir les **pages 1 et 4 de couv.**, une **note de l'éditeur intitulée « Néfertiti et les mystères de la XVIII^e dynastie »**, un **passage du chapitre intitulé « Les Dieux » (comportant une traduction du « Grand Hymne d'Aton »)**, et quelques **fragments des annexes**. **N. B. 3 :** ajoutons quelques indications pouvant se révéler utiles au lecteur peu familiarisé avec histoire de l'Égypte antique : **Nefertiti** fut l'épouse du pharaon Akhenaton ; elle était une princesse d'origine mitanienne (royaume d'Asie mineur, au nord de la Mésopotamie), et semble avoir eu une importance considérable lors du règne de son époux, à tel point que certains historiens, annalistes ou chroniqueurs l'identifient à un personnage, une femme très certainement, qui partagea le trône avec Akhenaton, et probablement lui succéda, et dont le nom de règne fut Smenkhkarê (ou Semenkharê…)

L 'Homme Moïse et la religion monothéiste, l'ouvrage de Sigmund Freud, comporte trois essais.

Les deux premiers de ces essais nous intéressent ici au premier chef : ils s'appuient sur des considérations linguistiques et historiques, archéologiques, et nous invitent à nous interroger en particulier sur l'identité de Moïse, et sur son *unicité* ; un seul homme nommé Moïse (*Mosche* en langue hébraïque) exista-t-il, ou bien en exista-t-il deux, un premier qui conduisit le peuple « hébreu » hors d'Égypte, un second qui vit sa carrière s'interrompre avant la conquête de Canaan, « la Terre promise » ?

Ces deux premiers essais nous invitent à nous interroger également, notamment, sur l'origine de la tribu des Lévites.

Selon les hypothèses développées, l'origine du nom même de Moïse apparaît ainsi être d'origine égyptienne, et Moïse se révèle-t-il être en fait très probablement, voire indubitablement, un Égyptien des plus cultivés et d'un rang social relativement élevé, ayant donc connaissance de la tentative amarnienne de réformer la vie politique et religieuse de l'Égypte, ayant lui-même des ambitions politiques et religieuses ; la tribu des Lévites aurait été composée, à l'origine, de la suite de Moïse, de ses *gens*, de son personnel, des Égyptiens qu'il aurait pu entraîner dans son aventure.

La glorification du « héros » Moïse dans le mythe se trouve exposé dans le texte biblique au chapitre 2 du livre de l'Exode (comme cela se trouve rappelé plus haut).

Toutefois il convient, nous semble-t-il, de remarquer (chapitre 2 du livre de l'Exode, versets 11 à 14) le fait que Moïse, se rêvant en nouvel Akhenaton, se rêvant maître d'un peuple qu'il se choisit, maître des corps et des esprits, ne paraît pas avoir en cela suscité chez ses nouveaux *compatriotes* un accueil très favorable, ni laissé dans les mémoires (le témoignage des rédacteurs du texte biblique en fait foi) une adhésion, un enthousiasme très spontané ; ce qui pourrait nous porter à considérer les hypothèses de S. Freud concernant la *fin* de l'homme Moïse, comme recevables…

Voici, concernant « Le plus ancien des personnages historiques auxquels est associé ce mythe de la naissance » […] « **Sargon d'Agadé, le fondateur de Babylone (vers 2800 avant J.-C.)** » d'**autres précisions** encore, **extraites elles aussi de :** BAUDRY, Marie-Josèphe. CARRAUD Patrick Émile. ***Aux Origines de la formation des fonctions de commandement, de management — Aux Sources essentielles des structures hiérarchiques de la civilisation***. Fondettes : Carraud-Baudry, 2012. 470 p. (A4) ; 740 p. (A5). **P. 202-204 [A4] ; p. 307-311 [A5] ; et notes de bas de page n° 335, 306, 307 et 308 :**

P. 202-204 [A4] :

« **3.9 • Sargon l'Ancien, sauvé des eaux, élu d'Ishtar ; le divin, et sacrilège, Naram-Sin, pilleur et destructeur de l'E-kur**

« Sargon, le roi puissant, le roi d'Akkad, je suis.

« Ma mère était grande-prêtresse ; quant à mon père jamais je ne le connus. Le frère de mon père vivait dans le pays des monts. Ma ville est Azupiranu, qui se trouve sur la rive de l'Euphrate. Elle me conçut, la grande prêtresse, ma mère, dans le secret, et secrètement me donna le jour. Elle me déposa dans une corbeille d'osier, dont elle assura le colmatage par du bitume, et me livra aux flots du fleuve, auxquels je ne pouvais me soustraire. Et le fleuve me porta ; vers Aqqi, le puiseur d'eau, il me conduisit. Aqqi le puiseur d'eau, qui abaissa son baquet, et qui, le relevant, me porta vers l'en haut. Aqqi le puiseur d'eau, m'adopta et m'éleva comme son fils. Aqqi le puiseur d'eau, me forma à sa fonction de jardinier. Alors que je n'étais qu'un jardinier, Ištar, pourtant, se prit pour moi d'une affection qui ne cessa de croître. Et alors, ainsi, pendant quarante ans je régnai en tant que roi ; et le peuple des têtes-noires je régissais et gouvernais.

« Avec des pics de cuivre, je vous le dis, je dus tailler ma route par les plus difficiles montagnes. Je vous le dis, je dus gravir les hautes montagnes, je vous le dis, traverser les monts à leurs pieds ; et les contrées marines, je vous le dis, par trois fois je cinglais vers elles et les visitais. Dilmun, je vous le dis, me fut soumise (…). La Grande Muraille des Cieux et de la Terre, je vous le dis, je la gravis. Ses nombreuses et lourdes pierres, je vous le dis, je les déposai.

« Un roi qui après moi viendra, peu importe qui il sera, qu'il exerce donc la royauté pour (…) années ! Qu'il gouverne le peuple des têtes-noires ! Qu'il taille sa route par les plus difficiles montagnes avec des pics de cuivre ! Qu'il gravisse les montagnes les plus hautes ! Qu'il traverse les monts à leurs pieds ! Qu'il cingle vers les contrées marines et les visite, par trois fois ! Qu'il soumette Dilmun ! Qu'il gravisse la Grande Muraille des Cieux et de la Terre ! Qu'il en dépose les nombreuses et lourdes pierres ! […] ». [335].

« Les commencements de la carrière de Sargon ne nous sont connus que par des textes, à connotations légendaires, qui semblent ne s'être développés qu'après son règne [336]. « Bien sûr un individu extraordinaire peut occuper le trône sans être fils de roi et, dans ce cas, ses qualités, notamment militaires, ainsi que le choix divin d'autant plus invoqué que la légitimité dynastique fait défaut, jouent un rôle particulièrement important. » [337]. Selon le peu que nous pouvons ainsi connaître de ses origines, Sargon aurait été un enfant abandonné, recueilli par un humble travailleur, et serait devenu jardinier avant de parvenir à la fonction d'échanson du souverain de Kiš ; qu'il aurait ensuite servi dans une fonction militaire ou il se serait illustré, avant de prendre le pouvoir, puis de conquérir, comme nous l'avons évoqué plus haut, exploit alors inédit, la Mésopotamie entière, l'Elam, et les contrées entre Euphrate et Méditerranée. Sargon l'Ancien usurpa donc le trône de Kiš et en bon propagandiste se forgea une histoire avantageuse, où la divinité se montre pour lui propice, où, non content de se voir de la sorte déjà distinguée, sa personnalité singulière et remarquable lui permet de se saisir avec bonheur de toutes les opportunités que lui offrit le destin ; son histoire « C'est l'histoire populaire des fondateurs de religion ou d'empire : l'histoire de Moise confié aux eaux et recueilli par la fille de Pharaon, l'histoire de Cyrus et de Romulus exposés et nourris par un berger jusqu'à l'adolescence. » [338]. »

Note 335 (p. 202 [A4]) :

« 335 GOODNICK WESTENHOLZ, Joan. *Legends of the Kings of Akkade*. Winona Lake : Eisenbrauns, 1997. 410 p. P. 38-45 (s'y trouvent une translittération du texte antique, une traduction de ce texte antique en langue anglaise et des notes). La traduction-adaptation (de l'anglais vers le français) que nous donnons ici est de notre fait ; nous y faisons figurer par « (…) » les passages perdus, altérés, ou à la signification trop incertaine du texte antique, et par « […] » les passages que nous omettons sciemment.

« N.B.1 : le texte que nous citons ici, emprunté à l'ouvrage de Joan Goodnick Westenholz, est originellement un texte rédigé en vieux-babylonien, et porté sur des tablettes de la collection de Kuyunjik (tell sur le site de l'ancienne Ninive qui fut capitale de l'Assyrie) et qui furent peut-être découvertes dans la librairie du palais de Sennachérib (au sud du tell) ou dans le palais d'Aššurbanipal… Pour plus de précision : cf. GOODNICK WESTENHOLZ, Joan. *Legends of the Kings of Akkade*. Winona Lake : Eisenbrauns, 1997. 410 p. P. 37 (§ intitulé *Circumstances of Discovery*).

« N.B.2 : Dilmun correspond peut-être à l'île actuelle de Bahreïn.

Note 336 (p. 203 [A4]) :

« 336 « On n'oubliera pas que les recherches dans ces contrées sont conduites dans des contextes politiques rarement propices à un travail serein. Malgré ces difficultés, la Mésopotamie demeure la région où l'on peut aborder les dossiers qui sont au cœur de la question de la naissance de l'État, de la fin du VII^e^ à la fin du III^e^ millénaire. Pendant ces quatre mille ans, on est passé, dans ce pays, d'un tissu léger de communautés villageoises à un État au sens moderne du terme.

« La chronologie absolue du début de cette période ne peut être établie que par des méthodes archéologiques alors qu'à partir de la date de l'invention de l'écriture, au tournant du IVe et du IIIe millénaire, on dispose de textes. Mais les dates fournies par ces derniers ne remontent pas, pour les plus solides, au-delà du milieu du IIe millénaire. Le débat actuel porte sur le règne du roi Hammurabi de Babylone, qu'un consensus plaçait, jusqu'à ces dernières années, entre 1792 et 1750 avant J.-C. Des travaux récents [3] proposent – et la discussion ne semble pas terminée – une chronologie plus courte selon laquelle il aurait régné un siècle plus tard, de 1696 à 1654. Tous les calculs portant sur une époque antérieure dépendent de ce choix. Si l'on remonte à la troisième dynastie d'Ur (fin du III^e^ millénaire), la chronologie devient flottante. Au-delà, les difficultés croissent. Pour l'époque d'Akkad (XXIVe – XXIIe siècle), on connaît la succession des souverains, mais très mal la durée de leur règne. Les dates de Sargon d'Akkad sont donc controversées. Ce prince assure son autorité vers 2340 avant J.-C. selon les uns, un peu plus tard selon les autres. Antérieurement, la chronologie de l'époque sumérienne archaïque (de 2900 à 2300 av. J.C.) est appuyée sur deux sources différentes : les inscriptions royales, qui documentent bien l'histoire de la dynastie de Lagash (entre 2550 et 2350) et la Liste Royale Sumérienne, élaborée au début du II^e^ millénaire, qui énumère des rois « d'avant le Déluge » et les dynasties d'après le Déluge. À la suite de cet événement, « la royauté descendit à nouveau du ciel, la royauté fut à Kish ». Mais les compilateurs de ce document ont sans doute présenté comme successives des dynasties contemporaines et rivales. À l'intérieur de ce cadre, quelques faits « historiques » peuvent être retracés. La plus ancienne inscription royale, « Mebaragesi, roi de Kish », n'est qu'une simple marque de propriété incisée sur un fragment de vase d'albâtre. On connaît les noms des quatre premiers « rois » d'Uruk, mais ces « événements » ne constituent pas un tissu historique continu [4]. » ***In*** **:** HUOT, Jean-Louis, Vers l'apparition de l'État en Mésopotamie. Bilan des recherches récentes. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2005/5, p.953-973 ; le texte cité se trouve aux p. 954, 955 : nous reproduisons ci-dessous les notes (n° 3, p. 954 et 955 ; n°4, p. 955) de bas de pages relatives à ce texte :

« « 3 – HERMANN GASCHE et alii, *Dating the fall of Babylon. A reappraisal of second millennium chronology*, Gand-Chicago, University of Ghent/Oriental Institute of the University of Chicago, 1998. Voir les commentaires de DOMINIQUE CHARPIN, « La politique hydraulique des rois paléo-babyloniens », Annales HSS, 57-3, 2002, pp. 545-559, ici p. 545 et n. 2, à compléter par HERMANN GASCHE, « La fin de la première dynastie de Babylone : une chute difficile », *Akkadica*, 124, 2003, pp. 205-220. »

« « 4 – Voir JEAN-LOUIS HUOT, Les Sumériens : entre le Tigre et l'Euphrate, Paris, Éditions Errance, 1989, pp. 229-242 ; ID. (dir.), « Sumer », in J. BRIEND et M. QUESNEL (éd.), Supplément au « Dictionnaire de la Bible », t. XIII, fasc. 72-73, Paris, Letouzey & Ané Éditeurs, 1999-2002, col. 77-359 [Sumer]. »

Note 337 (p. 203 [A4]) :

« 337 GRANDPIERRE, Véronique. *Histoire de la Mésopotamie*. Paris : Gallimard, 2010. 541 p. (Folio histoire). P. 128. »

Note 338 (p. 204 [A4]) :

« 338 MASPÉRO, Gaston. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. Paris : Librairie Hachette et Cie., 1912. 912 p. P. 190.

Relativement au même thème, celui des anciennes légendes contant les destinées remarquables, extraordinaires, de certains personnages *historiques*, citons à nouveau cet ouvrage : BAUDRY, Marie-Josèphe. CARRAUD Patrick Émile. ***Aux Origines de la formation des fonctions de commandement, de management — Aux Sources essentielles des structures hiérarchiques de la civilisation***. Fondettes : Carraud-Baudry, 2012. 470 p. (A4) ; 740 p. (A5) ; en l'occurence **une autre note de bas de page, celle portant le numéro 612 (p. 367 [A4] :**

« 612 TITE LIVE. *Histoire romaine de Tite Live*. Traduction nouvelle par MM. A. A. J. Liez, N. A. Dubois, V. Verger. Paris : C. L. F. Panckoucke, 1830. Tome premier. XIV p. et 401 p. (Bibliothèque Latine-française – Collection des classiques latins avec traduction en regard). P. 9, 11.

« N.B.1 : la page 10 est consacrée au texte latin ; l'orthographe est celle du temps de la traduction.

« N.B.2 : les récits mythologiques et légendaires relatifs à la fondation de Rome et concernant Romulus et Remus tout particulièrement, suivent un schéma très comparable à celui nous contant la naissance (et les péripéties qui la suivirent) de Sargon l'Ancien dont nous avons pu prendre connaissance plus haut.

« Tite-Live (*Titus Livius*) naquit aux environs de l'an 60 av.n.è. Son décès eut lieu en 17 de notre ère. Historien, il se consacra entièrement, dès 27 av.n.è., à la rédaction d'une histoire de Rome, qu'il laissa inachevée (les événements dépeints ne dépassent pas la date de la mort de Drusus Nero Claudius, frère de Tibère et père de Germanicus, en 9 av.n.è.). Une large partie de l'œuvre de Tite-Live ne nous est pas connue : sur 142 livres rédigés, 35 seulement nous sont parvenus. »

Relativement au même thème, encore, celui des anciennes légendes contant les destinées remarquables, extraordinaires, de certains personnages *historiques*, citons cette fois-ci **un texte évoquant un autre personnage n'ayant pas été mentionné plus haut, Scyld, le fils de Scef**, fondateur de l'une des dynasties danoises, et auquel aucun des auteurs mentionnés plus haut ne fait référence… **:**

> « Eh quoi ! nous avons entendu parler de la valeur des rois qui gouvernèrent jadis les Danois des Lances et de l'héroïsme dont firent preuve ces princes ! Souvent Scyld, fils de Scef, remporta la victoire sur des foules d'ennemis et de nombreuses tribus. **Lui qui avait été jadis recueilli dans le dénûment**, il devint un redoutable seigneur ; ses malheurs furent réparés, car il grandit, sa renommée s'étendit dans le monde et un jour vint où tous ses voisins lui furent soumis et lui envoyèrent le tribut par-dessus les mers. Oui, c'était un excellent roi ! — Il eut un enfant que Dieu envoya pour être la consolation de ses sujets, car le Seigneur avait été témoin des maux que leur avaient causés pendant bien longtemps leurs ennemis. C'est pourquoi Dieu leur donna de la gloire en ce monde. Beowulf fut célèbre ; le nom du descendant de Scyld retentit au loin dans le Scedeland. (C'est ainsi qu'il sied à un jeune guerrier de se montrer prodigue de bienfaits et de trésors envers les amis de son père afin que, dans sa vieillesse, il trouve aussi des compagnons volontaires qui puissent le servir en cas de guerre : ainsi sa renommée grandira dans chaque tribu par des actions d'éclat).
>
> « Quand le moment fatal fut venu Scyld partit, sous la garde de Dieu, pour le long voyage. Ses chers compagnons le portèrent à la mer, ainsi qu'il l'avait ordonné pendant qu'il régnait ; — son temps de puissance avait été long. Dans le port se trouvait une barque bien équipée, — la barque du roi. Ils y placèrent, près du mât, leur souverain. La barque était remplie d'objets précieux et de trésors venant de lointains pays. Jamais, à ma connaissance esquif ne reçut une plus belle parure d'armes et d'habits de guerre : cette masse de trésors devait partir avec lui sur les flots. **Ils ne furent pas moins prodigues de dons envers lui que ne l'avaient été ceux qui l'avaient livré seul, après sa naissance, au caprice des vagues**. — Ils firent flotter une bannière d'or au-dessus de sa tête, puis l'abandonnèrent à la mer. L'esprit tout rempli de tristesse ils n'auraient pu dire en vérité qui recevait la charge du navire. […] »

(***In*** **:** ***Beowulf – Épopée Anglo-Saxonne***. Traduite en français, pour la première fois, d'après le texte original par **Léon Botkine**, Membre de la Société Nationale havraise d'Études diverses. Havre : Imprimerie Lepelletier, 1877. 108 p. P. 29-30. **Nous ne reproduisons pas les appels de notes**).

> • **N.B. 1 —** C'est nous qui mettons en gras certains passages du texte cité.
>
> • **N.B. 2 —** Il convient de remarquer que la traduction du texte en vieil-anglais (old-english) du Beowulf par Hubert Pierquin, [***in*** **:** PIERQUIN, Hubert.*Le Poème anglo-saxon de Beowulf — I - Introduction — Les Saxons en Angleterre — II - Le Poème de Beowulf -*

Texte et traduction – Notes - Index - Bibliographie rythmique - Grammaire – Lexique. Paris : Alphonse Picard & Fils, éditeurs. 1912] se montre, relativement au thème qui nous intéresse ici, plus équivoque, ambiguë, évasive, que la traduction de L. Botkine et de nombreuses autres traductions anglaises (new-english), françaises (par exemple celles d'André Crépin, de Daniel Renaud ou Jean Queval) ; le texte vieil-anglais correspondant au premier passage que nous mettons en gras dans la citation de la traduction de L. Botkine figurant ci-avant, **H. Pierquin** le traduit ainsi : « […] **ainsi le comte les terrifiait-il, quand ils l'avaient, une première fois, rejeté.** » ; quant au second passage mis en gras, voici la traduction correspondante de H. Pierquin : « **Ils le chargèrent de présents, avec le même bon vouloir que d'autres avaient mis à l'envoyer, jadis, à l'aventure, dans la misère, et à l'abandonner, seul, sur les vagues.** ».

Quant à la traduction du Beowulf par le très sérieux mais peu lyrique **André Crépin**, voici quelle est sa traduction des passages considérés ; le premier : « […] **il fit trembler le noble guerrier après s'être jadis trouvé fort démuni.** » ; le second : « **Non, ils ne lui prodiguèrent pas moins d'offrandes, richesses de tout un peuple, que ne le firent ceux qui au début de sa vie le lancèrent solitaire sur les vagues encore enfant.** » (***In*** **:** CRÉPIN, André. ***BEOWULF – Édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire***. Göppingen : Kümmerle Verlag, 1991. 2 volumes, 1051 p. — vol. 1 : 498 p. ; vol. 2 : de la p. 499 à la p. 1051. **Premier passage : p. 602** ; **second passage : p. 604**).

• **N.B. 3 —** Le personnage éponyme de l'épopée anglo-saxonne n'est pas le roi danois Beowulf mentionné dans l'extrait cité plus haut, mais un Goth (un Suédois), héros, apparaissant un plus tard au cours du récit et qui connaîtra un grand et tragique destin, venu prêter son secours au roi des Danois, Hrothgar.

Ci-après vous trouverez une **brève présentation de l'ouvrage de Sigmund Freud** relevée sur le site « persee.fr »: Löwy Michael. Freud (Sigmund) *L'Homme Moïse et la Religion monothéiste, trois essais*. (In : Archives de sciences sociales des religions, n°62/2, 1986. pp. 273-274 ; https://www.persee.fr/doc/… ; fichier pdf généré le 14/03/2022) **:**

« FREUD Sigmund

« **L'Homme Moïse et la Religion monothéiste, trois essais**. Paris Gallimard 1986, 256 p.

« Cette nouvelle traduction par (Cornélius Heim) rend à nouveau disponible une des œuvres les plus surprenantes du fondateur de la psychanalyse terminée peu avant sa mort (1939). Dans sa préface (par ailleurs très admirative) Marie Moscovici en parle comme un texte insensé et un livre « à vrai dire assez fou ».

« La thèse centrale de l'ouvrage est suffisamment connue : Moïse n'était pas juif mais égyptien. Partisan du culte monothéiste du dieu Aton (établi de façon éphémère sous le règne du pharaon Akhenaton) il a transmis cette nouvelle foi aux Juifs et les guidés dans leur exode. Malgré l'assassinat de Moïse par les Juifs (hypothèse qu'il reprend à l'historien Sellin), la nouvelle religion survivra, fusionnée avec le culte du dieu Yahvé pratiqué par certaines tribus du Sinaï.

« Dans *Totem et Tabou* (1912) Freud avait déjà analysé les religions par rapport au meurtre du père dans la horde primitive. Examinant la tradition judéo-chrétienne dans cette optique il avance maintenant l'hypothèse suivante : le repentir suscité par le meurtre de Moïse donna son impulsion au désir d'un Messie qui devait revenir et apporter à son peuple la délivrance. Le Christ est devenu ce Moïse ressuscité, son substitut et son successeur.

« L'argument historique est discutable et repose comme le reconnaît honnêtement Freud sur des bases fragiles. On est néanmoins étonné de la créativité d'un esprit universel qui brasse l'herméneutique, l'histoire des religions, l'anthropologie, l'histoire sociale et la psychologie collective. Le premier titre que Freud a voulu donner à son essai était « L'Homme Moïse, un roman historique » : il s'agit en effet d'un texte où l'imagination a une place essentielle. Il n'en reste pas moins une des tentatives les plus originales et les plus passionnantes de retrouver les sources inconscientes des grandes religions monothéistes.

« Un aspect moins connu du livre est la façon inhabituelle dont Freud interprète la résurgence de l'anti-sémitisme dans l'Europe des années 30. Loin de l'expliquer par la tradition chrétienne (« l'enseignement du mépris »), il le perçoit comme la réaction de certains peuples devenus tardivement chrétiens, restés sous une mince teinture chrétienne « épris d'un polythéisme barbare ». Ils n'ont pas surmonté leur aversion contre la religion nouvelle et par conséquent « leur anti-sémitisme est au fond de l'anti-christianisme » (p. 185)…

« Michael Löwy. »

En quoi donc le texte de Freud peut-il paraître révéler un caractère « **insensé** » ou « **assez fou** », **en quoi le texte de Freud** n'en reste-t-il « **pas moins une des tentatives les plus originales et les plus passionnantes de retrouver les sources *inconscientes* des grandes religions monothéistes** » **?**

Si le règne d'Amenhotep IV (ou, selon une terminaison hellénisante, Amenophis IV), qui prendra le nom d'Akhenaton, n'était pas connu, et que ce pharaon *hérétique* ayant initié la réforme amarnienne, une réforme religieuse majeure (culte d'Aton), ayant ordonné la construction d'une nouvelle capitale, ayant provoqué un renouveau des plus remarquables sur le plan artistique, n'apparaissait pas dans les listes dynastiques égyptiennes, alors, de telles appréciations de la part de certains commentateurs de l'ouvrage de Sigmund Freud auraient-ils pu se montrer recevables…

Les commentaires cités plus haut concernant l'ouvrage, procèdent, à notre sens, de certains partis-pris.

Les commentateurs, s'exprimant ici, ou uniquement évoqués, sont à n'en point douter, en considération de leurs appartenances à certains milieux, tributaires, par leurs formations, voire par *atavismes* éducatifs, didactiques, victimes d'une certaine sidération devant les textes bibliques (et plus particulièrement l'Ancien Testament ou même la Torah seulement, une part de celui-ci [*i. e.* le Pentateuque, ses cinq premiers livres : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome]), comme d'autres le sont devant les mythes compilés par les Bollandistes ou leurs adeptes, ces commentateurs sont, à n'en point douter, victimes d'une certaine subjugation, qui les condamnent à abdiquer plus ou moins une démarche raisonnante à l'égard des thèmes abordés ; alors, ils ne se montrent plus capables de simplement raisonner, mais de *résonner* seulement.

Quant à nous, qui ne sommes point universitaire, point historien de renom, point avide de découvrir un nouveau concept, nous estimons, et depuis longtemps déjà, avant même d'avoir lu l'ouvrage de Sigmund Freud, que la loi mosaïque procède de la réforme amarnienne, en est une résurgence. Nous estimons, comme nombre de personne s'étant un tant soit peu intéressées au sujet, qu'il est non seulement possible, mais probable, voire indubitable, que la réforme amarnienne se trouve à l'origine de la religion mosaïque.

Une telle hypothèse ne nous semble pas relever d'une folle imagination, mais, sans avoir une âme policière pourtant, ni une mentalité de juge d'instruction, relever de la simple logique. Et quand bien même serions-nous affligé d'un esprit religieux et monothéiste, et inféodé *à la lettre* du texte biblique, serions-nous tenté de considérer que la divine *Providence* aurait bien pu, sinon susciter l'initiative réformatrice d'Akhenaton, du moins l'utiliser, en tirer parti…

Que Sigmund Freud, dans la présentation de ses arguments dont l'originalité ne se révèle pas aussi flagrante que d'aucuns le prétendent (*cf*., relativement à l'appartenance de Moïse au monde égyptien, les théories de J. H. Breasted, et, en particulier en ce qui concerne la mort de Moïse, les hypothèses d'Ernst Sellin ; les travaux de ces deux historiens se trouvent évoqués par Freud lui-même), prenne de grandes précautions afin de ménager sa communauté ne nous paraît nullement en soi répréhensible ou infâme ; ainsi, pouvait-il raisonnablement penser ne pas s'aliéner les *siens*, contrairement à Spinoza, par exemple, ou penser ne pas s'aliéner nombre d'autres personnes.

N. D. É. :

• Akhenaton (ou : Akhnaton, Ikhnaton…), et son épouse Néfertiti (ou : Nofretete…) : XIV^{e} siècle av.n.è. ;

• « amarnien », « amarnienne » : du toponyme « Tell el-Amarna », site où se trouvent les ruines de la capitale (Akhetaton) bâtie sur l'ordre d'Akhenaton-Amenhotep IV, et où fut découvert le célèbre buste de la reine Néfertiti ;

• Moïse : *circa* 1100 av.n.è. ;

• l'*école* « bollandiste » (du nom du Jésuite Jean Bolland [XVII^{e} siècle] ; les Jésuites relèvent d'un ordre religieux catholique [la Compagnie de Jésus ; en latin : *Societas Jesu*] ; le catholicisme est une obédience chrétienne) : entreprit de compiler les vies écrites des *Saints* chrétiens et reconnus en tant que tels par l'Église catholique.

- Auteur : **James Macpherson (*ou* : Mac-Pherson).**
- Auteur : **Ossian. « *Barde du III^e^ siècle* ».**

▪ [MACPHERSON, James]. ***Fragments of ancient Poetry – Collected in the Highlands of Scotland – Translated from the Galic or Erse Language***. Edinburg: printed for G. Hamilton and J. Balfour, MDCCLX (1760). 70 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : National Library of Scotland ; conservation : National Library of Scotland ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [MACPHERSON, James]. [OSSIAN]. ***The Poems of Ossian***. In Two Volumes. A New Edition. Translated by James Macpherson, Esq. **VOLUME FIRST**. Edinburg : printed for G. Mudie, J. Elder, T. Brown, A. Guthrie, J. Hunter, J. & J. Fairbairn, J. Guthrie, Lawrie & Symington, J. Watson & Co. and C. Elliot, Edinburgh ; W. Coke, Leith, and W. Anderson, Stirling. 1792. XX p. 325 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : National Library of Scotland ; conservation : National Library of Scotland ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [MACPHERSON, James]. [OSSIAN]. ***The Poems of Ossian***. In Two Volumes. A New Edition. Translated by James Macpherson, Esq. **VOLUME SECOND**. Edinburg : printed for G. Mudie, J. Elder, T. Brown, A. Guthrie, J. Hunter, J. & J. Fairbairn, J. Guthrie, Lawrie & Symington, J. Watson & Co. and C. Elliot, Edinburgh ; W. Coke, Leith, and W. Anderson, Stirling. 1792. 336 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : National Library of Scotland ; conservation : National Library of Scotland ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [OSSIAN]. ***Poésies galliques – En vers français***. Par Baour-Lormian. Paris : Imprimerie de P. Didot L'Aîné, An IX (1800). 264 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : National Library of Scotland ; conservation : National Library of Scotland ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [OSSIAN – Fils de Fingal – Barde du 3^e^ siècle]. ***Poésies galliques – Traduites sur l'anglais de Macpherson, par Letourneur***. Nouvelle édition, augmentée des Poëmes d'Ossian et de quelques autres Bardes ; traduits sur l'anglais de J. Smith, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur ; et précédée d'une notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian, par M. GINGUENÉ, membre de l'Institut de France. **TOME PREMIER**. Paris : J. G. Dentu, imprimeur-libraire, 1810. 429 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : The Johns Hopkins University – Sheridan Libraries ; conservation : Bibliotheca Fictiva – Johns Hopkins University ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [OSSIAN – Fils de Fingal – Barde du 3^e^ siècle]. ***Poésies galliques – Traduites sur l'anglais de Macpherson, par Letourneur***. Nouvelle édition, augmentée des Poëmes d'Ossian et de quelques autres Bardes ; traduits sur l'anglais de J. Smith, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur ; et précédée d'une notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian, par M. GINGUENÉ, membre de l'Institut de France. **TOME DEUXIÈME**. Paris : J. G. Dentu, imprimeur-libraire, 1810. 553 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : The Johns Hopkins University – Sheridan Libraries ; conservation : Bibliotheca Fictiva – Johns Hopkins University ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [OSSIAN]. ***Ossian's Gedichte***. Rhythmisch ubersezt von Johann Gottlieb Rhode. Zweite verbesserte Ausgabe. **ERSTER THEIL**. Mit Vignetten und Titelkupfer. Berlin : Duncker und Humblot, 1817. XXXVII p. et 280 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : National Library of Scotland ; conservation : National Library of Scotland ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [OSSIAN]. ***Ossian's Gedichte***. Rhythmisch ubersezt von Johann Gottlieb Rhode. Zweite verbesserte Ausgabe. **ZWEITER THEIL**. Mit Vignetten und Titelkupfer. Berlin : Duncker und Humblot, 1817. VII p. et 272 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : National Library of Scotland ; conservation : National Library of Scotland ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [OSSIAN]. ***Chants galliques***. Traduits en vers français par E. P. de S^t^ Ferréol. Paris : Causette, libraire, 1825. XVI p. et 199 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica – BNF ; conservation : BNF ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [MACPHERSON, James]. [OSSIAN]. ***The Poems of Ossian***. Translated by James Macpherson, Esq. With dissertations on the era and poems of Ossian ; and Dr. Blair's critical dissertation. London : Scott, Webster & Geary, MDCCCXXXV (1835). 428 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Library of Congress ; conservation : BNF ; téléchargé depuis : loc.gov.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [OSSIAN]. ***Ossian – Œuvres complètes***. Traduction nouvelle par Auguste Lacaussade (de l'Ile Boubon). Paris : H. L. Delloye, éditeur, 1842. X p. et XLI p., et 369 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : University of Ottawa-Toronto ; conservation : University of Ottawa ; téléchargé depuis : archive.org.

▪ [MACPHERSON, James]. [OSSIAN]. ***Ossian – Barde du III^e^ siècle***. Poëmes gaéliques recueillis par James Mac-Pherson. Traduction revue sur la dernière édition anglaise et précédée de recherches critiques sur Ossian et les Calédoniens par P. Christian. Paris : Librairie de L. Hachette et C^ie^, 1858. XXIII p. et 480 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : National Library of Scotland ; conservation : National Library of Scotland ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***LÉGENDES*** — ***MYTHES*** — FOLKLORE — ***ESSAIS*** — (++++) —

▪ [MACPHERSON, James]. [OSSIAN]. ***Ossian – Barde du III^e^ siècle***. Poëmes gaéliques recueillis par James Mac-Pherson. Traduction […] par P. Christian. Paris : Librairie de L. Hachette et C^ie^, 1858. **Pages 1 et 4 de couverture et dos (couverture d'origine de l'éditeur** — scannage de la couverture de l'exemplaire de notre bibliothèque). — [PDF]

Nous vous proposons donc maintenant de prendre connaissance d'un extrait de l'« *Étude critique sur Ossian* » précédant la traduction, par P. Christian, des poèmes attribués à Ossian (*In* : OSSIAN – Barde du III^e^ siècle – **Poëmes gaéliques recueillis par James Mac-Pherson** – Traduction revue sur la dernière édition anglaise et précédée de recherches critiques sur Ossian et les Calédoniens par P. Christian. Paris : Librairie de L. Hachette et C^ie^, **1858**) :

« *Étude critique sur Ossian* », p. XVIII-XXIII :

« […]. La commission a reçu en même temps plusieurs collections manuscrites de poésies anciennes, dont les unes sont étrangères au recueil de Mac-Pherson, les autres tout à fait semblables aux pièces correspondantes de ce recueil, et d'autres où l'on remarque seulement des différences considérables qui prouvent que ces poésies variaient souvent dans les différents manuscrits. Mais le tout ensemble se lie en faveur de leur antiquité et de leur cachet original.

« Le rapport du président de l'*Highland society* forme un volume in-8° de 500 pages ; toutes ses parties sont appuyées de la publication des pièces justificatives. Voici quelles en sont les conclusions :

« « La commission a dirigé sur deux points principaux toutes ses recherches :

« « 1° Existait-il autrefois, dans les montagnes d'Écosse, une poésie généralement connue sous le nom d'*ossianique*, nom dérivé de l'opinion universelle où l'on était que son principal auteur était Ossian, fils de Fingal ? – De quel genre était cette poésie, et quel en était le degré de perfection ?

« « Sur ce point, la commission affirme avec confiance que cette poésie ossianique a existé, qu'elle a été commune, généralement et abondamment répandue en Écosse, et qu'elle était d'un genre très-frappant et très-propre à laisser une impression profonde.

« « 2° Jusqu'à quel point le recueil de ces poésies, publié par James Mac-Pherson, est-il véritable et authentique ?

« « II est plus difficile de répondre à ceci d'une manière décisive. Dans les poëmes, ou fragments de poëmes originaux, que la commission a pu se procurer, on trouve souvent la substance et quelquefois même l'expression presque littérale des poëmes traduits par Mac-Pherson. Mais elle n'a pu obtenir aucun poème manuscrit dont le titre et la teneur fussent entièrement les mêmes que dans cette traduction. Elle est portée à croire que Mac-Pherson était dans l'usage de remplir les lacunes, de lier des morceaux séparés, en insérant des passages qui ne se trouvaient pas dans le même texte, en corrigeant, adoucissant et suppléant ce qu'il y trouvait de rude ou de défectueux, changeant ce qui lui paraissait trop simple ou trop dur pour des oreilles modernes, et relevant ce qui, dans son opinion, était au-dessous du caractère d'une bonne poésie. La commission ne peut déterminer jusqu'à quel point il a usé de ces libertés.

« « Dans le temps où il rassembla sa collection, il avait, pour se procurer, soit verbalement, soit par écrit, les textes originaux, des facilités que l'on n'a plus, que personne ne peut plus avoir. La commission croit apercevoir, dans quelques-uns des morceaux de la traduction, plus de fidélité que dans d'autres à rendre les fragments originaux qu'elle a pu se procurer. *Fingal*, par exemple, lui paraît beaucoup plus exactement rendu que la *Guerre de Témora*; ce qu'elle attribue à ce que Mac-Pherson, qui était tout à fait inconnu quand il publia le premier de ces deux poèmes, fut beaucoup moins confiant, plus attentif et plus réservé : et que lorsqu'il donna l'autre, il crut devoir prendre ce ton de liberté que donnent la réputation, les succès et les applaudissements, mais qui était aussi dans son caractère, naturellement porté à la présomption et à l'orgueil : qu'enfin, depuis ce moment, il mit plus d'empressement à faire vite que d'application à bien faire ; qu'il aima mieux enlever les suffrages par une publication rapide, que de les mériter en formant une collection plus soignée des originaux qu'il possédait, et en se procurant, par de nouvelles recherches, ceux qui lui manquaient encore. » »

« Il était assurément fort difficile, poursuit Ginguené, de mettre dans une pareille affaire plus d'esprit de justice, de modération et d'impartialité. Il résulte pourtant du rapport de M. Mac-Kensie, et des conclusions adoptées par l'*Highland society*, que Mac-Pherson, au lieu de faire à Ossian une réputation qu'il ne méritait pas, a nui, par précipitation, par présomption et par négligence, à celle qu'il pouvait lui faire, et que ce barde méritait. C'est ce que la Société écossaise de Londres a prouvé mieux encore que celle d'Édimbourg ne l'avait fait, par l'impression du rapport de ses commissaires. En 1807, elle a élevé à Ossian le plus beau monument que la gloire puisse consacrer au génie. Devenue dépositaire de tous les poèmes originaux traduits par Mac-Pherson, et que différents motifs l'avaient toujours empêchée de publier elle-même, elle a fait faire une magnifique édition du texte gaélique, accompagné d'une traduction latine littérale. Le tout est précédé d'une nouvelle *Dissertation sur l'authenticité des poésies d'Ossian*, par un écrivain des plus distingués, sir John Sinclair. Le troisième volume de cet ouvrage est terminé par un travail précieux intitulé *Observations supplémentaires sur cette même authenticité* par M. Mac-Arthur, le même qui a traduit et annoté la dissertation du savant abbé Cesarotti.

« La dissertation de sir John Sinclair mit en lumière des résultats péremptoires. Nous n'en extrairons qu'un petit nombre de faits qui nous semblent porter avec eux un dernier degré de certitude. La ville de Douai, en Flandre, possédait, avant notre révolution, en 1789, un collège écossais, et dans ce collège il existait un recueil manuscrit de poésies gaéliques, où se trouvaient presque toutes celles qui ont été traduites par M. Mac-Pherson. Sir John Sinclair, informé que M. Cameron, évêque catholique, résidant à Édimbourg, avait eu connaissance de ce curieux manuscrit, lui demanda des renseignements. M. Cameron, dont il imprime les lettres, lui répondit qu'il avait en effet feuilleté ce recueil ; que M. Farquharson, jésuite, ancien préfet de ce collège, l'avait écrit de sa main ; qu'il était mort en Écosse depuis quelques années, mais que M. Mac-Gillivray, alors professeur dans le même collège, y avait souvent vu ce manuscrit entre les mains de M. Farquharson, lequel avait plus de cent fois comparé devant lui la traduction de Mac-Pherson et le texte original, se plaignant toujours de ce que cette traduction faisait perdre à l'original une partie de sa force et de sa beauté. M. Farquharson était revenu en Écosse en 1793, et avait laissé au collège de Douai son manuscrit, formant un volume in-folio, d'une écriture fine et serrée. M. Mac-Gillivray l'y avait encore vu jusqu'en 1795 ; mais dès ce temps-là, ayant souvent passé entre les mains des écoliers, il était en mauvais état, et plusieurs feuillets s'étaient détachés et perdus ; le dernier recteur du collège se rappelait en avoir vu souvent depuis arracher des feuilles pour allumer du feu. Ce manuscrit a fini par être entièrement détruit.

« M. Mac-Gillivray demeurant aussi à Edimbourg, M. John Sinclair lui adressa une série de questions claires, catégoriques et précises, sur ce fait important. Il fit la même démarche près d'un autre évêque, M. John Chisholm, que M. Cameron lui avait indiqué comme également instruit de ce qui regardait le manuscrit de Douai. Tous deux écrivirent des réponses affirmatives dont le fond est à peu près le même. Le premier surtout est entré dans des détails les plus circonstanciés sur le temps où ce manuscrit avait été rédigé en Écosse ; sur l'époque où il l'avait vu, pour la première fois, à Douai ; sur la comparaison que faisait souvent son propriétaire, M. Farquharson, des poëmes qu'il contenait avec la traduction de Mac-Pherson, depuis le moment de sa publication, comparaison qui n'était presque jamais avantageuse pour le traducteur, et dont il résultait que tout ce que Mac-Pherson avait publié était dans ce recueil, mais qu'il y avait de plus un assez grand nombre de poèmes qu'il avait eu le tort de négliger ; enfin sur les dégradations successives que ce recueil avait subies, et sur son entière destruction. « Il n'y a donc point dans l'histoire, selon l'expression de sir John Sinclair, de fait plus avéré que l'existence de ce manuscrit écossais à Douai, antérieurement à la traduction de Mac-Pherson ; il n'y a rien qui prouve mieux l'authenticité des poésies ossianiques. » »

« Peu de temps après que la traduction eut paru, Mac-Pherson fut obligé d'abandonner ses travaux poétiques pour accompagner le gouverneur Georges Johnston aux Florides. On voit par un extrait du journal de M. John Mac-Kensie, son exécuteur testamentaire, qu'il emporta avec lui les manuscrits originaux qu'il avait recueillis des poésies gaéliques, et que c'est à cela qu'il faut attribuer la perte ou totale ou partielle de quelques-uns des plus petits poèmes d'Ossian.

« Il revint en Angleterre en 1766 ; les liaisons politiques qu'il avait formées le tinrent éloigné de tout travail littéraire de quelque importance, jusqu'en 1771, qu'il publia son *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Cependant sa traduction d'Ossian lui avait fait une réputation qu'il crut augmenter en traduisant dans le même style, et en prose poétique, l'*Iliade* d'Homère. La chute éclatante de cette malheureuse tentative, mise au jour en 1773, le dégoûta pour longtemps de la poésie. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, en février 1796, il fut entièrement occupé, soit de discussions politiques, soit des affaires du nabab d'Arcot, qui l'avait établi son agent en Angleterre, et au service duquel il fit une fortune considérable. Son orgueil fut réveillé par les sarcasmes piquants du docteur Johnson ; et les craintes qu'il pouvait avoir au sujet des dépenses que nécessiterait l'impression des originaux gaéliques furent dissipées par une souscription qu'ouvrit dans l'Inde une société d'Écossais, curieux de voir imprimer, dans le langage de leurs ancêtres, ces poèmes qui avaient bercé les loisirs de leur jeunesse. Une somme mille livres sterling fut avancée, en 1784, à Mac-Pherson pour commencer sa publication. Sir John Sinclair affirme, dans l'appendice de sa Dissertation, avoir vu Mac-Pherson occupé sérieusement de cette édition si désirée des textes originaux. Le capitaine Morison, très-versé dans la connaissance du vieil idiome gaélique, l'avait aidé à faire une copie complète de ces poèmes, pour que les originaux ne fussent pas altérés par la négligence des ouvriers typographiques. C'était ainsi alors que M. Mac-Farlane en avait traduit littéralement en latin une partie, traduction qui fut achevée depuis par ses soins, et qui accompagne la belle édition du texte original, créée par la Société écossaise de Londres. Mais Mac-Pherson, qui devenait moins actif en vieillissant, et à qui les jouissances d'une grande fortune donnaient d'autres goûts, d'autres occupations, avançait très-lentement. Il mourut en 1796, léguant à M. John Mac-Kensie la somme nécessaire à l'exécution de l'entreprise. Celui-ci perdit plusieurs années à discuter, avec les savants écossais, la forme que l'on donnerait à l'édition, le caractère dans lequel on imprimerait le texte original, l'orthographe que l'on suivrait, et mille autres détails. On transcrivit de nouveau tous les poëmes, conformément à l'orthographe de la Bible en langue gaélique ; on fabriqua exprès un papier propre à ce genre d'impression ; un traité fut passé avec une société de libraires de Londres, et l'impression commençait lorsque mourut Mac-Kensie. Un de ses parents, du même nom, son exécuteur testamentaire, chirurgien en second au 42^{e} régiment d'infanterie, fort incapable par sa position de suivre l'entreprise, prit le sage parti de remettre tous les manuscrits entre les mains du secrétaire de la Société écossaise de Londres, pour que l'édition parût sous les auspices de cette Société. En conséquence, cette Société, réunie en assemblée générale, le 17 mai 1804, nomma une commission de six membres, chargés de préparer, de conduire et de surveiller l'impression, et c'est environ deux ans après que fut achevée la magnifique édition que sir John Sinclair a dirigée.

« Pourrait-on se persuader, dit l'abbé Cesarotti, qui a traduit en beaux vers italiens les chants du barde gaélique, pourrait-on se persuader qu'il s'est trouvé de notre temps deux hommes très-singuliers, tout à fait semblables l'un à l'autre par le talent poétique, par l'adresse d'imiter parfaitement une autre personne et un autre siècle, par l'héroïsme d'une modestie extravagante, enfin par l'obstination à soutenir jusqu'à la mort leur imposture littéraire ? »

« Avant la publication faite par Smith des originaux gaéliques qu'il avait traduits, le savant Thomas Hill avait donné, en 1783, une brochure contenant quelques chansons et d'autres poésies erses, recueillies en 1780 pendant une excursion dans les montagnes de la Haute-Écosse. Il examine et résout affirmativement, preuves en main, la question de l'existence réelle de Fingal et de ses héros dans les vieilles traditions écossaises, et, passant à la comparaison des poèmes originaux avec la traduction de Mac-Pherson, il explique raisonnablement les variantes qui peuvent s'y rencontrer. Ces variantes ne viennent pas seulement de la différence des dialectes, mais des désordres, des altérations, retranchements, additions et mélanges que différentes personnes y ont introduits en divers lieux ou époques. Il paraît que le peuple chantait ces poésies par fragments décousus, en y mêlant des fables locales ou des chansons sur les mêmes sujets, composées par des poètes d'un temps postérieur, dans un goût et en style différents de ceux d'Ossian. De là vinrent plus tard les compilations plus ou moins indignes de l'auteur primitif. Le travail de Smith et de Mac-Pherson fut une œuvre de critique sérieuse.

« « Les matériaux rassemblés avec un soin laborieux, il fallut, dit John Smith, confronter les différents recueils manuscrits, en retrancher les parties évidemment supposées, réunir les épisodes qui avaient du rapport entre eux, quoique séparément placés, remettre à leur place quelques incidents transportés d'un poëme à l'autre, ce qui rendit nécessaire l'*addition çà et là* de quelques lignes pour la liaison des parties… Nous n'avons pas, et nous l'avouons, dit-il ailleurs en parlant de Mac-Pherson, les poëmes entiers d'Ossian ; nous en avons cependant plusieurs, et au moins une partie de tous. L'édifice n'est pas entier, mais il en existe de très-grandes ruines. » »

« Ce système de travail, avoué par Mac-Pherson lui-même, nous explique suffisamment, dit l'abbé Cesarotti, la répugnance qu'il paraît avoir toujours eue à montrer librement son original. Il possédait plusieurs manuscrits d'Ossian, mais aucun qui fût, en original, Ossian lui-même ; Ossian n'existait intégralement dans aucune copie, quoiqu'il fût disséminé dans toutes.

« Sur les autres points de la question, comme de savoir si Ossian était Irlandais ou Calédonien, et véritablement fils du héros Fingal ; de fixer le siècle où il vécut, et de distinguer dans les aventures de sa famille ce qui est purement vrai de ce qui peut y être ajouté de poétique et de fabuleux, Cesarotti croit sage de s'en rapporter à ce que les auteurs nationaux les plus estimés ont écrit à cet égard. « Quoi que l'on veuille dire ou penser, ajoute-t-il, les œuvres de l'Homère celtique existent ; elles sont toutes de la même couleur, elles ont certainement un auteur. Que cet auteur soit du temps de Caracalla ou de saint Patrice, qu'il soit natif de Morven ou d'Ulin, qu'il appartienne à la famille d'un petit roi du pays ou d'un simple montagnard, c'est tout à fait la même chose pour qui le considère comme poète. Ceux qui ne veulent pas l'appeler Ossian peuvent le nommer Orphée : on pourra douter qu'il ait eu Fingal pour père, mais personne ne doutera jamais qu'il ait été fils d'Apollon. » »

« C'est pousser un peu loin l'enthousiasme, et nous aimons mieux nous en tenir, avec John Smith, au jugement porté par Ortez, Denis et Harold, qui ont traduit l'Ossian de Mac-Pherson, le premier en espagnol et les deux autres en allemand : que les chants du barde gaélique élèvent l'âme, parlent à la sensibilité la plus exquise autant qu'à l'imagination la plus ardente, qu'ils soutiennent çà et là la comparaison avec ceux d'Homère, et l'emportent souvent sur la poésie hébraïque, qu'on a tant louée et peut-être si mal comprise. »

Extrait de l'article consacré à **Ossian** *in* : DURAND, Marianne (Dir. gén.) ; LAPORTE, Laurence (Dir. édit.). ***Le Robert encyclopédique des noms propres – Dictionnaire illustré***. Paris : Dictionnaire Le Robert-SEJER, **2008**. XXIV p., 2470 p., et 189 p. (Annexes). P. 1684, col. 2 :

« **Ossian (Poèmes d').** […]. Écrits dans une prose rythmée riche en métaphores, ces chants de guerre et d'amour d'un pays de brume et de rochers eurent en Europe une immense influence. Il fallut deux siècles pour attribuer la complète paternité du cycle ossianique à J. Macpherson. »

Extrait de l'article consacré à **James Macpherson** *in* : ***op. cit.*** P. 1392, col. 2 :

« **MACPHERSON (James)**. […]. Malgré la cabale que Samuel Johnson avait monté contre ce « falsificateur », les *Poèmes d'Ossian* eurent un immense succès. Ils enthousiasmèrent l'Europe préromantique (notamment Goethe et Napoléon). […]. »

Article consacré à **James Macpherson** *in* : ***Larousse universel en 2 volumes – Nouveau Dictionnaire encyclopédique***. Publié sous la direction de Claude Augé. **TOME SECOND**. 64683 Articles — 12992 Gravures. — 340 Planches et tableaux synoptiques. — 126 Cartes. — 58 Planches photographiques : 348 Chefs-d'œuvre des Musées. La Collaboration du Larousse universel. **L – zythum** [tom'] ou **zython**. Tableau des monnaies françaises et étrangères actuellement en circulation. Statistiques (en 1924). Classement des cartes et des planches en couleurs contenues dans le Tome second. Classement des 58 Planches photographiques (348 Chefs-d'œuvre des Musées) contenues dans le Tome second. Paris : Librairie Larousse, **1922**. 1292 p. P. 119, col. 2 :

« **Macpherson** [*fèr-son*] (James), littérateur écossais, né à Ruthven, m. à Belleville House (1738-1796), connu surtout par l'audacieuse mais habile supercherie littéraire dont il se rendit coupable en publiant les poèmes, chants incultes et sauvages, qu'il attribuait à Ossian, et qu'il composa lui-même, probablement d'après d'anciens chants. »

Article consacré à **Ossian** *in* : ***op. cit.*** P. 449, col. 2 :

« **Ossian**, barde écossais du III^e^ siècle, fils de Fingal, roi de Morven. On lui attribue un certain nombre de chants épiques en langue erse. Sous son nom, Macpherson publia en 1760 un recueil de poésies d'un grandiose sombre et nuageux (*Fingal, Temora,*, etc.), qui eurent un succès immense et une influence profonde sur la littérature romantique. (V. MACPHERSON.)

Henri d'Arbois de Jubainville, en 1880, dans le cours d'un article conséquent relatif à la littérature ancienne de l'Irlande et au travail de Macpherson (Mac-Pherson), nous livre de nombreuses précisions ; **nous vous en citons ci-après deux extraits :**

Extrait n°1 (p. 479-481) :

« Les deux cycles épiques irlandais relatifs, l'un aux guerres de l'Ulster contre le reste de l'Irlande vers l'époque de la naissance de J.-C, l'autre aux exploits de la fian ou milice nationale pendant le second et le troisième siècle, la guerre des Irlandais contre les Normans de la fin du vme siècle au commencement du xie, tels sont les matériaux qui, recueillis dans quelque ouvrage de seconde main, ont fourni à Mac Pherson le thème des compositions poétiques développées par lui avec tant de succès.

« Mac Pherson suppose contemporains les uns des autres des événements qui se sont succédé à de longs intervalles pendant un espace de plus de dix siècles. *Cûchulainn*, dont il écrit le nom Cuchullin, et qui est le grand héros du premier cycle, au commencement de notre ère et vers la fin du siècle qui la précède, combat, avec Ossin ou Ossianqui vivait au III^e^ siècle, les Normans qui commencèrent leurs déprédations en Irlande à la fin du VIII^e^ siècle.

« Dans la personne de son imaginaire Cairbar, Mac Pherson réunit : 1° Cairbre Liffeachair, roi d'Irlande, qui frappa mortellement Oscar et fut frappé mortellement par lui à la bataille de Gabra en 284 ; 2° Conchobar qui, étant roi d'Ulster environ trois siècles plus tôt, vers le début de l'ère chrétienne, fit tuer les fils d'Uisnech pour s'emparer de Derdriu, femme de l'un d'eux. Le nom de Cairbar a été fabriqué en réunissant à la première syllabe du nom de Cairbre la dernière de celui de Conchobar. Enfin, comme Mac Pherson est Ecossais et qu'il veut dans son poème donner une satisfaction à l'amour-propre de sa nation, Finn ou Fingal, Ossin ou Ossian, son fils, Oscar, son petit-fils, chefs de la milice nationale d'Irlande, sont chez lui transformés en montagnards écossais qui viennent au secours des Irlandais vaincus par les Normans.

« L 'Ossin ou Ossian de la poésie épique irlandaise n'est pas un poète, c'est un guerrier, et, comme tous les personnages notables de cette littérature, il chante en vers les discours directs qui, de distance en distance, viennent par un artifice littéraire animer les récits en prose composés par les gens de lettres anonymes de l'Irlande ancienne. Les vers mélangés à ces récits en prose remontent au VIIIe siècle au plus tôt et ne peuvent dater comme Ossin ou Ossian du III^e^ siècle, car alors la plupart des mots ayant un nombre de syllabes plus considérable n'auraient pu entrer dans les vers où nous les trouvons.

« Ossian, poète, n'est qu'un pseudonyme de Mac Pherson. L'auteur écossais l'a dit lui-même à qui veut l'entendre dans le sommaire qui précède sa *Darthula*. Darthula est la Derdriu d'Irlande. Le Cairbar de Mac Pherson, le Conchobar de l'épopée irlandaise, a fait tuer son mari et s'est emparé d'elle. Désespérée, la Derdriu de la poésie irlandaise se tue. Or, voici ce que dit Mac Pherson dans le sommaire qui précède sa Darthula : « Ossian ne raconte pas la mort de Darthula comme la tradition : son récit est plus vraisemblable, car le suicide paraît avoir été inconnu dans ces premiers âges : du moins on n'en trouve aucun exemple dans l'ancienne poésie[1]. » Cet Ossian qui arrive au siècle dernier pour réformer le récit traditionnel et faire mourir d'une blessure reçue dans la bataille la victime de Conchobar, ce réformateur qui connaît l'ancienne poésie, n'est autre que Mac Pherson.

« Du reste le poète écossais, écrivant au XVIII^e^ siècle, tenait de son époque la croyance à des théories littéraires qui exigeaient la transformation complète des documents auxquels il a emprunté l'idée première de ses compositions ; et s'il n'avait pas été le fidèle observateur des lois esthétiques admises par ses contemporains, au lieu d'obtenir le merveilleux succès que sa soumission aux idées reçues lui a assuré, il aurait inévitablement échoué. Voilà pourquoi par exemple il a transformé la lutte impitoyable des Irlandais contre les Normans en une guerre chevaleresque où la générosité du vainqueur irlandais laisse au vaincu la vie et la liberté. Voilà pourquoi l'on ne voit pas chez lui, comme dans les textes originaux, l'Irlandais qui triomphe porter chez lui comme un trophée la tête de l'Irlandais qu'il a tué dans une bataille ou en duel. Chez Mac Pherson, Cûchulainn combat dans un char[1], comme le veut la légende irlandaise, mais Liath, le cheval du héros, Liath qui, après la mort du grand guerrier, défend de ses ruades le cadavre qu'on va décapiter[2], devient chez Mac Pherson un chien favori enterré près de la tombe de son maître[3]. Nous ne pourrions découvrir l'origine de ce chien, si l'écrivain écossais ne l'appelait Luath, qui est évidemment le nom mal écrit du coursier irlandais Liath. Quelques-uns des morceaux que Mac Pherson a réunis dans son recueil se trouvent avec les mêmes titres dans la littérature épique de l'Irlande. Telle est la mort de Cûchulainn ou Cuchullin, que M. Whitley Stokes a en partie analysée et en partie reproduite in extenso en 1878, au tome III de la Revue celtique, d'après un manuscrit du XII^e^ siècle, et qui, publiée pour la première fois, mais avec des modifications sans nombre, aux pages 143-154 du *Fingal* de Mac Pherson, se retrouve aux pages 180-188 de l'*Ossian* édité en 1872 par la librairie Hachette. Telle est la mort de Derdriu, dont Mac Pherson a changé en Darthula le nom un peu dur.

« […]. ».

***Note du bas de la page 480* :**

« 1. *Fingal, an epic poem in six books together with several other poems composed by Ossian the son of Fingal, translated from the gaelic language by James Macpherson*, London, 1762, in-4°, p. 155-156, note ; cf. *Ossian, barde du ue siècle, poèmes gaéliques recueillis par James Mac Pherson, traduction*… par P. Christian. Hachette, 1872, in-12, p. 189. »

***Notes du bas de la page 481* :**

« 1. *Fingal*, etc., p. 11; Ossian, édition Christian. Hachette, 1872, p. 9.

« 2. *Cûchulainn's death abridged from the book of Leinster*, par Whitley Stokes, dans la Revue celtique, t. III, p. 182.

« 3. *Fingal*, etc., p. 153.

« 4. *The Atlantis or register of literature and science of the catholic university of Ireland*, t. III, in-8°, p. 398-422. Le t. I^er^ de ce recueil a paru en 1858. »

Extrait n°2 (p. 487) :

« L'Ossian de Mac Pherson est une œuvre de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle : l'auteur n'a emprunté à la littérature irlandaise que quelques situations et quelques noms propres, souvent même altérés par crainte de choquer les oreilles délicates. Il a dû son succès à l'habileté avec laquelle il a su associer ces fragments étranges aux formes littéraires et aux idées morales que ses contemporains exigeaient. »

« H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. »

(***In*** : Arbois de Jubainville, Henri (d'). ***La littérature ancienne de l'Irlande et l'Ossian de Mac-Pherson***. *In*: **Bibliothèque de l'école des chartes**. **1880**, tome 41, pp. 475-487 ;
doi : https://doi.org/10.3406/bec.1880.446938 ;
https://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_1880_num_41_1_446938. Fichier pdf généré le 03/10/2018 ;
téléchargement : 29 mai 2024).

Voyez par ailleurs dans notre collection ***DOMUS DRACONIS*** les 12 tomes des « ***Cours de littérature celtique*** », ouvrages de Henri d'Arbois de Jubainville, comportant de très nombreuses traductions de textes relevant de la ***matière celtique*** d'Irlande, et relevant d'un niveau incomparablement plus consciencieux et scrupuleux, rigoureux, que les écrits de James Macpherson.

Articles relatifs à ***James Macpherson*** et ***Ossian*** dans le ***Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géographie*** de Louis Grégoire (1872) :

Article relatif à *Macpherson* :

« **Macpherson** (JACQUES), littérateur écossais, né à Rulhven (Inverness), en 1738. Après avoir fait ses études dans un collège d'Aberdeen, il devint maître d'école, et publia, en 1758, un poème intitulé *Highlander*, et, en 1760, des *Fragments de poésies anciennes* recueillies dans les hautes terres d'Écosse. On le chargea alors de visiter les montagnes ; il en rapporta deux poëmes, *Fingal*, 1762, et *Temora*, 1763 ; il les attribua à un barde du III^e^ siècle, Ossian. Macpherson, grâce à cette publication, acquit à la fois fortune et réputation. Il obtint de hautes fonctions dans les Indes occidentales, 1764-1766, et, à son retour, trouva des lecteurs pour son introduction à l'*Histoire de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, 1771 ; pour son *Histoire de l'Angleterre depuis la Restauration jusqu'à l'avènement de la dynastie de Hanovre*, 1775, bien que celle-ci, écrite à un point de vue jacobite, eût soulevé les réclamations des whigs. Il répondit à ces derniers par deux volumes de *Pièces justificatives*. Sa traduction de l'*Iliade*, 1773, dans une prose emphatique, avait provoqué des critiques bien autrement violentes. Après avoir soutenu le ministère North dans sa lutte contre les colonies américaines, il siégea dix ans au parlement, 1780-1790, et mourut en 1796. – Les prétendus poëmes d'Ossian édités par lui ne sont, en réalité, qu'une habile mosaïque où il a fondu des traits empruntés à la Bible et aux littératures classiques, avec les ballades celtiques ou gaéliques qui chantent les héros ossianiques. Toutefois la question de leur authenticité a longtemps divisé les critiques anglais. La meilleure traduction française est celle de M. Aug. Lacaussade, 1842, in-12. »

(*In* : GRÉGOIRE, Louis. ***Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géographie***. Paris : Garnier Frères, libraires-éditeurs, 1872. IV p., 2074 p. ; et 58 p. [Supplément]. P. 1264, col. 2. [N. B. : le prénom *James* a été francisé, peu utilement, par le rédacteur de l'article, d'autant plus curieusement qu'en la même page et la même colonne, le prénom anglais d'un certain « **Mackintosh** (JAMES) » se trouve respecté]).

Article relatif à *Ossian* :

« **Ossian**. barde célèbre d'Écosse au III^e^ siècle, fils de Fingal, roi de Morven, perdit Oscar, son fils, au moment, où il allait l'unir à la belle Malvina, qui, nouvelle Antigone, prit soin du barde devenu aveugle. Les poésies que Macpherson, puis Smith, d'Édimbourg, publièrent, 1762-1780, sous le nom d'Ossian, sont, sinon apocryphes, du moins étrangement dénaturées. Les vers du barde, tels qu'on les lit dans l'édition faite sur d'anc. originaux, Londres, 1807, 3 vol. avec trad. latine, dénotent de la vigueur mêlée à de la brutalité. En France, nous avons des pastiches de Macpherson (Letourneur, Paris, 1777), et des imitations en vers, telle que celle de Baour-Lormian, Paris, 1801. M. Lacaussade a traduit Ossian en vers, 1850, et en prose, 1861. »

(*In* : ***op. cit.*** P. 1476, col. 1.).

Voilà quelques années, déjà, rédigeant une biographie consacrée à **Théodore Hersart de La Villemarqué**, (*cf.* notre collection ***Ecce Homo***) **nous évoquions James Macpherson et ses œuvres :**

« […].
« Théodore Hersart de La Villemarqué publie le *Barzaz Breiz* le 24 août 1839 [2], à Paris. Le *Barzaz Breiz* est un recueil, un florilège de chants traditionnels bretons, contant diverses légendes, diverses fables, illustrant divers événements historiques — de la petite ou de la grande histoire.
« Le *Barzaz Breiz* rencontre un immense succès chez le public cultivé, non seulement en France, mais également à l'étranger, où il est souvent traduit. Du vivant de Hersart de La Villemarqué, une seconde édition en paraît en 1845, une troisième en 1867 [3] ; chacune de ces éditions se voit enrichie par rapport à la précédente.
« Dès après la publication de 1867 du *Barzaz Breiz*, on remettait en cause son authenticité.
« Comme d'autres auparavant l'avait reproché, en Grande-Bretagne, à James Macpherson [4] à propos de sa publication de *Fragments de poésie ancienne*, l'on reprocha au vicomte Hersart de La Villemarqué à propos du *Barzaz Breiz*, de s'être livré à une mystification, d'avoir inventé, rédigé de toutes pièces les textes, ou certains des textes, qui le composaient.
« Jamais le vicomte ne daigna répondre à ses détracteurs (mais justice lui fut rendu en 1989, lorsque, après avoir découvert en 1964, dans les archives familiales des Hersart de La Villemarqué, trois épais carnets manuscrits où le vicomte avait pris des notes au cours de ses collectes de chants, Donatien Laurent [5] fit publier son ouvrage *Aux Sources du Barzaz Breiz – La Mémoire d'un peuple*).
« […]. »

Illustration :
« Le Songe d'Ossian », tableau (huile sur toile) de 3,48 x 2,75 m,
réalisé par Jean Auguste Dominique INGRES, en 1813 ;
conservé au *Musée Ingres-Bourdelles* de Montauban
(dép. : Tarn-et-Garonne ; rég. : Occitanie ; France).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Mary Wollstonecraft (*ou* : Marie Wollstonecraft ; *ou* : Marie Vollstonecraft Godwin).**
- Auteur : **William Godwin.**

Mary Wollstonecraft (27 avril 1759, Londres - 10 septembre 1797, Londres) fut enseignante, autrice, philosophe, et une femme éminemment soucieuse de la défense de la condition féminine.

Cette femme de lettres de langue maternelle anglaise apprit le français et l'allemand. Elle dénonça dans son principal ouvrage (« A Vindication of the Rights of Woman » — « Une Défense des droits de la femme ») le fait que les femmes ne paraissaient inférieures à l'homme dans la société, la vie sociale, que par l'injustice que constituait la différence des éducations reçues par les hommes et les femmes, le manque d'une éducation convenable, idoine destinée aux femmes. Elle estimait que tous les êtres humains méritaient de se voir traiter dignement, que la société, la vie sociale fût bâtie conformément dans le respect de la raison, de la logique.

Elle apparaît maintenant en pionnière d'une certaine philosophie féministe, ayant grandement œuvré pour une place plus juste des femmes dans la société.

Longtemps elle demeura plus célèbre, auprès du public cultivé même, par sa vie mouvementée, sa vie sentimentale passionnée. À Londres elle avait fait la connaissance de Johann Heinrich Füssli (1741, Zurich – 1825, Londres) et de son épouse ; J. H. Füssli était un homme marié, un homme que Mary Wollstonecraft admirait grandement ; l'épouse de J. H. Füssli mit fin à leur relation, quand bien même cette relation semble n'avoir été que toute platonique. Mary Wollstonecraft dont l'ouvrage intitulé « A Vindication of the Rights of Woman » venait d'être publié (1792 ; dans cet ouvrage elle se livre à des considérations louangeuses à l'égard de la Révolution française) quitte la Grande-Bretagne pour la France.

En France elle rencontrera l'*américain* Gilbert Imlay (lieutenant lors de la guerre d'indépendance américaine, puis homme d'affaires [peu scrupuleux ; en 1786 il gagnera la Grande-Bretagne pour échapper à ses créanciers], ensuite diplomate représentant les États-Unis en France en 1793), dont elle s'éprendra. De cette liaison naîtra Fanny Imlay, première fille de Mary Wollstonecraft. Afin de se protéger, étant une ressortissante britannique, elle obtient, et malgré le fait qu'il ne fussent pas mariés, et ne le seront jamais, de la délégation américaine de se faire reconnaître comme épouse de Gilbert Imlay. Après la naissance de Fanny (Fanny Imlay, ou Fanny Wollstonecraft, ou Fanny Godwin ; 1794, LeHavre, France – 1816 [suicide], Swansea), G. Imlay quitta la France pour Londres ; Mary et sa fille demeurant à Paris.

Mary Wollstonecraft, après environ deux ans de présence en France pour assiter aux événement de la grande Révolution, craignant l'exacerbation des violences, quitta la France ; au commencement de l'année 1795 Mary Wollstonecraft se rendit donc à Londres afin, aussi, de rejoindre son amant.

Au mois de mai 1795 Mary Wollstonecraft tenta de se suicider, par empoisonnement. G. Imlay parvint à la sauver. Puis, pour le compte de celui-ci, elle effectua un difficile et périlleux voyage en Scandinavie. Elle s'imaginait ainsi redonner vie à sa liaison avec l'homme d'affaire ; mais celui-ci, qui devait la rejoindre à Hambourg, ne fit pas le déplacement.

De retour en Grande-Bretagne elle tenta à nouveau de se suicider, alors en se jetant dans la Tamise ; mais fut sauvée de la noyade par un courageux passant.

Elle reprit son travail littéraire en collaboration avec l'éditeur Joseph Johnson ; et fit ainsi la connaissance de William Godwin (philosophe, politologue libertaire et utilitariste, romancier ; 1756, Wisbech – 1836, Londres) ; que bientôt elle épousa (17 mars 1797) ; chacun s'établissant dans deux demeures attenantes.

Mary Wollstonecraft, le 30 août 1797 donne naissance à sa seconde fille, prénommée Mary (Mary Wollstonecraft Godwin, ou Mary Shelley ; 1797, Londres – 1851, Londres ; elle épousa le 30 décembre 1816, après le décès [10 décembre 1816] de l'épouse de celui-ci, Percy Bysshe Shelley [4 août 1792, Horsham – 8 juillet 1822, Viareggio, Italie]).

Mary Wollstonecraft mourut le 10 septembre 1797, consécutivement à l'accouchement, d'une fièvre puerpérale.

William Godwin (philosophe, politologue libertaire et utilitariste, romancier, 1756, Wisbech – 1836, Londres) avait donc épousé Mary Wollstonecraft le 17 mars 1797 ; elle décéda le 10 septembre de la même année. En 1798 il fit publier « *Memoirs of the Author of A Vindication of the Rights of Woman* » (« Biographie de l'auteur de *Défense des droits de la femme* » ; ouvrage publié en français, notamment en l'an VII [1802], sous le titre : « Vie et mémoires de Marie Wollstonecraft Godwin, Auteur de la Défense des droits de la Femme, d'une Réponse à Edmond Burck, des Pensées sur l'Éducation des filles » [« traduction par le Citoyen D*****n »]).

Cet écrit exposait publiquement, dans la très chrétienne et anglicane Grande-Bretagne, ce qu'avait été le mode de vie assez peu conventionnel de Mary Wollstonecraft, l'illégimité de sa première fille, ses amours, ses tentatives de suicide, qu'elle était en définitive une femme dont seule la raison, réfreinait, dans une certaine mesure, les sentiments ; et, également, cet écrit laissait paraître le septicisme de l'épouse de William Godwin à l'égard de la religion.

L'ouvrage porta un grand préjudice à la réputation de Mary Wollstonecraft durant tout le XIX^{e} siècle.

Mais, au XX^{e} siècle, le mouvement féministe, remit l'œuvre de M. Wollstonecraft au premier plan de nombreuses préoccupations intellectuelles.

Relativement à la condition féminine, le lecteur pourra consulter des « **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS** » qui furent rédigés à l'occasion de l'intégration dans notre collection « **LILIUM GALLIAE** » d'ouvrages de Gabriel Monod, et rédigés plus spécifiquement à propos des éléments de l'introduction (p. 3-7) de l'ouvrage mentionné ci-après :

> MONOD, Gabriel, et alii. Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne. Première partie – Introduction - Grégoire de Tours - Marius d'Avenches. Paris : Librairie A. Franck [F. Vieweg, propriétaire], 1872. 163 p.

Ces « **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS** », en leur **première partie traitent du climat**, et, en leur **seconde partie**, **de la condition féminine**, au cours des âges, depuis l'établissement triomphant du monothéisme en nos contrées *occidentales*.

Nous citons *infra* un extrait de ces ***Commentaires et digressions***, ce en quoi consiste la **conclusion de la seconde partie :**

« — 2.11• ÉPILOGUE.

Ainsi livrons-nous au lecteur quelques éléments lui permettant d'apprécier la dégradation de la situation de la Femme au cours des âges en nos contrées européennes ; cette dégradation nous la devons essentiellement, estimons-nous, au monothéisme chrétien, à l'Église, qui siècle après siècle s'est employée à porter atteinte au statut de la femme dans la société.

Encore une fois le répétons-nous : l'Église exalta les femmes, la Femme, seulement dans la mesure où cette exaltation pouvait lui être utile ; en l'occurrence elle ne vanta guère que les femmes accédant à la « sainteté », ou ne s'appuya un tant soit peu sur les femmes que lorsque l'institution éprouvait des difficultés pour maintenir son statut prééminent dans la société. »

Dans notre collection « **LILIUM GALLIAE** » le lecteur intéressé trouvera également d'autres **textes traitant de la condition féminine**, et notamment des ouvrages de **Jules Michelet** (*La Sorcière*, *Le Prêtre, la femme et la famille*, *Jeanne d'arc*), ou bien, plus ancien encore, l'ouvrage de **Henricus Institoris** et **Jacobus Sprenger** (*Mallevs Maleficarvm, maleficas, & earum hæreſim, vt phramea potentiſsima conteres* ; une édition du texte, de 1520, en langue latine, et une traduction du texte, de 1928, en langue anglaise).

▪ WOLLSTONECRAFT, Mary. ***A Vindication of the Rights of Woman with Strictures on political and moral Subjects***. New Edition, with an Introduction by Mrs. Henry Fawcett. London : T. Fisher Unwin, MDCCCXCI (1891). XVI et 287 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; conservation : University of Toronto ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI*** — (++++) —

▪ WOLLSTONECRAFT, Mary. ***Défense des droits des femmes – Suivie de quelques Considérations sur des sujets politiques et moraux***. Ouvrage traduit de l'Anglais de Mary Wollstonecraft ; et dédié à M. l'ancien Evêque d'Autun. Paris : Buisson ; Lyon : Bruyset Frères ; 1792. 16 p., 15 p., 531 p., et II p. — [PDF]

N. B. : numérisation : (?) ; conservation : Österreichchische Nationalbibliothek ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI*** — (++++) —

▪ WOLLSTONECRAFT, Mary. ***Original Stories*** – With six Illustrations by William Blake – With an Introduction by E. V. Lucas. London : Henry Frowde, 1906. XXIV et 88 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; conservation : The Library of the University of California – Los Angeles ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***CONTES*** — (++) —

▪ VOLLSTONECRAFT GODWIN, Marie. ***Marie et Caroline ; ou Entretiens d'une institutrice avec ses élèves*** – Traduit de l'anglais de Marie Vollstonecraft Godwin. Orné de cinq gravures. Paris : Dentu, an VII (1798-1799). 256 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica-BNF ; conservation : Bibliothèque nationale de France (BNF) ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***CONTES*** — (+++) —

▪ GODWIN, William. ***Memoirs of the Author of a Vindication of the Rights of Woman***. The second Edition, corrected. London : J. Johnson, 1798. 206 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; conservation : Radcliffe Gollege Library [Woman's Archives] — Schlesinger Library ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - BIOGRAPHIE*** — (+++) —

▪ GODWIN, William. ***Vie et mémoires de Marie Wollstonecraft Godwin, Auteur de la Défense des Droits de la Femme, d'une Réponse à Edmond Burck, des Pensées sur l'Éducation des Filles***. Traduit de l'anglais, Par le Citoyen D*****n. Paris : Testu, Fuchs, Desenne, Le Prieur, Petit, an X (1802). XII et 156 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica-BnF ; conservation : Bibliothèque nationale de France (BNF) ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***ESSAI - BIOGRAPHIE*** — (++) —

Illustration :
Portrait de « Marie Wollstonecrafft » [mention figurant sous le portrait lui-même]
Gravé par Roy – Frontispice de « Vie et Mémoires de Marie Wollstonecraft Godwin »
Paris : Testu, Fuchs, Desenne, Le Prieur, Petit, an X (1802).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **X.-B. Saintine.**

X.-B. Saintine est l'un des noms de plume (« Saintine », « Ernest », « Henry », « X. B. Saintine », « Joseph Xavier Saintine », « Xavier », « Xavier Saintine », « Xavier Boniface de Saintine » ou « Xavier Boniface » ; *Saintines* est le nom d'une commune du département de l'Oise, lieu de naissance de la mère de l'auteur, au nord de Paris, au sud de la région des Hauts-de-France) **de Joseph-Xavier Boniface** (10 juillet 1798 - Paris ; 21 janvier 1865 - Paris) ; romancier, poète et dramaturge ; il écrivit des romans, des essais, quelques poésies et pièces de théâtre. Il fut Président de la ***Société des gens de lettres*** (1855-1856).

Nous avons choisi de vous proposer la lecture de son ouvrage intitulé « **La Mythologie du Rhin** » (dans une **édition illustrée par Gustave Doré**).

▪ SAINTINE, X.–B. ***La Mythologie du Rhin***. Illustrée par Gustave Doré. Paris : Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1862. 403 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : The Library of Congress (?) ; conservation : The Library of Congress ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI*** — (+++) —

L'hyperlien suivant permet de visualiser (au fomat PDF) les **1ère et 4ème pages de couverture** (rigide, cartonnée, en couleurs), d'éditeur, de l'exemplaire **d'une édition de cet ouvrage que nous possédons dans notre bibliothèque ; il s'agit d'une édition plus tardive** que celle dont le téléchagement complet vous est permis par le lien figurant plus haut ; cette autre édition comporte un sous-titre : « ET LES CONTES DE LA MÈRE-GRAND' » (ce qui constitue une référence aux textes de l'***EDDA***) :
• SAINTINE, X.-B. ***La Mythologie du Rhin — Et les Contes de la Mère-Grand'***. Illustrée par Gustave Doré. Paris : Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1876. 283 p. P. 1 et 4 de couverture — [PDF]

Ci-dessous vous trouverez tout d'abord **des extraits de l'ouvrage** (assortis de quelques commentaires), puis sa ***Table des matières***.

Extrait n°1 (**p. 3-7 ; chap. I : *Époque primitive***) de la « **La Mythologie du Rhin** » **:**

« Quoique né en Suisse, dans le pays des Grisons, quoique côtoyant ou traversant une partie de la France, et allant ensuite, après un long et magnifique parcours, s'absorber dans les nombreux canaux de la Hollande, le Rhin est un fleuve essentiellement allemand.

Dans les siècles les plus reculés, avant de planter des villes sur ses bords, toutes les peuplades germaniques y ont tour à tour planté leurs tentes, y

ont abreuvé leurs troupeaux, y ont livré leurs interminables combats, sans que le cliquetis de leurs cpées et le bruit de leurs trompes de guerre aient pu un instant attirer l'attention de l'impassible histoire, qui dormait alors de son plus profond sommeil.

Malgré son silence, qui devait se prolonger longtemps encore, on peut le supposer à coup sûr, le Rhin était déjà la grande voie de communication des peuples allemands entre eux, comme du reste de l'Europe avec l'Allemagne. Par le Rhin lui sont venus le commerce et la civilisation, mais aussi les invasions de toutes les espèces. Nous ne parlerons avec quelque détail que des invasions religieuses, les seules qui soient de notre sujet.

Dans les âges primitifs, le midi de l'Europe était seul habité ; la partie nord ne présentait que des forêts inextricables, aussi vieilles que le monde, et où les pas de l'homme n'avaient pas encore tracé un premier sentier : sombres et froides solitudes sylvestres espacées de marécages, où les arbres se disputaient le terrain, les plus forts étouffant les plus faibles pour se faire une place au soleil ; désert boisé parcouru seulement par des bandes d'animaux sauvages qui se poursuivaient et se dévoraient entre eux ; ombrages séculaires où des volées d'oiseaux timides et palpitants cherchaient de vains refuges contre les troupes voraces des oiseaux de proie.

Ainsi, même en l'absence de l'homme, la guerre existait déjà, elle existait partout, dans ces régions où il était du destin de ce grand destructeur de s'en faire un jeu, une fête, une nécessité, une gloire !

Nul regard humain ne s'était ouvert sur les magnificences de ces contrées ignorées ?

Puis, un jour, une peuplade de sauvages s'y établit avec ses troupeaux. Après elle, en vint une autre, plus guerrière, mieux armée, qui chassa les premiers occupants, et prit leur place, déjà défrichée.

Après celle-ci, une autre, puis une autre encore.

Il en fut de même pendant une longue série d'années et de siècles ; et tous ces flots humains descendaient de l'extrême nord, marquant chacune de leurs étapes par de sanglantes batailles ; et c'est ainsi que les vaincus, forcés, l'épée dans les reins, de faire une marche en avant, tour à tour pourchassés et pourchassant, allèrent peupler ces pays incultes et déserts, qui furent depuis la Belgique, les Gaules, l'Angleterre, la Bretagne, poursuivant leur course de plus en plus, du Rhin à la Méditerranée, s'épanouissant de droite à gauche, de l'est à l'ouest, franchissant les Pyrénées et les Alpes, pour s'emparer, dans leur fuite conquérante, de l'Ibérie d'un côté, et des plaines lombardes de l'autre. […] »

(***In*** **:** SAINTINE, X.-B. ***La Mythologie du Rhin***. Illustrée par Gustave Doré. Paris : Librairie de L. Hachette et C[ie], 1862. 403 p. P. 3-7)

— N. B. —

Au cours des lignes, des pages (p. 7 [second §] - p. 10) **suivant l'extrait cité, X. B. Saintine se livre à quelques considérations scientifiques**, en appelant aux « hommes de la science », de la science de l'époque où il écrivait.

Aujourd'hui **la démonstration qu'il formule semble tout à fait caduque :** des populations originaires des Indes n'ont pas apporté leur culture, leur langue, les structures de celles-ci en Europe.

« **D'où venaient à l'Europe, naguère morne et silencieuse, ces flots de visiteurs inattendus, affluant tous des régions hyperboréennes ?** » (**p.7**)…

Nous apportons ci-après quelques précisions, nous semble-t-il, utiles à ce sujet.

Ces « ***visiteurs inattendus*** », affluant tous des régions *hyperboréennes*, sont effectivement, selon les théories scientifiques actuelles, originaires de l'Hyperborée, mais pas des Indes, ils sont :

> « les enfants d'Hyperborée (ou, parfois, Hyper-Borée), issus de l'Aryana Veja, ou ceux leur étant apparentés.
>
> « Airyanem Vaejah ou Airyana Waejah (Expansion Aryenne) était la terre légendaire du peuple Aryen (Indo-iraniens), tel que décrite dans l'Avesta, livre sacré des Zoroastriens. L'Airyanem Vaejah aurait été située entre le Caucase et l'Asie du Sud, au voisinage, ou dans cette contrée où furent bâties des cités dont les ruines les plus significatives se trouvent à Arkaïm. Les tribus aryennes s'y seraient séparées en deux groupes ; l'un se déplaçant vers le nord de l'Inde, le bassin indo-gangétique (avant de se porter vers le Dekkan), alors que l'autre gagnait le plateau iranien, notamment (Iran et Afghanistan).
>
> « Zoroastre écrit dans l'Avesta qu'il vécut dans l'Airyanem Vaejah. Plus tard, quand Cyrus I[er] établit son empire, il appela l'Empire perse, du nom de son clan. Cependant, depuis la période Sassanide (quand le Zoroastrisme était religion d'état) le nom "Iran Shahr", "Aryanam" ou **Iran** (terre des Aryens) a été utilisé. Cette utilisation s'est faite également durant l'Antiquité pour désigner la région s'étalant sur tout l'Afghanistan actuel, l'Ariana ou Aryana. »

(Ces précisions nous les recopions [**Note du point 2.2** ; *N. D. É.*] **depuis une autre page de notre site** Internet, celle de **:**
• « **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS** » relatifs au climat [partie 1] et à la condition féminine [**partie 2**], de notre collection ***Lilium Galliae*** **:**
col_liliumgal/Comments_Digressions_Climat_Condition_Feminine_Monod.html ;
• Ces « **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS** » sont **également disponibles sous formes de fichiers .pdf** [au formats A4 ou A5 ; dans la collection ***Lilium Galliae***] **:**
Comtr_Climat_Condition_Feminine_Monod_A4.pdf
Comtr_Climat_Condition_Feminine_Monod_A5.pdf**).**

Extrait n°2 (**p. 194-195 ; chap. VIII**) de la « **La Mythologie du Rhin** » **:**

« Mon chapitre VIII passe à l'état de cénotaphe.

Moi, un savant !… grand Dieu !… Que le lecteur se rassure. En composant cet ouvrage, qu'ai-je voulu ? simplement recueillir le long du Rhin de curieux récits mythologiques nés des vieilles croyances de l'Europe, car tout est venu aboutir là. Là se trouvent entassés, comme par alluvions successives, tous les anciens fabliaux, tous les récits merveilleux, même enfantins, adoptés autrefois par l'imagination crédule de nos pères. Sauf quelques exceptions, où la gravité du sujet me soulève de terre malgré moi, ce sont les contes de *ma mère grand'* que je veux surtout vous redire. Nous y arrivons. L'Edda elle-même n'a pas une autre signification. L'*Edda* se traduit par *la grand'mère*. »

(***In*** **:** SAINTINE, X.-B. ***La Mythologie du Rhin***. Illustrée par Gustave Doré. Paris : Librairie de L. Hachette et C[ie], 1862. 403 p. P. 194-195)

> • ***Hyperlien vers des précisions relatives aux textes de l'EDDA*** (un fichier de notre collection « ECCE HOMO »)…
>
> • **Ci-après, un autre hyperlien** permet de consulter, au sein de notre **collection « DOMUS DRACONIS »**, une « **NOTICE SUR LES EDDAS** » ; **cette notice**, tirée d'une édition d'un ouvrage consistant en une **traduction des EDDAS** par R. du Puget, apporte sur ce thème quelques éclaircissements : « Il y a deux Eddas : la plus ancienne est celle de Sæmund-le-Sage, l'*Edda poétique ou rhythmique*, […] », « L'Edda en prose est d'une date plus récente. On l'attribue à Snorre Sturleson, célèbre annaliste norwégien […] »…
>
> **Cette *notice*** est tirée d'une édition d'un ouvrage consistant en une **traduction des EDDAS** par R. du Puget : « Il y a deux Eddas : la plus ancienne est celle de Sæmund-le-Sage, l'*Edda poétique ou rhythmique*, […] », « L'Edda en prose est d'une date plus récente. On l'attribue à Snorre Sturleson, célèbre annaliste norwégien […] » ; cet hyperlien vous permet en outre, si vous le souhaitez, de **télécharger l'ouvrage en question :**
> • SÆMUND LE SAGE ; SNORRE STURLESON. ***Les Eddas***. Traduites de l'ancien idiome scandinave par Mlle R. du Puget, membre de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Caen, traducteur des Œuvres de Tégnier, de l'historien A. Fryxelle, de Mlle Brenier, etc., etc. Paris : Librairie de l'Association pour la propagation et la publication des bons livres, s.d. (vers 1838-1865). VI p. et 439 p. — [PDF]

Nous proposons par le texte reproduit ci-dessous de consulter la **TABLE DES MATIÈRES** de l'ouvrage **:**

I. ÉPOQUE PRIMITIVE. – Premiers colons du Rhin. – Des savants à l'école. – De la langue sanscrite et du bas-breton. – UN DIEU FAINÉANT. – Divinités microscopiques. – CULTE DES ARBRES. – Des arbres de naissance et des arbres de mort…3

II. DES DRUIDES ET DE LEUR DOCTRINE. – Ésus. – Le chêne sacré. – Le tilleul de Pforzheim. – Une plante de l'opposition. – Du gui et de l'*anguinum*. – L'oracle de Dodone, – Chevaux immaculés. – LES DRUIDESSES. – Un électeur en retard. – Institution philanthropique des sacrifices humains… 25

III. VISITE À LA TERRE DES AÏEUX.— Les deux rives du Rhin. – Pierres druidiques. – La noce et l'enterrement. – Culte nocturne. – Un vitrier demi-dieu. – Le duel de société. – Une compatriote d'Aspasie. – Boudoir d'une dame celte. – Récit du barde. – Teutons et Titans. – Tremblement de terre…51

IV. INVASION DES DIEUX DE ROME EN GERMANIE. – Drusus et la druidesse. – Grande découverte philologique au sujet du TEUTATÈS gaulois. – Transformations de toutes sortes. – IRMENSUL. – Le Rhin divinisé. – Les dieux franchissent le fleuve. – Druides de la troisième époque…85
V. LE MONDE AVANT ET DEPUIS ODIN. – Naissance d'Ymer. – Les Géants de la Gelée. – Une bûche fendue en deux. – Le premier homme et la première femme. – Le frêne Ygdrasil et sa ménagerie. – Les trois joyaux de Thor. – L'épée enchantée de Freyr. – Un souvenir de la garde nationale de Belleville. – Histoire de Kvasir et des deux nains. – Miel et sang. – Invocation…113
VI. BIOGRAPHIES RÉSUMÉES. – Un dieu clairvoyant. – Un dieu rayonnant. – Tyr et le loup Fenris. – Hôpital de la Valhalla. – Pourquoi Odin était-il borgne ? – LES TROIS NORNES. – Mimer le Sage, – Une déesse mère de quatre bœufs. – LES GALANTERIES D'HEIMDALL, le dieu aux dents d'or… 141
VII. CIEL ET ENFER. – Les Valkyries. – Divertissements dans la Valhalla. – Porc et sanglier.—Un enfer gelé. – MORT DE BALDER. – Dévouement de Frigg. – La forêt aux arbres de fer. – Crépuscule des dieux. – Les pommes d'Iduna. – CHUTE DU CIEL ET FIN DU MONDE. – Réflexions sur cet événement. – Petit bonhomme vit encore…161
VIII. Comme quoi les dieux de l'Inde ne vivent qu'un kalpa, c'est-à-dire la durée d'un monde à l'autre. – Comme quoi le dieu Wishnou était borgne. – Comme quoi les Celtes et les Scandinaves admettaient la métempsycose, à l'instar des Indiens. – Comme quoi Odin, avec ses émanations, procède du dieu Bouddha. – Du Mahabarata et du Ramayana. – Chronologie. – Âge du monde. – Tableaux comparatifs. – Citations. – Preuves à l'appui. – UN CÉNOTAPHE…193
IX. CONFÉDÉRATION DE TOUS LES DIEUX DU NORD. – Liberté des cultes. – Le christianisme. – *Miserere mei, Jésus !* – Dénombrement à la façon d'Homère. – Les dieux prussiens, slaves et finlandais. – Le dieu des cerises et le dieu des abeilles. – Une femme d'argent. – CHANT DE NOCE D'ILMARINNEN. – Un dieu squelette. – Le pilon et le mortier de Yaga-Baba.—Préliminaires de la bataille. – La petite chapelle de la colline. – Signal de l'attaque. – JÉSUS ET MARIE…199
X. MARIETTA ET L'ÉGLANTINE. – *Ésus et Jésus*. – Amalgame. – Un catéchumène. – Défense de se nourrir de la chair du cheval. – Les évêques-soldats. – Interruption. – Rentrez chez vous, bonhomme ! – Rôle de la Prusse dans la mythologie du moyen âge. – Tybilinus, le dieu noir. – La petite fleur bleue…226
XI. ESPRITS ÉLÉMENTAIRES DE L'AIR, DU FEU ET DE LA TERRE. – Des sylphes, de leurs divertissements et de leurs usages domestiques. – La petite reine Mab. – Les follets. – Elfes clairs et elfes noirs. – Véritable cause du somnambulisme naturel. – LA FIANCÉE DU VENT. – Le feu grisou. – Maître Hœmmerling. – Le dernier gnome…241
XII. ESPRITS ÉLÉMENTAIRES DES EAUX. – Pétrarque à Cologne. – de Dieu par l'eau. – DES NIXES ET DES ONDINES. – Une permission de dix heures. – L'ONDINE AU PIED BLANC – Toc, toc ! Hâtez-vous ! – Horribles mystères du Rhin. – La cour du grand Nichus. – NIXCOBT, le messager des morts. – Ses joyeux tours. – Je me mets à la recherche d'une Ondine…257
XIII. ESPRITS FAMILIERS. – Le Butzemann. – LA BONNE DAME HOLLÉ. – LES KOBOLDS. – Un kobold au service d'une cuisinière. – Zotteraies et petites dames blanches.— LES KILLEGROFFS, fils du diable. – Anges blancs. – LES DÉSIRS SATISFAITS, fable…283
XIV. LES GÉANTS ET LES NAINS. – Duel d'Êphesim et de Gromraelund. – Nains de cour et petits Nains. – Les fils d'Ymer. – Les moissonneurs invisibles. – HISTOIRE DU NAIN KREISS ET DU GÉANT QUADRAGANT. – Comment les géants se mirent au service des nains…305
XV. DES ENCHANTEURS ET DES ENCHANTÉS.— VOYAGE D'ASA THOR ET DE SES COMPAGNONS. – L'hôtellerie aux cinq corridors. – Skrymner. – Un gant perdu et retrouvé. – Arrivée à la grande ville d'Utgard. – Lutte du dieu Thor contre la nourrice du roi. – FRÉDÉRIC BARBEROUSSE AU KISFHAUSER. – Teutonia ! Teutonia ! – Ce que sont devenus les anciens dieux. – Vénus et le bon chevalier Tannhauser. – JUPITER DANS L'ÎLE AUX LAPINS. – UN DIEU DE NOS JOURS…335
XVI. LES FEMMES MISSIONNAIRES, LES FEMMES PROPHÉTESSES, LES FEMMES FORTES, LES FEMMES SERPENTS. – Mythologie de l'enfance. – Les marraines. – Les fées. – La baguette magique et le manche à balai. – LA FIANCÉE DU KINAST. – Un mari au clou. – LES TROIS BAISERS DE LÉONHARD. – Le Monde des Morts, le Monde des Spectres, le Monde des Ombres. – Les animaux mythologiques…361
ENVOI À M. ANTOINE MINOREL, chimiste, mathématicien et philosophe erratique…387

(***In*** **:** SAINTINE, X.-B. ***La Mythologie du Rhin***. Illustrée par Gustave Doré. Paris : Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1862. 403 p. P. 401-403)

Illustration de Gustave Doré, légendée « Les Valkyries » ;
In **:** SAINTINE, X.-B. ***La Mythologie du Rhin***.
Paris : Librairie de L. Hachette et C^{ie}, 1862.
403 p. P. 161 (chap. VII).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Frédéric Gustave Eichhoff.**

Frédéric Gustave Eichhoff (naissance à : Le Havre, le 17 août 1799 ; décès à : Melun, le 10 mai 1875) fut instituteur, puis universitaire. Il œuvra pour l'Université de Lyon, celle de Paris. **Philologue**, *très productif*, il rédigea de nombreux ouvrages ; et participa à de nombreuses sociétés savantes (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres [Institut], membre correspondant ; Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon ; Académie

des Sciences de Turin ; Académie toscane des Sciences et des Lettres La Colombaria ; Académie de Stanislas…).

▪ EICHHOFF, Frédéric Gustave. (Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, ancien professeur suppléant à la Faculté de Paris, membre correspondant de l'Institut). ***Tableau de la littérature du Nord au moyen âge en Allemagne et en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie***. Paris : Didier, Libraire-Éditeur, 1853. XII p. et 454 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Internet Archive ; conservation : The University of Toronto ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI*** — (++++) —

Transcription de l'« **Index des chapitres** » de l'ouvrage (pages XI et XII) **:**

INDEX DES CHAPITRES.

I. L'Orient, la Grèce, l'Empire romain…1
II. Les Celtes, les Germains et les Slaves…10
III. Les Goths ; bible d'Ulfilas…22
IV. Les Normans ; poème de l'Edda…32
V. Edda, vision de Vala…44
VI. Edda, mythologie Scandinave…58
VII. Edda, chant du Havamal…73
VIII. Mythologie slavonne et finnoise…84
IX. Bardes gallois et irlandais…94
X. Les Anglo-Saxons ; poème de Beowulf…105
XI. Les Franco-Suèves ; chant de Hildebrand…117
XII. Règne de Charlemagne…129
XIII. Poésie tudesque ; princes carolingiens…139
XIV. Chant de Ragnar ; mœurs des pirates…149
XV. Chant de Zaboï ; réveil des Slaves…161
XVI. Alfred le Grand; invasion des Normans…171
XVll. Empire et Église ; Othon I^{er}, Grégoire VII…185
XVIII. Légende d'Anno, archevêque de Cologne…199
XIX. Ère des Croisades ; France, Angleterre, Allemagne…220
XX. Chants des Troubadours ; langue d'oc…234
XXI. Chants des Trouvères ; langue d'oï…248
XXII. Chants des Minnesinger allemands…259
XXIII. Chants des Minnesinger allemands…268
XXIV. Minnesinger ; lutte poétique de Wartbourg…278
XXV. Minnesinger ; élégie russe d'Igor…291
XXVI. Maximes morales des Minnesinger…301
XXVII. Cycle épique des Francs et des Bretons…314
XXVIII. Cycle épique des Longbards et des Saxons…330
XXIX. Cycle épique des Goths et des Burgondes…344
XXX. Poème des Nibelunges…357
XXXI. Poème des Nibelunges…369
XXXII. Dante en Italie ; fin des Croisades…384
XXXIII. Ballades anglaises, chants écossais…396
XXXIV. Chants de guerre serbes et suisses…408
XXXV. Satires allemandes, roman du Renard…419
XXXVI. Renaissance et Réforme…431
Légende suédoise traduite en vers allemands…445
Hymne russe traduit en vers français…450

FIN DE L'INDEX.

Les lecteurs intéressés par les thèmes abordés dans l'essai de Frédéric Gustave Eichhoff peuvent consulter la **page de présentation des ouvrages de notre collection *DOMUS DRACONIS*** où sont décrits et proposés au téléchargement de vénérables textes (Barzaz Breiz [Chants populaires de la Bretagne], Beowulf, Cours de littérature celtique [Épopée celtique d'Irlande, Mabinogion…], Edda, Niebelungenlied, Kalevala…), et notamment, parmi ceux-ci, certains sur lesquels disserte l'auteur.

— N. B. —

Ci-après nous reproduisons quelques considérations déjà développées *supra* concernant certaines assertions *scientifiques*, ici développées par Frédéric Gustave Eichhoff dès sa « ***Préface*** »… Au cours des lignes évoquées, l'auteur se livrait à quelques considérations scientifiques, en invoquant la science de l'époque où il écrivait.

Nous apportons ci-après quelques précisions, issues de *la science de notre époque*, donc, et, nous semble-t-il, utiles à ce sujet.

Tout comme X. B. Saintine (*cf.* la présentation de l'ouvrage précédant de la collection) s'interrogeait : « **D'où venaient à l'Europe, naguère morne et silencieuse, ces flots de visiteurs inattendus, affluant tous des régions hyperboréennes ?** » (« ***La Mythologie du Rhin*** », **p.7**) F. G. Heichhoff soulevait ce sujet, et y apportait les éclaircissements de la *science*, de la science, nécessairement, de son époque…

Nous apportons ci-après quelques précisions, issues de *la science de notre époque*, donc, et, nous semble-t-il, utiles à ce sujet.

Ces « ***visiteurs inattendus*** », affluant tous des régions *hyperboréennes*, sont effectivement, selon les théories scientifiques actuelles, originaires de l'Hyperborée, mais pas des Indes, ils sont :

> « les enfants d'Hyperborée (ou, parfois, Hyper-Borée), issus de l'Aryana Veja, ou ceux leur étant apparentés.
>
> « Airyanem Vaejah ou Airyana Waejah (Expansion Aryenne) était la terre légendaire du peuple Aryen (Indo-iraniens), tel que décrite dans l'Avesta, livre sacré des Zoroastriens. L'Airyanem Vaejah aurait été située entre le Caucase et l'Asie du Sud, au voisinage, ou dans cette contrée où furent bâties des cités dont les ruines les plus significatives se trouvent à Arkaïm. Les tribus aryennes s'y seraient séparées en deux groupes ; l'un se déplaçant vers le nord de l'Inde, le bassin indo-gangétique (avant de se porter vers le Dekkan), alors que l'autre gagnait le plateau iranien, notamment (Iran et Afghanistan).
>
> « Zoroastre écrit dans l'Avesta qu'il vécut dans l'Airyanem Vaejah. Plus tard, quand Cyrus I^{er} établit son empire, il appela l'Empire perse, du nom de son clan. Cependant, depuis la période Sassanide (quand le Zoroastrisme était religion d'état) le nom "Iran Shahr", "Aryanam" ou **Iran** (terre des Aryens) a été utilisé. Cette utilisation s'est faite également durant l'Antiquité pour désigner la région s'étalant sur tout l'Afghanistan actuel, l'Ariana ou Aryana. »

(Ces précisions nous les recopions [**Note du point 2.2** ; *N. D. É.*] **depuis une autre page de notre site** Internet, celle de **:**
• « **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS** » relatifs au climat [partie 1] et à la condition féminine [**partie 2**], de notre collection ***Lilium***

***Galliae* :**
col_liliumgal/Comments_Digressions_Climat_Condition_Feminine_Monod.html ;
• Ces « **COMMENTAIRES ET DIGRESSIONS** » sont **également disponibles sous formes de fichiers .pdf** [au formats A4 ou A5 ; dans la collection ***Lilium Galliae***] **:**
Comtr_Climat_Condition_Feminine_Monod_A4.pdf
Comtr_Climat_Condition_Feminine_Monod_A5.pdf**).**

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **André Saturnin Morin.**

André-Saturnin Morin (pseudonyme parfois employé : « Miron » — naissance : le 28 novembre 1807 à Chartres ; décès : le 3 juillet 1888 à Paris) fut un libre-penseur qui écrivit, à partir de janvier 1830, des articles dans un journal de l'opposition à la Restauration. Notaire, puis avocat, dès après la révolution de 1848 il fut nommé sous-commissaire du gouvernement puis sous-préfet (en 1849, chargé de la répression des émeutiers issus des *Ateliers nationaux*, estimant ne pas disposer de suffisamment de brigades de gendarmerie de ce faire, il sut montrer avec raison une certaine modération, et par habiles argumentations et raisonnements obtint le rétablissement de l'ordre). En octobre 1849 il refuse le poste de sous-préfet de Toul qui lui est proposé. Il sera ensuite conseiller municipal de Chartres, puis conseiller général d'Eure-et-Loir. Il rédigea de nombreux ouvrages militants.

▪ MORIN, André Saturnin. (MIRON). ***le Prêtre & le sorcier – Statistique de la superstition***. Paris : Armand Le Chevalier, Éditeur, 1872. 304 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Google ; conservation : Harvard College Library ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI*** — (++++) —

Nous vous proposons ci-dessous le texte de l'intégralité de **la *PRÉFACE*** de l'ouvrage d'A. S. Morin (p. 5-6) :

« On s'occupe activement, depuis quelques années, de dresser des statistiques dans tous les genres : les sociétés archéologiques de la plupart des départements, et notamment celle d'Eure-et-Loir, poursuivent, avec le zèle le plus louable, la collection méthodique de tout ce que les localités peuvent offrir de documents scientifiques : statistiques archéologique, zoologique, botanique, cacologique, etc. Il nous semble qu'il ne serait pas moins utile de dresser une statistique hagiographique, ou l'on s'étudierait à enregistrer les traditions, les croyances locales, à en rechercher l'origine, à donner la liste des Saints qui sont, dans divers endroits, l'objet de dévotions particulières, à mentionner la spécialité de chacun, c'est-à-dire la vertu qui lui est attribuée de guérir tel genre de maladies, de procurer tel genre de faveurs ; on ne manquera pas de relater les pèlerinages, les reliques, les miracles, les processions commémoratives, les coutumes locales. On fera, en un mol, l'inventaire de tout ce qui constitue l'état religieux du pays. Un tel travail servirait à faire connaître les mœurs et la physionomie des populations. Que chaque département apporte un pareil contingent, et l'on pourra, en consultant toutes ces statistiques, étudier la marche des croyances, comparer leur mouvement dans les diverses provinces ; l'histoire et la philosophie pourront y puiser de précieux renseignements.

Pour exécuter le plan que j'indique, il faudrait parcourir toutes les communes, visiter en détail les églises, chapelles et autres monuments ecclésiastiques, s'enquérir avec soin de ce que chaque édifice peut présenter de curieux, fureter, questionner, compulser les archives locales. Ce serait une tache laborieuse, a laquelle un seul homme ne pourrait suffire, à moins d'y consacrer un temps fort long. Une société parviendrait a remplir celte mission, en repartissant l'enquêté entre plusieurs de ses membres et en la prolongeant autant qu'il serait nécessaire.

Je n'ai pas la prétention d'offrir un modèle mème restreint de l'investigation que je propose. Ayant glané un certain nombre de documents, j'ai cru pouvoir en composer un petit recueil de nature à intéresser les lecteurs. On y verra quelles formes prend le catholicisme, quelle influence il exerce sur les intelligences, comment le culte s'est façonné. En l'observant dans la pratique populaire, on en saisira le véritable caractère. »

Cette illustration représentant des sorcières et des sorciers dansant,
reproduit une gravure de Lumb Stocks (1812-1892) ; gravure réalisée
d'après un original de John Faed (1819-1902) illustrant « Tam o' Shanter »,
un poème de l'Écossais Robert Burns (1759-1796), rédigé en 1790 (publié en 1791),
où il est notamment conté qu'une personne éprouve une troublante vision de
sorcières et sorciers s'adonnant indécemment à une danse démoniaque.

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

• Auteur : **Alfred de Nore.**

Alfred de Nore est un pseudonyme (autres pseudonymes : Adolphe de Chesnel de la Charbonnelay – A. D. C. Malvius – Alfred de Montferrand), celui de Louis-Pierre-François de Chesnel de La Charbonelais (marquis ; naissance : le 24 septembre 1791 à Belleville [Paris] ; décès : le 3 octobre 1862 à Paris). Ancien militaire (jusqu'en 1820 ; lieutenant-colonel), il fut un homme de vaste culture, un poète également, ayant cultivé avec bonheur des intérêts divers, et qui écrivit sur de très nombreux sujets.

▪ NORE, Alfred (de). ***Coutumes, mythes et traditions des provinces de France***. Paris: Librairie de Perisse Frères ; Lyon : Librairie de Perisse Frères. 1846. X p. et 394 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : MünchenerDigitalisierungZentrum Digitalebibliothek ; conservation : Bayerische StaatsBibliothek ; téléchargé depuis : digitale-sammlungen.de.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

Extrait de l'*AVANT-PROPOS* (p. IV-V) :

« […] les monts Pyrénéens ont gardé de nombreuses traditions de leurs anciens possesseurs. La théogonie païenne s'y unit encore aujourd'hui au culte catholique, et les mythes des Phéniciens et des Gaulois n'ont pas cessé d'obtenir des montagnards une croyance profonde qu'ils s'efforcent de concilier avec la religion du Christ. Ainsi, les cavernes ténébreuses sont des lieux révérés comme elles l'étaient aux siècles des temples troglodytiques ; ainsi s'attache toujours aux pics sourcilleux une pensée de tombe, comme au temps ou Alcide ensevelissait la fille de Bébrix sous une masse gigantesque de granit ; ainsi le pâtre respecte encore les pierres brutes isolées, qui affectent certaines formes, comme le Druide qui égorgeait une victime et déposait une offrande au pied d'un Menhir ou d'un Dolmen, comme le chevrier de l'Atlas vénère un Béthel ; ainsi les forêts, les vieux arbres, les lacs et les fontaines, conservent leurs génies protecteurs ou malfaisants, de même que cela était lorsque le Celte adorait son Ésus, sous la forme d'un chêne ou d'un hêtre, et que l'ahriman des Gaulois exerçait une si grande fascination sur les esprits. »

Extrait de l'*AVANT-PROPOS* (p. VII-VIII) :

« C'est au moment où le péril approche pour nos antiques croyances, qu'il nous semble utile de les recueillir en un livre, pour faire connaître a beaucoup de nos compatriotes ce qui subsiste encore, ce qui bientôt n'existera plus ; et pour transmettre à nos petits-fils la mémoire des mœurs de leurs ancetres. Nous n'engagerons pas sans doute nos descendants a les adopter derechef, nous ne leur dirons pas de résister au mouvement progressif qui est impose par la force des choses ; mais nous les inviterons a ne point appeler l'anathème sur les préjugés de leurs pères, à examiner avec conscience, avec sagesse, les rapports nécessaires que ces préjugés devaient avoir avec les institutions contemporaines ; et, enfin, à considérer si l'influence de ces mœurs, si fréquemment superstitieuses jusqu'à l'absurde, n'avait pas cependant pour résultat, nous le répétons, de procurer a ceux qui en étaient pénétrés, une plus grande somme de bonheur qu'il n'en est accorde aux générations qui jouissent du privilège des lumières. »

Extrait du chapitre « *VIII – Bretagne Loire-inférieure Morbihan, Finistère, Côtes-du-nord, Ille-et-Vilaine*. », rubrique « *Le Cheval Mallet*. » (p. 203-205) :

« Le cheval Mallet. – C'est dans la paroisse de Saint-Sumine-de-Coutais, département de la Loire-Inférieure, que se célébrait cette fête le jour de la

Pentecôte. Le cheval Mallet était de bois, et une ouverture pratiquée au milieu du corps permettait à un homme de s'y introduire pour le faire manœuvrer. Il était déposé chez les anciens de la paroisse, et le dimanche qui précédait celui de la Pentecôte, les nouveaux marguilliers le portaient chez le plus ancien. Neuf parents ou amis des marguilliers les escortaient, vêtus d'une espèce de dalmatique de toile peinte, et parsemée d'hermine noire et de fleurs de lis rouges, aux armes de Bretagne et de France. Le personnage qui portait le cheval, était aussi couvert d'un long sarreau de toile, ayant les mêmes ornements ; et deux sergents de la juridiction, pareillement costumés, précédaient le cheval, tenant chacun à la main droite une baguette ornée de fleurs comme la verge sacrée des Druides. Après les sergents marchait un des neuf de l'escorte, tenant en main un bâton de cinq pieds, ferré des deux bouts ; derrière le cheval venaient deux autres personnages armés d'épées avec lesquels ils ferraillaient pendant toute la marche ; et la musique était composée des autres acteurs complétant les neuf membres du cortège. Le cheval ne quittait son nouveau domicile que le jour de la Pentecôte. La veille de cette solennité, dans l'après-midi, les marguilliers, accompagnés des sergents du peuple, se rendaient dans un bois voisin, d'où ils enlevaient un chêne qu'ils venaient ensuite déposer, aux sons des instruments, sur la place de l'église. Le jour de la Pentecôte, après la première messe, le même cortège allait chercher le cheval Mallet qu'on plaçait dans l'église, au banc du seigneur, et l'on procédait ensuite à la plantation du chêne. Puis, après la grand'messe, on rapportait le cheval sur la place, et on lui faisait faire, en dansant, trois fois le tour de l'arbre. Un banquet de notables avait lieu ensuite chez l'un des marguilliers ; au sortir des vêpres, le cheval faisait encore neuf fois le tour du chêne qu'il embrassait aussi à trois reprises ; cette cérémonie achevée, les sergents criaient trois fois : silence ! et le bâtonnier entonnait alors une chanson qui n'avait rien moins que quatre-vingt-dix-neuf couplets. Elle devait être nouvelle chaque année, et retracer tous les événements et anecdotes scandaleuses qui formaient l'histoire de la paroisse pendant l'année écoulée. Un double de cette chanson était déposé à la chambre des Comptes de Nantes, et l'original restait dans les archives de la paroisse, joint au procès-verbal de la cérémonie. Après celle-ci, on portait le cheval Mallet dans la maison de l'un des marguilliers qui en était le gardien jusqu'à l'année suivante. »

N. B. : « Saint-Sumine-de-Coutais », en fait : « Saint-Lumine-de-Coutais ».

Nous vous proposons ci-après de courts extraits (pages de couverture, préfaces, table des matières…) **de différents ouvrages**, trouvés dans les rayons de notre bibliothèque, **relativement anciens** (publiés voilà quelques dizaines d'années), **mais ne relevant pas encore du domaine public :**

• « Contes et légendes de Touraine — Histoires merveilleuses », ouvrage réalisé « À partir de témoignages recueillis, de traces livresques ou orales […] » par Robert Vivier (1894-1989), Jacques-Marie Rougé (1873-1956) et Émile Millet (1887-1983)…

VIVIER, Robert, ROUGÉ, Jacques-Marie, MILLET, Émile. « Contes et légendes de Touraine — Histoires merveilleuses ». Chambray-lès-Tours : Éditions C.L.D. – Éditions ROYER-C.LI.O (Coll. La Moisson des Contes), 1993. (pages 1 et 4 de couv. ; mention copyright ; « Préface » ; « Biographies » ; « Bibliographie sommaire des ouvrages de littérature orale de folklore de la Touraine » ; « Sommaire » ; mention imprimeur).

• « Les Légendes païennes du Poitou » de Philippe Randa (pseudonyme de Philippe André Duquesne [naissance en 1960], écrivain et éditeur ; fils de Peter Randa [1911-1979] — pseudonyme d'André Duquesne, romancier ayant écrit de nombreux ouvrages de différents genres sous de nombreux pseudonymes)…

RANDA, Philippe. Les Légendes païennes du Poitou. Paris : L'Æncre, 1995. (pages 1 et 4 de couv. ; pages de titre, de copyright ; « Sommaire » ; « Introduction »).

• « Les Traditions d'Europe », présentation d'Alain de Benoist [naissance en 1943], ouvrage qui « trouve son origine dans la publication, à partir de septembre 1975, d'un bulletin de liaison intitulé GRECE-Traditions. Réalisé de manière assez artisanale » […] « ce bulletin fut d'abord servi, sans périodicité fixe, aux seuls membres du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRECE). » (extrait du second paragraphe de la Présentation)…

BENOIST, Alain (de) [Présentation de]. Les Traditions d'Europe. Nouvelle édition revue et augmentée. Arpajon : Éditions du Labyrinthe, 1996 (1982). (Pages 1 et 4 de couv. ; dédicace ; « Présentation » ; « Sommaire » ; mentions dépôt légal, et imprimeur).

• « Les Évangiles du Diable, selon la croyance populaire — Le Grand et Le Petit Albert » (« Le Grand et le Petit Albert » parut préalablement en 1970, « Les Évangiles du Diable » en 1994), légendes recueillies et transcrites par Claude Seignolle (1917-2018)…

SEIGNOLLE, Claude. « LES ÉVANGILES DU DIABLE SELON LA CROYANCE POPULAIRE — LE GRAND ET LE PETIT ALBERT ».Édition établie par Francis Lacassin. Paris : Robert Laffont S. A., 1998 (Coll. Bouquins). (pages 1 et 4 de couv. ; Introduction de Francis Lacassin ; Table des matières ; mention dépôt légal, et imprimeur).

• « Le Folklore français — Cérémonies familiales : du berceau à la tombe – Cycles de Carnaval — Cérémonies périodiques, cycliques et saisonnières : cycle de Carnaval-Carême – cycle de Pâques » (Volume 1 [réédition], parution en 1998 ; les volumes 3 et 4, ainsi que le volume consacré à la Bibliographie, paraîtront en 1999), « Manuel » rédigé par Arnold van Gennep (1873-1957)…

GENNEP, Arnold (van). « Le Folklore français — Cérémonies familiales : du berceau à la tombe : Rites de passage, la naissance, le baptême et la première enfance – La deuxième enfance et l'adolescence – Les fiançailles – Le mariage – Les funérailles — Cérémonies périodiques, cycliques et saisonnières : Cycle de Carnaval-Carême – Cycle de Pâques ». Paris : Robert Laffont S. A., 1998 (Coll. Bouquins). (pages 1 et 4 de couv. ; pages de copyright, de titre ; « Préface » ; « Table des matières » ; mentions dépôt légal, et imprimeur).

• « Vie et mœurs des lutins bretons » ; des pièces d'anthologie rassemblées des années durant par Françoise Morvan [naissance en 1958] composent, véritable synthèse, cet essai savant et didactique.

MORVAN, Françoise. « Vie et mœurs des lutins bretons ». Arles : Actes Sud, 1998. (Pages 1 et 4 de couv. ; « Préliminaires — Chapitre ennuyeux mais utile » ; « Table des lutins » ; « Bibliographie chronologique » ; « Table » ; mentions dépôt légal et imprimeur).

• « Contes, récits et légendes des pays de France – Bretagne, Normandie, Poitou, Charentes, Guyenne, Gascogne, Pays basque », rassemblés par Claude Seignolle (1917-2018)…

« Contes, récits et légendes des pays de France — Bretagne, Normandie, Poitou, Charentes, Guyenne, Gascogne, Pays basque ». Rassemblés par Claude Seignolle, Paris : Le Grand Livre du Mois, 2003 (Presses de la Renaissance : Bretagne, 1974 ; Normandie, 1975 ; Poitou et Charentes, 1978 ; Guyenne et Gascogne, 1978 ; Pays basque, 1980). (Pages 1à 4 de couv. ; pages de titre, de copyright ; Sommaire ; Paroles de conteur, entretien avec Claude Seignolle ; mentions dépôt légal, et imprimeur).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Paul Sébillot.**

En guise de rapide présentation de Paul Sébillot, et aussi afin de permettre quelques rapprochements particulièrements instructifs, nous vous proposons de lire un extrait de « Le Fureteur breton », N°VIII, 1912, p. 175-178 (téléchargement depuis… https://www.berose.fr/IMG/pdf/Fureteur_breton.pdf [le 07 juillet 2026])…

« Ce que m'a dit La Villemarqué »
« par
« Paul Sébillot »

« *Augustin Thierry vient de faire paraître à la Lib. Plon-Nourrit la 2e Série des* Grandes Mystifications Littéraires. *Les fureteurs qui ont suivi les brûlantes discussions provoquées ici par la question du Barzaz-Breiz. (Index et VIII. 51, 86,120), liront avidement le chapitre « Un faux barde*

d'Armor » consacré à La Villemarqué par le petitneveu de l'historien de la Conquête de l'Angleterre par les Normands. *Ils liront aussi avec un très vif intérêt les pages inédites qu'à cette occasion détache pour nous de ses Mémoires Paul Sébillot, le « Prince du Folklore* ».

« Avant, de faire la connaissance personnelle de M. de La Villemarqué au premier des Dîners celtiques où il assista, j'avais été en relations épistolaires avec lui à l'occasion de mes premiers essais, auxquels il s'était intéressé. J'étais son voisin de table, et tout de suite nous causâmes. « Nous sommes compatriotes, me dit-il. – Oui, répondis-je, puisque je suis breton gallo. – Ce n'est pas comme cela que je l'entends ; je suis originaire du pays de Matignon où vous êtes né, et mon nom de la Villemarqué, est celui d'un manoir d'Hénanbihen, que je possède encore.

« Il m'écrivait après avoir lu mes *Contes de la Haute-Bretagne*, le 22 mai 1880 : Je ne me doutais pas que les cultivateurs de l'arrondissement de la Haute-Bretagne d'où je suis venu dans la Basse, et qui ne parlent plus breton eussent conservé les vieux récits de nos pères sous des noms différents… En retrouverai-je encore, de ces fleurs de la Haute-Bretagne, dans les ruines de mon vieux manoir de Hénanbihen ? Mais j'ai bien de la peine à comprendre le patois de mes fermiers, et je regrette toujours la langue qu'ils ont perdue.

« Depuis cette époque j'ai maintes fois causé avec M. de La Villemarqué, qui lors de ses séjours à Paris, ne manquait pas de venir me voir rue de l'Odéon. Il me parlait de notre pays commun et me disait que pendant que sa famille habitait le canton de Matignon, avant de s'établir en Cornouaille, à la suite d'un mariage, il y avait eu des alliances entre elle et une branche (celle du Val du Guildo) de celle de Chateaubriand.

« À Paris Chateaubriand, qu'il était allé voir, l'accueillit comme un parent, en vertu de ce cousinage proverbial qui autrefois s'étendait si loin en Bretagne, et il lui fut parfois très utile notamment lorsqu'il s'agit de publier le *Barzaz-Breiz*, qui lui plaisait infiniment. J'aurai dû pousser M. de La Villemarqué a raconter un peu plus en détail ses relations avec l'auteur de *René* ; je n'y pensai pas, ou peut-être la conversation me détourna de ce sujet qui était pourtant intéressant. J'ai pensé depuis que certaines pièces, comme le *Vin des Gaulois*, avaient pu être sinon suggérées, du moins influencées par les *Martyrs*, et que son illustre petit-cousin avait été moins étranger qu'on ne le croit à son œuvre. Mais c'est là une hypothèse simplement plausible.

« Il me disait un jour : « Vous êtes heureux vous, les jeunes gens d'avoir des méthodes scientifiques, qui vous permettent de publier dans leur intégrité les contes populaires. Nous ne l'aurions osé de mon temps, » – C'est vous, lui dis-je, qui nous avez ouvert la voie ! J'ai plusieurs fois écrit que sans le *Barzaz-Breiz* il n'aurait guère été possible de trouver un public capable de goûter les récits et les chants du peuple. Vous nous rendriez service en exposant l'état des esprits au moment de vos premières publications. Votre gloire ne souffrirait pas si vous racontiez, aussi exactement que possible, la genèse de votre beau livre. Ce serait intéressant pour l'histoire littéraire. – Oui ! répondit-il après un silence, mais il y a si longtemps !… Je ne me rappelle plus ; J'ai été quelquefois trompé. » Il aurait été malséant de pousser plus loin l'interrogation, d'autant qu'elle semblait le contrarier quelque peu. Je suis convaincu qu'il était sincère en me répondant qu'il ne se souvenait plus, et je pense que s'il avait pu après de si longues années reconstituer exactement les origines du *Barzaz-Breiz*, il n'aurait pas hésité à indiquer la provenance des diverses pièces, à citer les chanteurs ou les correspondants qu'il avait eus, et à avouer 1es retouches qu'il avait fait subir au texte primitif, à une époque où ce procédé semblait licite et ne motivait pas les excommunications majeures dont il fut plus tard l'objet.

« Ceux qui trente ans après la première édition, l'ont, au nom de la critique, attaqué parfois avec âpreté, le traitant presque de criminel, n'étaient pas, sauf Luzel, dont le mémoire est relativement modéré des traditionnistes ayant travaillé d'après nature. Ils ne se rendaient pas compte (ou ne le voulaient pas) qu'après un quart de siècle il est difficile de se rappeler exactement une chanson ou un récit, et de savoir au juste, s'il y a eu modification, dans quelle mesure elle est intervenue. On les oublie, même ayant une bonne mémoire, et à moins de consulter les manuscrits successifs, on ne se rend plus un compte exact des retouches que l'on a pu faire au livre avant de le livrer à l'impression. Les auteurs ne conservent pas toujours le manuscrit qui leur est revenu de l'imprimerie, ou ceux qui ont servi à établir le texte. M. de La Villemarqué se trouvait probablement dans ce cas. Il. n'avait pas non plus comme jalon mnémotechnique l'indication que l'on donne couramment aujourd'hui : *Conté* ou *chanté par… à…* Vers 1830 on ne songeait guère en France à cette authentification, dont Restif de la Bretonne avait donné quelques exemples, avec moins de précision que les frères Grimm, venus plus tard. Luzel aurait vraisemblablement été embarrassé de faire le départ entre les embellissements à la Souvestre de quelques-uns de ses premiers contes, et le récit brut recueilli de la bouche du peuple. En1880, je n'aurais pu démêler au juste dans certain de mes contes antérieurs à 1861 ce qui, au point de vue de la forme, appartenait à mes conteurs ou à moi ; c'est pourquoi je n'ai pas essayé cette reconstitution, et je les ai donnés, en prévenant le lecteur, tels que je les avais rédigés à cette époque.

« Lorsque fut fondée la Société des Traditions populaires, j'avais écrit à M. de La Villemarqué pour lui demander son adhésion, et il m'avait répondu que son goût pour les traditions populaires durerait autant que sa vie ; mais qu'il était trop vieux pour fournir une collaboration effective : « Si on me l'eût demandée dans le temps, pour *Mélusine*, j'aurais peut-être essayé de faire quelque chose ; aujourd'hui à mon âge, il est tard pour que l'on recommence. Tout au plus si l'on peut achever ! » […]. Je lui écrivis de nouveau, en termes pressants. Et il me fit cette jolie réponse […] :

« Vous êtes trop aimable mille fois d'insister. Mais comment résister ? N'avez-vous entendu, dans notre cher pays commun, nos bons paysans à table ? « À votre santé mamezelle, et à la santé de celui-là, qui se promène sur les *remparts* de votre cœur ! » Une fille bien élevée, comme l'étaient toutes celles de Maitre Alain, de Hénan-bihen, devait répondre au galant : « Il n'en est d'autre *sine* chez nous. » Et le mariage était conclu ; je donne donc aussi la mienne à votre projet, ô parfait galant homme que vous êtes, et en attendant que je vous la donne en réalité, je vous prie de croire sentiments profonds du dernier des *joculatores* bas bretons.

« Je fus très heureux de pouvoir inscrire parmi les noms des adhérents celui de M. de La Villemarqué, et il fut élu Président honoraire en même temps que Xavier Marmier, Frédéric Mistral et Ernest Renan. Dans un des passages de *Mélusine* où Gaidoz a parlé sans aménité de la Société des Traditions populaires, il lui faisait un reproche d'avoir comme « Président d'honneur, M. de La Villemarqué, l'auteur du *Barzaz-Breiz* » (T. IV, col. 157). Un peu plus il se serait signé !.. Nous, nous pensions qu'il n'était que juste de décerner ce titre à l'un de ceux qui avaient le plus contribué en France à répandre le goût des traditions populaires, et qui dans sa vieillesse présidait, dignement réconcilié avec Luzel, la Société Archéologique du Finistère.

« Jusqu'à la fin de sa vie, M. de La Villemarqué correspondit avec moi. Peu à peu son écriture, restée longtemps nette et ferme, devenait tremblée, et sur la carte de visite qu'il m'adressa en janvier 1895, un mois avant sa mort, on avait quelque peine à lire ce distique désenchanté :

« *Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus,*

« *Hormis vos Folks toujours relus*. »

« *Le Fureteur Breton*, VIII, 1912, p.175-178. »

• Au sein de notre collection « ECCE HOMO », outre une biographie, de Paul Sébillot, nous avons également rédigé une biographie de Théodoire Herzart de La Villemarqué (comprenant quelques précisions relatives à des travaux récents [XX^{e} siècle] concernant le Barzaz-Breiz)

• L'ouvrage de Théodore Hersart de La Villemarqué, le « Barzaz Breiz » (« Chants populaires de la Bretagne » : LXXXII p., 539 p. et XLIV p.), se trouve (téléchargeable au format PDF) dans notre collection « DOMUS DRACONIS ».

▪ SÉBILLOT, Paul. ***Littérature orale de la Haute-Bretagne***. Paris : Maisonneuve et Cie, éditeurs, 1881. XII p. et 400 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica-BNF ; conservation : Bibliothèque nationale de France ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

▪ SÉBILLOT, Paul. ***Contes de terre et de mer — Légendes de la Haute Bretagne***. Illustrés par Léonce Petit, Sahib et Bellenger. Paris : G. Charpentier, éditeur, 1883. 247 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica-BNF ; conservation : Bibliothèque nationale de France ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

▪ SÉBILLOT, Paul. ***Contes des provinces de France***. Paris : Librairie Léopold Cerf, 1884. XIX p. et 332 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : University of Toronto Library ; conservation : University of Toronto Library ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

- SÉBILLOT, Paul. ***Légendes, croyances et superstitions de la mer — Première série : La Mer et le rivage — Livre premier : La Mer et ses mouvements — Livre second : Le Rivage et les îles***. Paris : G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1886. XI p. et 363p. — [PDF]

- SÉBILLOT, Paul. ***Légendes, croyances et superstitions de la mer — Deuxième série : Les Météores et les tempêtes — Livre premier : La Météorologie — Livre second : Les Vents — Livre troisième : Les Tempêtes***. Paris : G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1887. XI p. et 342 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica-BNF ; conservation : Bibliothèque nationale de France ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

- SÉBILLOT, Paul. ***Légendes locales de la Haute-Bretagne — Les Margot la Fée***. Paris : Maisonneuve & Ch. Leclerc, 1887. 25 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica-BNF ; conservation : Bibliothèque nationale de France ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

- SÉBILLOT, Paul. ***Contes des landes et des grèves***. Rennes : Hyacinthe Caiilières, éditeur, MDCCCC (1900). XI p., et 306 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Gallica-BNF ; conservation : Bibliothèque nationale de France ; téléchargé depuis : gallica.bnf.fr.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

- SÉBILLOT, Paul. ***Le Folk-lore de France. Tome premier : Le Ciel et la terre***. Paris : Librairie orientale et américaine, E. Guilmoto, éditeur, 1904. VI p. et 489 p. — [PDF]

- SÉBILLOT, Paul. ***Le Folk-lore de France. Tome deuxième : La Mer et les eaux douces***. Paris : Librairie orientale et américaine, E. Guilmoto, éditeur, 1905. 478 p. — [PDF]

- SÉBILLOT, Paul. ***Le Folk-lore de France. Tome troisième : La Faune et la flore***. Paris : Librairie orientale et américaine, E. Guilmoto, éditeur, 1906. 541 p. — [PDF]

- SÉBILLOT, Paul. ***Le Folk-lore de France. Tome quatrième : Le Peuple et l'histoire***. Paris : Librairie orientale et américaine, E. Guilmoto, éditeur, 1907. 499 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Getty Research Institute ; conservation : Getty Research Institute ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

- SÉBILLOT, Paul. ***Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins***. Paris : Octave Doin, éditeur, 1908. XXVI p., 378 p. et XII p. — [PDF]

N. B. : numérisation : University of Toronto Library ; conservation : University of Toronto Library ; téléchargé depuis : archive.org.

— ***ESSAI - MYTHES - HISTOIRE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++++) —

Cette illustration représente un tableau (1879) de Paul Sébillot,
conservé au *Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Brieuc*,
où il fut photographié par Gérard Yvergniaux
(téléchargement : commons.wikimedia.org).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

- Auteur : **Edgar Quinet.**

Edgar Quinet (naissance : 17 février 1803 ; décès : 27 mars 1875) fut professeur au Collège de France, historien, poète, mais également un homme politique (républicain et anticlérical). Il connut une relation privilégiée avec Jules Michelet.

La seconde épouse d'Edgar Quinet exaltera cette relation dans un ouvrage dont voici les références bibliographiques : Madame Edgar QUINET [Hermione Asachi…]. ***Cinquante ans d'amitié Michelet-Quinet (1825-1875)***. Paris : Armand Colin et Cie, Éditeurs, (1899 ?). 370 p.

Il est aisé de trouver de multiples renseignements biographiques relatifs à Edgar Qiuinet ; toutefois nous reproduisons ci-après, une rubrique issue de la p. 233 d'un ***Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique*** de 2001 :

« QUINET (Edgar). — 1803-1875 — Professeur au Collège de France, grande figure de la Seconde République, contrainte à l'exil pendant le Second Empire, théoricien de la laïcité. De son vivant, son œuvre historique et littéraire ne relève pas de la vulgarisation, à l'exception peut-être de ses souvenirs sur *Le Siège de Paris et la défense nationale*, Paris, Librairie internationale, 1871, in-18. En revanche, après sa mort, sa veuve édite, chez Hachette, une anthologie de textes et des récits appelés à devenir des classiques des bibliothèques des établissements laïques : *Pages choisies à l'usage des lycées et des écoles*, Hachette, 1883, in-16, et surtout *Histoire d'un enfant (Histoire de mes idées)*, Hachette, 1903, *Bibliothèque des écoles et des familles*, rééditée jusqu'en 1912. »
(***In*** **:** AMALVI, Christian. ***Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique de langue française de 1660 à 1960***. Paris : La Boutique de l'Histoire, 2001. 286 p.). — **Hyperlien vers des extraits** (1ère et 4ème pages de couv., Introduction, Remerciements, texte de la p. 233, Bibliographie) du ***Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique de langue française de 1660 à 1960…***

Nous vous proposons également de faire ici la lecture de la fin d'un article (de S. Bernard-Griffiths) consacré à Edgard Quinet dans un ***Dictionnaire encyclopédique de la littérature française*** (publié dans la collection ***Bouquins*** des Éditions Robert Laffont — © V. Bompiani et Éditions Robert Laffont S.A., Paris, 1997, 1999) :

« […]. Hérétique sur tous les modes, Quinet, proscrit après le coup d'État du 2 décembre d'abord à Bruxelles (1851-58) puis à Veytaux, sur les bords du Léman (1858-70), grave dans l'exil ses « Châtiments » (*Le Livre de l'exilé*, 1875). Irréconciliable, il refuse même l'amnistie offerte en 1859 aux républicains bannis par un régime dont il refuse de cautionner la clémence césarienne (*Protestation contre l'amnistie*, 3 août 1859). Rentré en France en 1870, après la proclamation de la IIIe République, il est élu en 1871 député de la Seine et siège à l'extrême gauche de l'Assemblée dans l'union républicaine aux côtés de Gambetta. Empreinte d'amertume, son œuvre d'exil

s'avère hantée par le cauchemar du naufrage de la liberté dans une France où la Révolution de 1789 a échoué faute d'avoir pu révolutionner les consciences par un renouveau religieux qui seul eût donné à la République une assise durable en extirpant la tradition despotique faite de césarisme et de monarchisme absolu sanctifié par l'Église romaine – *La Révolution*, 1865, *Critique de la Révolution*, 1867 – qui est la plaie de l'histoire de France. Pour finir, c'est hors du chaos des événements dans la théorie politique (*La République, conditions de la régénération de la France*, 1872), dans le mythe (l'épopée de *Merlin l'Enchanteur*, 1860, lance à toutes les prisons le défi victorieux de la prophétie et de la poésie), dans l'idéalisme philosophique d'un progressisme messianique mâtiné d'optimisme évolutionniste et conquis sur les désespoirs vécus, qu'Edgar Quinet trouve, au seuil de la mort, le « don de sérénité ». Son dernier rêve, romantique entre tous, est celui de l'avènement d'un « esprit nouveau » qui, réconciliant « l'esprit pur » avec le « monde sensible », harmonisant science naturelle, « science politique et sociale » « dans un même tissu », consacrerait le règne de la « grande unité » qui « met la paix en toutes choses » (*La Création*, 1870 ; *L'Esprit nouveau*, 1875). »

SIMONE BERNARD-GRIFFITHS.

♦ « *Ce génie grandiose du romantisme, dans son ambition d'une vision synthétique de l'histoire, embrassant les temps et les espaces, c'est Edgar Quinet qui, en dépit de son échec littéraire, le représente le mieux. Il est le poète de la philosophie de l'histoire*. » Pierre Albouy. ♦ « *C'est un trait particulier à cet auteur mineur que de ne pouvoir être comparé qu'aux plus grands*. » Léon Cellier.
♦ « *Le poète, en lui, s'ajoutait à l'historien. Ce qui caractérise les vrais penseurs, c'est un mélange de mystère et de clarté. Ce don profond de la pensée entrevue, Quinet l'avait*. » Victor Hugo. ♦ « *On donna son nom à un vaisseau qui, en 1931, s'échoua ; à un boulevard parisien qui débouche sur un cimetière. Personne ne le lit et son nom est partout*. » Jacques Vier.
RÉF. : Albert Valès, *Edgar Quinet, sa vie et son œuvre*, Carrières-sous-Poissy, 1936. – Maurice Domino, « Edgar Quinet : Être dans l'histoire, écrire l'histoire », in *Annales littéraires de l'université de Besançon*, 1977. – Ceri Crossley, *Edgar Quinet (1803-1875), a Study in Romantic Thought*, Lexington, Kentucky, 1983. – Willy Aeschimann, *La Pensée d'Edgar Quinet, Étude sur la formation de ses idées avec Essais de jeunesse et Documents inédits*, Paris – Genève, 1986. – Simone Bernard-Griffiths, « Edgar Quinet, esprit de liberté », in Histoire littéraire de la France, Paris, 1977 ; « Article Quinet », in *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, 1987 ; *Edgar Quinet, Merlin romantique : Essai sur le mythe de Merlin dans l'œuvre d'Edgar Quinet*, thèse d'État, 1987. »
(***In* : *Dictionnaire encyclopédique de la littérature française***. Paris : V. Bompiani et Éditions Robert Laffont S.A., [1997] 1999. Collection ***Bouquins***. IX p. et 1097 p. P. 817, colonnes 1 et 2 ; ***N. B.* :** l'article concernant Quinet Edgard débute p. 816, et occupe quasiment 4 colonnes).

L'intégralité de l'article consacré à Edgar Quinet et cité partiellement supra, figure dans l'**extrait** du ***Dictionnaire encyclopédique de la littérature française*** que nous vous proposons de télécharger au moyen de l'hyperlien suivant : **Hyperlien vers des extraits** (1ère et 4ème pages de couv., Avertissement, textes des pages 816 et 817) du ***Dictionnaire encyclopédique de la littérature française…***

- QUINET, Edgar. Merlin l'enchanteur. TOME PREMIER. Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Éditeurs, 1860. XI p. et 448 p. — [PDF]
- QUINET, Edgar. Merlin l'enchanteur. TOME SECOND. Paris : Michel Lévy Frères, Libraires-Éditeurs, 1860. 431 p. — [PDF]

N. B. : numérisation : Münchner Digitaliesirung Zentrum – Digitale Bibliothek ; conservation : Bayerische StaatsBibliothek ; téléchargé depuis : digitale-sammlungen.de.

— ***POÉSIE - PHILOSOPHIE - LÉGENDES - FOLKLORE*** — (+++) —

Extrait de l'ouvrage d'Edgar Quinet intitulé « ***Merlin l'enchanteur*** » (p. VII à XI — tome premier) :

« […]

« Oserai-je dire que je tente ici d'ouvrir de nouvelles routes à l'imagination ? Si c'est là une ambition trop grande, je dois m'en accuser dès la première ligne.

Il y a près de trente ans que le plan de cet ouvrage est fait. J'étais tout imbu des traditions de notre ancienne poésie française alors inédite. Je pensais qu'on peut encore renouveler l'imagination française dans les sources nationales. Cette idée ne m'a plus quitté. Merlin, le premier patron de la France, est devenu le mien.

Ce que j'ai conçu dans la jeunesse, je l'ai exécuté dans l'âge mûr. Peut-être est-ce pour cela, que plus d'une pensée joyeuse s'achève sur un ton grave.

Cependant, à tout prendre, la sérénité l'emporte, la première espérance n'a pas été vaincue.

Pour une époque qui préfère à tout l'improvisation, je crains de me perdre dans l'esprit du lecteur, en avouant combien de temps, de scrupules, de soins divers, j'ai mis à une œuvre purement littéraire.

Commencé en Belgique à la fin de 1855, Merlin a été achevé en Suisse au commencement de 1860. Durant ce long intervalle, je n'ai guère cessé, au milieu d'occupations très-différentes, il est vrai, de revenir à l'œuvre sur laquelle je dois être jugé ; car en aucune autre, je ne mettrai autant de moi.

La légende de l'âme humaine jusque dans la mort, et par delà la mort, voilà mon sujet. Il n'en est pas de plus grand. On m'excusera, peut-être, d'y avoir employé tant de jours, si j'ajoute que Milton voulait y consacrer sa vie.

Concilier toutes les légendes en les ramenant à une seule, trouver dans le cœur humain le lien intime de toutes les traditions populaires et nationales, les enchaîner en une même action sereine, relier entre eux les mondes discordants que l'imagination des peuples a enchantés, c'est là ce que j'ai osé entreprendre.

Un vrai système du monde serait celui qui rendrait compte de chacun des faits de l'ordre physique. Une vraie conception littéraire serait celle qui trouverait l'harmonie de tous les faits du monde idéal ou imaginaire, et les réunirait en un même drame assez vaste pour les contenir sans effort.

Nous avons devant nous une grande lyre dont les cordes ont été détrempées et faussées par le temps ; il s'agit d'y remettre l'accord.

Pourquoi les Français qui ont créé au moyen âge les plus vastes inventions n'en seraient-ils plus capables ? Pourquoi devraient-ils se résigner à ne produire que des fragments ? D'où viendrait cette condamnation ? Sur quoi appuyée ? Pourquoi le siècle se passerait-il sans même tenter les grandes voies dans lesquelles se sont engagées les imaginations de la plupart des autres peuples ? Pourquoi cette exception contre les Français ? Le public, dit-on, est trop faible ; il est trop corrompu, trop usé ; il ne peut plus supporter ni suivre les grandes compositions ; l'haleine lui manque pour parcourir des horizons étendus. Qu'en savons-nous ? Essayons.

La tradition de Merlin, qui plonge dans nos premières origines, s'est accrue à travers le moyen âge jusqu'à nos jours, reflétant le coloris de chaque temps. J'ai repris ce fond commun, je l'ai développé avec la même liberté que mes devanciers.

Ceci est l'âme de la tradition française. Tout Français possède en soi de quoi l'augmenter, la rajeunir, la vivifier d'une sève nouvelle.

Ce que j'ai dit vers la fin de mon ouvrage, n'est pas un vain ornement d'imagination. C'est en toute vérité que je laisse au lecteur le rameau qui m'a fait pénétrer dans le monde de Merlin.

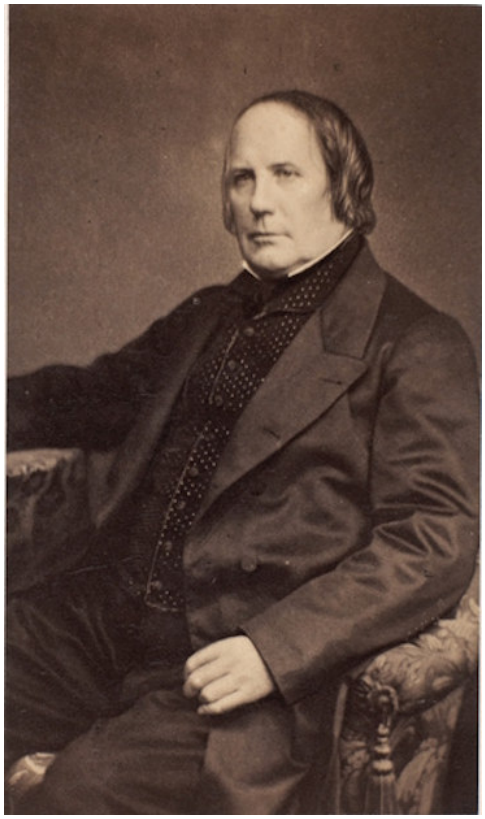
Toi qui me lis, empare-toi à ton tour de ce rameau de coudrier que je te transmets. Prends les fruits que j'ai abandonnés volontairement sur la branche pour te laisser le plaisir de les cueillir toi-même.

Puisse surtout cet ouvrage, auquel je dois tant de jours sereins et regrettés, qui m'ont donné la force de vivre, communiquer la même

paix à d’autres que moi !
Je m’en sépare avec peine, comme d'un consolateur.

E. QUINET.

Veylaux, canton de Vaud, 26 Juin 1860. »



Les illustrations de cette rubrique représentent:
— la première, Hermione Asachi-Quinet (détail d'un portrait, *ca* 1845)
(téléchargement : commons.wikimedia.org).
Hermione Asachi s'installe en France en 1845.
Edgar Quinet perd son épouse Minna More en 1851.
Hermione Asachi et Edgard Quinet se marient en juillet 1852.
— et la seconde, Edgar Quinet (photographié par Pierre Petit, *ca* 1860)
(téléchargement : commons.wikimedia.org).

Vers le haut de page
Vers le début de la liste des auteurs
Vers le début de la liste des titres
Vers le bas de page

***N. B.* : cette page de présentation des ouvrages de la collection « Ultima Thule »
est disponible au format PDF (fichier obtenu par *impression en PDF* de cette *page HTML*).**

HYPERLIEN VERS LA PAGE D'ACCUEIL
HYPERLIEN VERS LE PLAN DU SITE

Copyright © Carraud-Baudry, 2001-2026